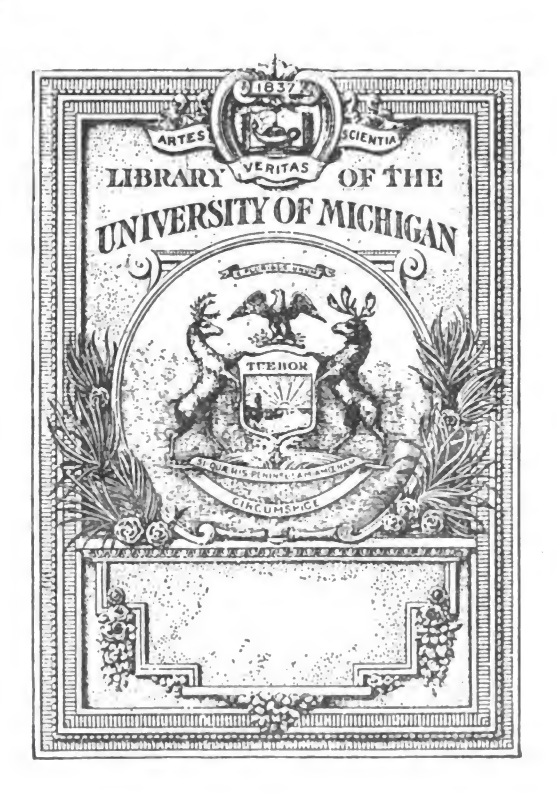
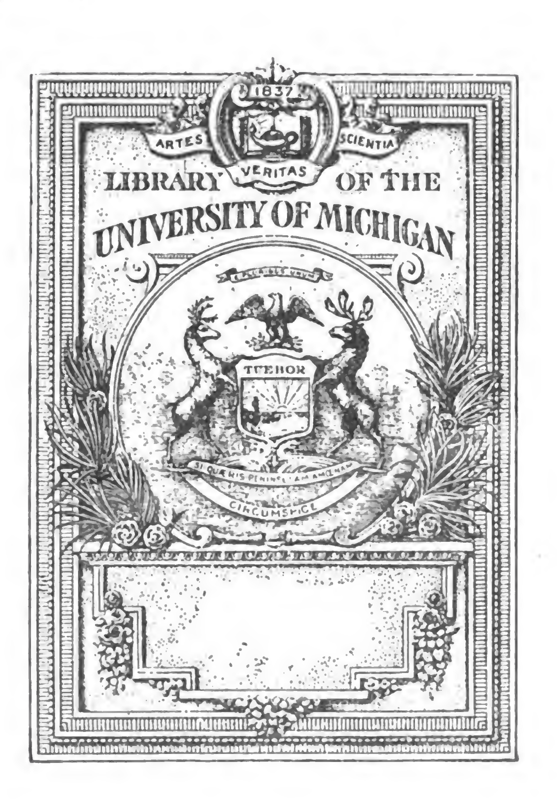
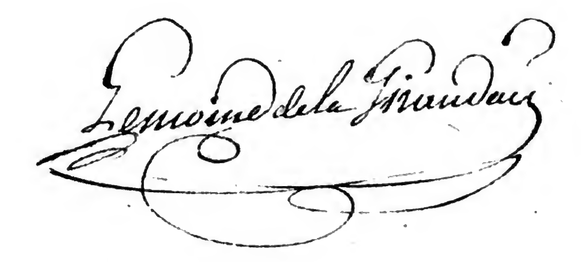



1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

DE
L'HOMME.

TOME SECOND.



DE
L'HOMME
OU
DES PRINCIPES ET DES LOIX
DE
L'INFLUENCE DE L'AME SUR LE CORPS, ET DU CORPS SUR L'AME.

Par J. P. MARAT,

Docteur en Médecine.

TOME SECOND.



A AMSTERDAM,

Chez MARC-MICHEL REY.

MDCCLXXV.

LIVRE TROISIEME.

Ou l'on traite de l'influence réciproque de l'Ame & du Corps.

JUSQU'A préſent nous avons examiné les différentes fonctions de l'économie animale & ſon mécaniſme. Nous avons auſſi examiné les différentes facultés de la ſubſtance penſante, ſuivi ces facultés dans leur développement & leur exercice, en un mot, nous nous ſommes appliqués à connoître l'Ame & le Corps, autant qu'on peut les connoître par l'obſervation.

Cette connoiſſance n'eſt cependant pas encore celle de l'homme; mais elle en eſt la baſe ſolide. Sans elle, c'eſt envain qu'on eſſaie d'éclaircir les myſteres de la Nature humaine, le meilleur Philoſophe s'égare & marche ſans guide au milieu d'épaiſſes ténebres. Il appercevra bien, ſi l'on veut, de tems en tems quelque foible lueur, mais il ne pourra jamais avoir ſur ce ſujet, que des idées détachées, ſans lien, ſans relation

les unes aux autres, c'eſt-a-dire des connoiſſances imparfaites.

Après avoir conſidéré l'Homme en détail dans les ſubſtances qui compoſent ſon être, il eſt tems d'examiner l'Homme lui-même, de connoître l'influence réciproque de ces deux ſubſtances, & de chercher à pénétrer la raiſon de leurs ſurprenants rapports. Mais avant que de vouloir raiſonner ſur les cauſes, commençons par conſtater les effets. Renfermons-nous donc dans l'expoſition conciſe de ces rapports, & réduiſons nos obſervations à des faits clairs & généralement avoués.

De l'influence réciproque de l'Ame & du Corps.

Tout eſt lié dans la Nature, air, eau, terre, plantes, minéraux, ſubſtances animées, ſubſtances inanimées, tout ſe

tient, par quelque rapport, quelque correſpondance de cauſe à effet; dans l'univers rien d'iſolé, pas même l'auteur de la Nature. Mais jamais deux êtres plus différents ne furent plus intimement unis, l'Ame & le Corps; jamais deux êtres n'eurent une plus grande influence réciproque, & qui tînt plus du prodige.

Tous les êtres agiſſent les uns ſur les autres, ſans doute, non à l'aveugle, mais par des loix conſtantes & uniformes; telle eſt auſſi l'action de l'Ame ſur le Corps & du Corps ſur l'Ame dans l'animal vivant.

Quoique cette influence ſoit fort marquée, on n'y a pas fait aſſez d'attention, on n'a pas même ſongé à l'examiner avec ſoin; examen duquel dépend toutefois la connoiſſance des principes & des Loix de cette correſpondance myſtérieuſe. Nous nous appliquerons donc à l'obſerver ſoigneuſement; & comme l'Ame & le Corps ne ſont pas des êtres

ſimples, que chacune de ces ſubſtances eſt compoſée (*a*), & que leurs différentes parties ne ſont pas en action toutes à-la-fois. Pour mettre quelqu'ordre dans notre travail, nous diſtinguerons leur influence particuliere, & nous en ferons comme des objets ſéparés. Enfin quant à la multitude prodigieuſe d'obſervations qu'on peut faire ſur ce ſujet; nous rangerons dans la même claſſe toutes celles qui ont un objet commun; nous concentrerons les particulieres dans les générales; puis raſſemblant toutes ces obſervations, nous tâcherons de faire l'hiſtoire abrégée, mais complette, de l'influence réciproque de ces deux ſubſtances diſparates.

(*a*) Je dis compoſées. Que le Lecteur ne s'effarouche pas toutefois. L'Ame eſt certainement un être compoſé, (quoique les Métaphyſiciens nous crient ſans ceſſe, qu'elle eſt un être ſimple) mais non à la maniere des corps; ſes parties intégrantes ſont des facultés diverſes: or obſervez que le terme *compoſé* n'emporte pas celui de matérialité, & ne porte point coup à la ſpiritualité de l'Ame.

SECTION PREMIERE.

Du pouvoir du Corps ſur l'Ame.

L'HOMME a deux différentes manieres d'être, *veiller & dormir.*

DANS l'une & l'autre, l'Ame ſent, penſe, ſe reſſouvient; toutes ſes facultés ſont en exercice, mais elles operent d'une maniere différentes. Examinons donc les rapports de l'Ame au Corps, & du Corps à l'Ame, dans ces deux états.

De l'état de Sommeil.

I. OBSERVATION. Aux approches du Sommeil, la vivacité des mouvemens diminue, les membres fatigués ſe relâchent & cedent à leur propre poids, la tête s'incline par degrés ſur l'épaule, un ſentiment de plaiſir ſe répand dans nos veines, nous croyons ſentir notre ſang couler d'un cours plus paiſible. Déja les ſens ſont inactifs, mais rien encore n'eſt aſſoupi : peu-à-peu le ſentiment abandonne ſes organes, les yeux cedent enfin au doux poids du ſommeil, & un heureux calme regne alors dans tout le Corps. L'Ame auſſi eſt dans un calme enchanteur, elle oublie tout, elle s'oublie elle-même, & ſemble ſe plonger imperceptiblement dans l'inſenſibilité. Mais dans ce repos univerſel apparent, l'Eſprit n'eſt pas inactif, ſeulement ſes opéra-

tions ſont moins ſenſibles; il n'a plus que de foibles ſenſations, de foibles ſentimens, de foibles idées, & d'autant moins marquées que le ſommeil eſt plus profond. Souſtraite alors au pouvoir des ſens, l'Ame jouit, pour ainſi dire, de tous ſes droits en liberté; elle penſe, mais ſes penſées ſont irrégulieres, ſans ſuite, ſans liaiſon; & de l'aſſemblage de ces penſées incohérentes, naiſſent ces peintures biſarres, ces images chimériques, ces ombres voltigeantes, qui font l'étoffe de nos illuſions nocturnes.

II. Au ſein du repos la penſée ſe joue librement ſur les objets, & l'imagination ſemble être la ſeule puiſſance qui agiſſe: mais quoique l'Ame paroiſſe alors ſouſtraite à l'empire du Corps, la diſpoſition corporelle détermine cependant toujours la nature du rêve. Si le ſentiment que le Corps éprouve eſt agréable, c'eſt une ſuite d'illuſions charmantes, d'images flatteuſes. Au contrai-

re, si ce sentiment est douloureux, c'est une chaîne d'illusions affreuses, d'idées terribles, qui nous agitent durant notre sommeil & le remplissent d'images funebres: on voit des bêtes féroces, des figures grimaçantes, des spectres horribles qui s'adressent à nous, nous menacent, & nous épouvantent.

L'INFLUENCE du Corps ne se borne pas à l'objet de nos rêves, elle en regle aussi le mouvement. Est-il *en* proie à quelque maladie de *langueur*? Ces spectres nous quittent peu, & semblent s'attacher à nous. L'est-il à quelque maladie aiguë? Ces illusions n'ont rien de fixe, ces fantômes prennent à nos yeux cent formes différentes, & se succedent avec rapidité.

IL y a quelque chose de plus particulier encore dans l'analogie du rêve au sentiment que le Corps éprouve.

RESSENTONS-nous durant le sommeil ces chatouillemens, que produit

sur

ſur les organes de la volupté la liqueur prolifique qui ſurabonde? Nous ne voyons que des objets agréables, des Nymphes charmantes avec lesquelles nous nous entretenons dans des lieux enchantés, des houris dont nous parcourons les charmes, & qui nous accordent les dernieres faveurs.

Dans les ſenſations douloureuſes, même analogie. Hé qui n'en fit jamais la triſte expérience? Placés dans une ſituation, où la reſpiration eſt gênée & le cours des liqueurs difficile, nous ſongeons ſouvent que nous ſommes pourſuivis, par des ennemis, des fantômes, des Diables, ſans pouvoir leur échapper.

Dans les ardeurs de la fievre, nous ſongeons de même que nous ſommes devorés par la ſoif, nous cherchons à nous déſaltérer, & ſouvent nous parcourons des pays immenſes ſans trouver à éteindre le feu de nos entrailles. Rencontrons-nous enfin quelque ſource? Nous

y présentons nos levres arides, mais l'onde fuit à linstant, nous nous épuisons ensuite en vains efforts; & comme Tentale, nous mourons de soif au milieu des eaux où nous voulons nous abreuver.

III. Dans les rêves, on pense beaucoup, on sent davantage, mais on réfléchit peu; les sensations & les images se succedent avec rapidité, sans que l'Ame les compare ou les reconnoisse.

IV. Quoiqu'en général l'*Ame* réfléchisse alors très peu, ce n'est pas chez tous les *hommes* également. Les idées qui nous ont fortement occupés, tandis que nous étions éveillés, viennent se retracer à l'esprit durant notre sommeil, & nous continuons à les combiner. Le Géometre trace des figures, le Poëte fait des vers, le Philosophe des argumens.

De l'état de veille.

V. QUAND le Corps s'eſt refait par le repos, des fatigues de la journée, les organes des ſens reprennent inſenſiblement leurs fonctions, le pouls s'éleve par degrés, la face ſe colore peu-à-peu; toutes ces vaines images, ces pays enchantés, ces objets chimériques diſparoiſſent; l'homme ouvre enfin les yeux, & reconnoit ſon ſéjour.

J'AI dit que les facultés de l'Ame n'operent pas lorſque l'homme dort comme tandis qu'il veille. Dans l'état de veille, elles n'operent pas non plus toujours de la même maniere.

VI. L'AME ſe fatigue comme le Corps. Fatiguée par une application trop longue ou trop forte, elle perd peu-à-peu la faculté de ſe fixer davantage; les penſées deviennent traînantes, il ne s'offre

plus de saillies, plus de traits hardis en aucun genre. Alors veut-on forcer l'attention? Bientôt tout s'efface de l'esprit, on ne pense plus à rien, on tombe enfin dans une sorte de létargie, dans une espece d'insensibilité.

De même quand la Machine (b) est fatiguée, ses mouvemens n'ont plus de vigueur, ses fonctions sont languissantes, les objets extérieurs ne produisent plus que de foibles impressions sur nos organes, & les sensations n'ont plus ni force ni vivacité.

VII. L'Esprit se lasse comme le Corps se lasse; mais ce qu'il y a de singulier, c'est qu'ils se lassent tous deux en même tems, & jamais l'un sans l'autre. Enfin ce qui n'est pas moins étrange, c'est que la lassitude de ces deux substances n'est proportionelle que dans les extrêmes.

(2) Par fatigue du Corps je n'entends point la lassitude de quelques-uns des nos membres; mais celle de tous nos organes.

La machine eſt-elle fatiguée à l'excès ? L'eſprit ne prête plus attention, il n'apperçoit plus que légérement & comme paſſivement les objets qui ſe préſentent à lui, il penſe peu, il ne réfléchit ſur rien, il ne ſe rappelle rien, & ſe ſouvient à peine de ce qui l'a affecté quelques momens auparavant. Les ſentimens auſſi ſont foibles; on ne veut rien vivement, on ſemble n'avoir pas même *la force* de ſe déterminer, en un mot, l'Ame *eſt dans une* eſpece de rêverie, & cette rêverie a tous les dehors de la méditation.

L'Esprit eſt-il fatigué à l'excès? Les objets extérieurs à leur tour, ne produiſent plus que de foibles impreſſions ſur les ſens, & ces impreſſions ne produiſent que de foibles ſenſations ſur l'Ame, le mouvement eſt pénible, nos organes ſont dans la ſtupeur & le Corps dans l'accablement.

VIII. Dans les maladies du Corps,

nous voyons fréquemment la raiſon s'égarer : cela s'obſerve dans l'affection hiſtérique, ce fléau terrible des femmes paſſionnées.

Tandis qu'elles ſe livrent au plaiſir, ſouvent leur gaieté ſe diſſipe peu-à-peu & fait place à une triſteſſe profonde, leur vue ſe trouble, elles répandent des larmes involontaires, leur bouche s'entr'ouvre, toutes les parties de la face ſont contractées ; leurs membres ſe roidiſſent, s'agitent avec violence, & leur Corps bondit comme un ballon. Au bout de quelques momens, les forces les abandonnent, elles tombent dans un accablement extrême ; la pâleur de la mort ſe répand ſur le viſage, le teint s'anime enſuite par nuances juſqu'à paroître enflammé, les arteres des tempes battent violemment ; peu-à-peu la reſpiration ſe dégage, elles pouſſent de profonds ſoupirs, leurs yeux s'entr'ouvrent, elles roulent des regards égarés, enfin elles recouvrent l'uſage de

la voix. Et cette horrible ſcene ſe termine quelquefois par des ris immodérés, ſouvent par des pleurs amers, & toujours par des propos inſenſés.

IX. MAIS voici une preuve ſinguliere de ce renverſement d'eſprit qui accompagne les maladies du Corps, & dont j'ai l'exemple ſous les yeux.

L'ENJOUÉ Damon, époux chéri d'une femme charmante, vient d'être plongé tout-à-coup dans la plus noire mélancolie, à *la ſuite* d'un excès dans le coït. Dégouté de tout comme par une eſpece d'enchantement, ſon Ame ne prend plaiſir à quoi que ce ſoit: rien ne peut plus fixer ſon attention; ces objets qu'il recherchoit autrefois, il les fuit à préſent; il évite la compagnie, ſe renferme dans ſa chambre, où tantôt dans un morne ſilence il treſſaillit de frayeur, tantôt converſant avec lui-même il articule un extravaguant ſoliloque. Le ſommeil vient-il fermer ſes paupieres

accablées? Il ne peut gouter aucun repos, il voit des monſtres, des ſpectres, crie au ſecours, & ſe réveille épouvanté. Toujours taciturne ou en délire, quelquefois ſon teint s'anime, ſes yeux ſe gonflent, & ſemblent lui ſortir de la tête; alors ſon regard eſt égaré, ſes membres s'agitent, il tourne ſes mains contre lui-même, & ſe déchire le corps; enſuite ſes yeux deviennent mornes, ſa tête s'incline ſur ſa poitrine, ſes bras s'abaiſſent, il ſuccombe à l'accablement, retombe dans ſa triſteſſe, & verſe des larmes involontaires en pouſſant de profonds ſoupirs.

COMBIEN d'autres exemples de cette nature dans les maux auxquels la Nature nous a aſſujettis! Eh, quelle légere cauſe nous fait ſouvent perdre la raiſon!

X. UNE ſimple bleſſure ſuffit quelquefois pour jetter l'Ame dans le délire. Cet infortuné à qui un fer cruel vient d'ouvrir le flanc, ſans épuiſer la liqueur

qui est la source de la vie, commence par sentir une douleur aiguë dans la partie blessée; la douleur augmente par dégrés, & gagne insensiblement tous les membres. D'abord ils sont agités de légers mouvemens convulsifs, peu-à-peu la respiration s'embarrasse, le teint s'enflamme, les yeux se gonflent, le regard devient furieux; le Corps est ensuite attaqué de violents spasmes; puis il se debat, se met hors d'haleine, s'épuise & s'agite en tout sens. Bientôt le dérangement des organes se communique à l'Ame, toutes les idées se troublent, se confondent; & dans ce bouleversement universel, le malheureux ne reconnoit plus la voix de ses amis, ni les traits de ses parents qui environnent sa couche, s'efforcent de réveiller en lui le sentiment, & de le rappeller à la vie.

DANS toutes ces maladies, une force étrangere pousse l'Ame & la subjugue; nos membres sont agités malgré nous, &

l'Ame elle-même emportée ne peut plus réprimer ses mouvemens déréglés, ni mettre un frein à ses transports.

XI. A voir la maniere dont l'esprit partage les affections du Corps, on le diroit corporel lui-même.

Lorsqu'une fievre ardente a consumé pendant long-tems le principe de nos forces, & que son ardeur s'est éteinte dans nos veines; dans la convalescence qui la suit, l'Ame est aussi foible que le Corps; les sensations n'ont plus de vivacité, le sentiment est obtus, les desirs sont languissants, on ne prend goût à rien. La mémoire aussi paroit éteinte, à peine se ressouvient-on de ce qu'on vient de faire. L'entendement surtout se ressent de cette langueur, on saisit avec difficulté les choses les plus simples, on ne peut réfléchir sur rien; en un mot, toutes nos facultés spirituelles sont étonnées & dans la stupeur. Plus le Corps est accablé, & plus l'Ame pa-

roît imbecille : à mesure que les organes reprennent leur force, l'intelligence revient par degrés, mais elle n'est à son premier état que lorsque nous avons recouvert notre vigueur premiere.

XII. Les maladies aiguës sont toutes suivies d'un affoiblissement de conception, de souvenir, & de reminiscence : les maladies de langueur sont accompagnées des mêmes accidens ; mais ils sont plus sensibles dans les tumeurs du canal de la moëlle épiniere lorsqu'elles viennent à laisser suinter la lymphe nervale. Et plus encore dans les affections létargiques.

La perte considérable du sperme produit les mêmes phénomenes.

Les ivrognes & les buveurs de profession perdent tous à la longue l'intelligence, le sentiment, le souvenir & la réminiscence.

Les Malheureux qui ont été trépanés, les apoplectiques, & les pendus qui

ont été rappellés à la vie, deviennent tous comme ſtupides, & demeurent aſſez ſouvent le reſte de leurs jours vec un eſprit hébêté, une mémoire infidele, ne ſe rappellant pas même leurs douleurs ou leur ſupplice.

XIII. Ce que les maladies produiſent ſur l'Ame, les paſſions violentes & la contention d'eſprit le produiſent quelquefois. Combien ſont devenus inſenſés par la peur? Combien d'autres, par une application outrée?

Le Taſſe, ce Chantre célebre de l'Italie, perdit l'eſprit pour avoir forcé à l'étude, & ſe ſurvivant en quelque ſorte à lui-même, on le vit méconnoître ſes propres ouvrages.

Et Gallus Vibius, ce fameux Mimique dont parle Séneque (3), ne perdit-il pas la ſageſſe en s'appliquant avec trop de contention à imiter les mouvemens de la folie?

(3) Liv. II. controv. 9.

XIV. Enfin par une bisarrerie qui tient du prodige, on a vu des hommes perdre une partie des puissances de leur Ame, & conserver l'autre. Tel perdit le pouvoir de méditer, de réfléchir, sans perdre le jugement; tel autre perdit la réminiscence, sans perdre le souvenir; comme si ces differéntes puissances dépendoient de certains organes corporels.

XV. Aux observations que nous venons de faire, ajoutons en quelques autres.

Les *Micro-céphales* (4) ont tous moins de mémoire, de vivacité & de pénétration que le commun des hommes; tandis que les Macro-céphales possedent ces qualités dans un degré très éminent: de même que si l'Ame fut gênée dans la tête des premiers, & que l'étendue des facultés spirituelles fût proportionée au volume des organes où elles résident.

(4) Par la grosseur ou la petitesse de la tête, j'entends toujours celle de la caisse osseuse qui loge le cerveau.

XVI. Une autre obſervation ſur les rapports du Corps à l'Ame, c'eſt que les hommes fort gros & fort gras n'ont ordinairement point d'imagination, point de ſagacité, point de fineſſe d'eſprit; ils n'ont que du gros bon ſens, & ne ſont gueres, quoi qu'ils faſſent, que de plats raiſonneurs. Quand le degré de graiſſe eſt prodigieux, la peſanteur d'eſprit va juſqu'à l'imbécillité; on diroit alors que l'Ame eſt étouffée *ſous* la matiere.

XVII. Mais voici de ſinguliers rapports entre le Corps & l'Ame.

Un eſprit vif & pénétrant eſt toujours uni à un corps ſenſible & vigoureux.

Un eſprit mol, à un corps foible & peu ſenſible.

Un eſprit (5) profond, mâle, élevé, à un Corps vigoureux & fort.

(5) Je ne parle pas ici de l'etendue des connoiſſances & du nombre des idées, mais de leur caractere.

Il échappera bien si l'on veut quelque grand trait à un homme qui n'est que sensible & vigoureux, mais il n'y a que ceux qui joignent la vigueur à la force des organes, qui sachent rendre leurs idées avec une énergie & une chaleur continue. Il n'y a qu'eux qui sachent faire le tableau de l'Egypte superstitieuse de Carteau, la Pharsale de Lucain, les ouvrages énergiques de l'Auteur d'Emile, & les drames sublimes de Corneille.

XVIII. Si les personnes molles & foibles n'ont de vivacité ni dans le corps ni dans l'esprit, & si la vivacité de l'esprit accompagne toujours la vigueur du Corps, il est de fait aussi, qu'un Corps extrêmement sensible & délicat est toujours uni à un esprit faux & inconséquent, tandis qu'on voit au contraire, un corps robuste & moins sensible accompagner toujours un esprit plus juste.

Le Corps influe sur l'Ame à plus d'un

égard, ce n'eſt pas ſimplement entr'elle & nos ſolides qu'on remarque des rapports frappants; on en obſerve d'auſſi ſinguliers entre l'eſprit & le cours de nos liqueurs.

XIX. Tandis que le ſang circule avec violence, l'homme s'agite, il frémit, il extravague, il perd le ſouvenir, toutes ſes idées ſe confondent; & dans le déſordre qui regne alors dans ſon Ame, il méconnoit ſes amis, ſa femme, ſes enfans, il oublie juſqu'à ſon nom.

A meſure que le ſang coule avec moins de rapidité dans ſes veines, les mouvemens impétueux de ſon Ame ſe ralentiſſent, le déſordre diminue, un doux calme ſuccede enfin aux tranſports furieux qui l'agitoient, il recouvre la raiſon, & ſes penſées ſe rétabliſſent dans leur ordre naturel.

XX. De même, lorſque les opérations de l'Ame ſe font bien, & qu'elle eſt dans ſon aſſiette, (comme l'on parle,) le ſang

ſang circule avec modération ; au lieu qu'il circule avec violence dans la manie furieuſe, & dans les vives agitations d'eſprit où le flambeau de la ſageſſe eſt éteint.

XXI. Lorsque le Corps eſt violemment agité, il tient l'Ame éveillée, il l'arrache au ſommeil : les fébricitants ont des inſomnies de pluſieurs jours ; alors ils cherchent en vain le repos, leur conſtance s'épuiſe, & leur Ame tombe dans une langueur mortelle.

Ces rapports qu'on obſerve entre l'état du Corps & le caractere de l'Eſprit, on les retrouve entre l'état du Corps & le caractere des ſentimens.

XXII. Un Corps ſenſible & fort eſt uni à une Ame violente, ſujette aux paſſions fougueuſes & de grande durée. Un Corps robuſte & peu ſenſible, eſt uni à une Ame modérée, ſujette à des paſſions peu vives, mais conſtantes.

Un Corps délicat & ſenſible loge une

Ame ſujette aux paſſions violentes, mais momentanées.

L'Homme ſenſible & délicat ſe met facilement en colere & y reſte peu; l'Homme vigoureux & robuſte ſe met tard en colere, & y reſte un tems conſidérable. L'ire du premier eſt un feu de paille qui ne dure qu'un inſtant; celle du dernier eſt ſemblable aux eaux de la Mer, qui oppoſent d'abord beaucoup de réſiſtance aux vents en *fureur*, mais qui conſervent *enſuite longtems* le mouvement de *leurs flots* agités.

Enfin un Corps foible & peu ſenſible eſt uni à une Ame paiſible qui ne reſſent rien de vif, n'éprouve que les foibles impulſions d'une volonté indéciſe, & ne connoît des paſſions que le nom.

Réciproquement.

XXIII. Une Ame ardente eſt toujours unie à un Corps vigoureux, ou ſenſible & délicat.

Une Ame paiſible, à un Corps ro-

buſte, ou foible & peu ſenſible.

On obſerve encore d'autres relations entre l'état du Corps & le caractere moral de l'Ame.

XXIV. Dans les maladies croniques & la convaleſcence qui ſuit les maladies (5) aiguës, l'Ame eſt languiſſante comme le Corps, elle ne prend goût à rien; ces mêmes objets qui l'enchantoient autrefois ne lui cauſent point d'émotion, la douce image du plaiſir ne la touche plus; l'eſprit d'ailleurs eſt ſombre, réfléchi, taciturne; tandis que dans la fleur de la ſanté, l'Homme eſt gai, diſſipé, volage.

La perte conſidérable de la liqueur prolifique, jette de même l'Ame dans la triſteſſe & la langueur.

Reconnoitriez-vous à cet air abattu, à cette morne triſteſſe cet Homme ſi vif & ſi gai, dont la maîtreſſe chérie ne

(5) J'entends, celles qui alterent les fonctions du Corps & non celles qui n'affectent qu'une partie ſeulement.

pouvoit nagueres modérer les transports amoureux? Le feu qui animoit ses regards est languissant, le vif éclat de son teint est terni; une triste langueur étale dans ses yeux tout l'ennui de son Ame, ses jours s'écoulent sans qu'il en jouisse, rien ne fixe plus son attention; son Ame flétrie enfin reste ensevelie dans cet abandon total, qui est l'image de la mort. D'où vient cette métamorphose? Un peu de fluide nerveux s'est échappé de ses filieres.

XXV. Les maladies ne rendent pas simplement l'humeur sombre, elles endurcissent aussi le cœur, & rendent l'Homme cruel. Les personnes, d'un caractere doux & aimable elles mêmes, deviennent souvent, dans la maladie, d'un esprit inquiet, soupçonneux, défiant, caustique, acariâtre; elles se fâchent pour rien, elles trouvent tout mal, & voient tout en noir.

XXVI. L'Homme gai aime la gaie-

té & recherche les amuſemens riants. L'Homme triſte (6) recherche les amuſemens ſombres, & n'aime (7) que la triſteſſe; l'image de la joie lui déplait; il voudroit tout voir gémir autour de lui, il conte & entend conter avec une ſorte de volupté les avantures tragiques, il fuit les ſociétés gaies, il cherche les forêts, les bois, les antres, les rochers, la nature ſauvage & déſerte; ſemblable à ces reptiles qui ne recherchent que des plantes venimeuſes.

XXVII. Tandis que les fonctions animales ſe font bien, que les liqueurs circulent avec aiſance & avec force, le Corps eſt en ſanté; dans cet état l'Ame éprouve toute la vigueur dont elle eſt ſuſceptible. Ces fonctions ſont-elles altérées? Le cours des liqueurs eſt-il

(6) Il faut faire cette obſervation, tandis que l'Ame eſt en proie à la douleur, & avant qu'elle ait reçu des ſujets de conſolation. Mais elle ne ſaute jamais plus aux yeux que dans les Hommes triſtes de leur naturel.

(7) Je ne parle pas de cette douce mélancolie, toute tiſſue de ſentimens délicats, dont les cœurs tendres aiment à ſe nourrir; mais d'une mélancolie noire & affreuſe.

languiſſant ou difficile? Le Corps eſt malade; alors l'Ame reſſent une grande foibleſſe, ſes forces ſe trouvent ſans action; incapable d'aucune entrepriſe hardie, elle craint tout & n'oſe rien. L'Homme en ſanté eſt audacieux; l'Homme malade eſt puſillanime.

XXVIII. Le Coït immodéré produit l'effet de la maladie; & l'on obſerve de plus, que les Mâles en qui l'on a empêché le développement du Corps par le retranchement des parties qui caractériſent le ſexe, gardent toujours une conformation féminine, & ſont toute leur vie moins vifs, moins braves, moins fiers, que ceux qui ne ſont pas mutilés.

Les Mâles qui ont deux teſticules ſont plus vifs, plus voluptueux, plus intrépides, que ceux qui n'en n'ont qu'un; ceux qui en ont trois le ſont d'avantage encore.

XXIX. Mais il y a quelque choſe de plus ſurprenant que tout cela quant à

la maniere dont les affections de l'Ame ſuivent l'état de la machine. Dans la fureur du combat, le ſoldat percé d'un coup mortel n'en eſt que plus impétueux, au moment que la bleſſure ſe fait ſentir. A la vue de ſon ſang qui coule, la colere l'agite de mouvemens terribles, & lui donne de nouvelles forces; mais bientôt on le voit qui chancele, un froid mortel ſe répand dans ſes veines, ſes forces l'abandonnent; déjà il n'éprouve plus que les doux efforts d'une volonté indéciſe; ſon audace ſe diſſipe, & ſa colere s'épuiſe enfin avec ſon ſang.

On obſerve de nouveaux rapports entre la conſtitution des organes & le caractere moral.

XXX. La hardieſſe & la franchiſe de l'Ame accompagnent toujours la force (8) & la vigueur du Corps. „ Pour

(8) Cette obſervation eſt fort difficile à faire dans la Société où les loix ôtent à l'Homme la liberté de ſatisfaire ſes deſirs par les voies de la violence.

obtenir ce qu'il veut, le foible emploie la ruse; le fort prend ses avantages à force ouverte. Cela se voit même chez les bêtes. Tous les animaux foibles rusent; tandis que le Lion va droit à sa proie."

Mais on observe entre le courage & la constitution, des rapports opposés à ceux qu'on remarque entre la constitution & l'audace. Jamais un Corps délicat & vigoureux, ne logea une Ame forte. Ces petits éfféminés si braves à la tête d'une Compagnie, sont sans courage au milieu des tourmens; les femmes plus intrépides que les hommes, sont aussi moins courageuses; & combien de Héros, sans peur dans les combats, répandent des larmes dans les supplices?

XXXI. Enfin un rapport sensible entre la constitution & le caractere moral, c'est que la foiblesse de l'Esprit accompagne toujours celle du Corps.

Les vieillards, les enfants, les mala-

des.

dès, ſont tous crédules; les femmes le ſont plus que les hommes, elles croient aux ſorciers, aux revenants, aux fantômes, c'eſt chez elles particuliérement que ſont accrédités les diſeurs de bonne avanture, les expliqueurs de ſonges, les contes de vieilles, & toutes les autres extravagances de la Raiſon humaine.

XXXII. Il y a une analogie conſtante entre l'organiſation du Corps, & les goûts de l'Ame.

Unie à des organes groſſiers, elle aime les amuſémens *vifs*, les *plaiſirs* bruyants: unie à des organes délicats, elle préfere les plaiſirs fins, les amuſemens paiſibles. Les couleurs brillantes ſont les couleurs favorites des hommes robuſtes, ils ſont paſſionnés auſſi de la Muſique guerriere, des odeurs pénétrantes, des liqueurs fortes. Les perſonnes délicates & ſenſibles aiment au contraire les couleurs tendres, les demi-teintes, la Muſique touchante, *le mode*

Amoroso, le doux parfum de la rose & du jasmin. Dans les plaisirs de l'Esprit, même chose; elles fuient les amusemens bruyants que les autres recherchent avec tant d'ardeur, elles chérissent la molle volupté, les doux épanchemens, & tous les plaisirs qui naissent de la tendre émotion des cœurs.

Encore un mot sur cet article.

XXXIII. Si la perte considérable de la semence jette l'Ame dans une morne tristesse, & quelquefois dans une espece d'insensibilité stupide; une légere perte de fluide nerveux ne fait qu'affoiblir l'impétuosité des desirs, & tourner le sentiment à la tendresse.

Après ses premiers ébats, un verd galant est, pour ainsi dire, sans émotion au sein de cette même félicité dont il étoit enyvré quelques momens auparavant. Aux violents transports qui l'agitoient, a succédé une douce mélancolie; il aime bien toujours sa Maîtresse, mais

ce n'eſt plus d'un amour forcené; il la preſſe bien encore contre ſon ſein, mais il ne dévore plus ſes charmes; ſes careſſes ſont plus affectueuſes; & ſon eſprit, recueilli dans une tendre volupté, erre avec délices ſur les objets qui viennent d'enchanter ſes ſens.

XXXIV. Si le Corps a une grande influence ſur l'Ame, les alimens n'en n'ont pas une moins ſurprenante.

Quel pouvoir le vin n'a-t-il pas ſur cette *ſubſtance* immatérielle? Par lui, le calme ſe rétablit *dans un* cœur agité, il en bannit les peines, la crainte, les ſoupçons, & y ramene l'allégreſſe avec l'eſpérance. Par lui, l'infortuné oublie ſon malheur. Par lui, les noirs ſoucis font place à de flatteuſes illuſions. Par lui enfin, la joie renaît au milieu des feſtins, paſſe dans l'Ame des convives qui l'expriment par d'aimables chanſons.

XXXV. Le vin n'inſpire pas ſeule-

ment la joie & l'espérance, il inspire aussi la volupté, il donne encore de l'esprit, de la bravoure, de la franchise.

Le Soldat, que l'eau eût laissé fuir, désaltéré de vin, court à la mort avec audace, & combat avec intrépidité. A l'aide de cette boisson, les aimables propos, les saillies, les mots heureux, viennent comme d'eux-mêmes se placer sur nos levres: aussi a-t-on fait du vin le Cheval des Poëtes, & la Fable a-t-*elle* joint Bacchus à Vénus, regardant cette boisson comme un des suppots de l'empire amoureux.

XXXVI. Mais si cette liqueur bienfaisante, prise avec modération, a le pouvoir de tempérer nos inquiétudes, d'inspirer la bravoure, la gaieté, la candeur; quels effets terribles ne produit pas son excès! Contorsions de membres, palpitations de cœur, mouvemens convulsifs, vives agitations d'Ame & de Corps, fureur, aliénation d'esprit,

perte du ſentiment, du ſouvenir & de la ſageſſe ; voilà ſes effets trop ordinaires.

XXXVII. Que ne peuvent point auſſi les autres alimens ſur l'Ame?

Cet homme qui ne reſpire qu'embraſſemens amoureux, & dont l'ardente imagination eſt toujours occupée des charmes du beau Sexe, nouriſſez-le pendant quinze jours ſeulement de mets imprégnés d'un principe acide, & vous verrez ſa paſſion s'éteindre avec ſa vigueur. Donnez-lui enſuite des alimens gélatineux & volatils, bientôt ſon imagination ſe rallumera, & ſa paſſion renaîtra avec ſes forces.

XXXVIII. Les alimens n'affectent pas l'Ame ſimplement par leur qualité, ils l'affectent encore par leur quantité.

Au ſortir d'une bonne table, on n'eſt plus ce qu'on étoit en s'y mettant. Après le repas, le pouls s'eleve, on ſent une preſſion à la région de l'eſtomac,

le Corps eſt peſant & engourdi, l'eſprit devient triſte & lourd, il n'eſt plus propre à la méditation, aux ſaillies; on baîlle, & l'on s'endroit.

XXXIX. Ce que fait ſur l'Ame l'excès du vin, une petite quantité de *Morelle furieuſe*, de *Stramonium* ou de *Noix d'Inde* le fait de même.

A peine eſt-elle diſſoute dans l'eſtomac, que les membres ſont frappés de mouvemens convulſifs, le geſte devient audacieux, les regards expriment la fureur, le ris ſardonique ſuccede; & pendant tout ce tems on bégaie des paroles inſenſées, on eſt furieux, on cherche à mordre & à déchirer.

La ſemence de *Juſquiame* prive celui qui en mange de l'uſage de ſes ſens. Il ne voit rien, il n'entend rien; ſtupide, ſans idée, ſans paſſions, ſans deſirs, il ne ſent pas même ſon exiſtence.

Eh! que ne dirois-je pas? ſi je

voulois parcourir les différentes vertus de tant d'autres plantes, capables de transformer en furieux l'homme le plus ſage, & le plus ſpirituel en imbécile.

Le ſpectacle de la Nature produit auſſi ſur l'Ame des impreſſions bien différentes ſelon les objets qu'il offre au ſpectateur.

XL. Qui ignore les doux ſentimens que l'*Ame* éprouve dans un riant ſéjour? A la vue d'une belle campagne, dont le ſoleil nuance l'*émail* de ſes rayons changeants à la fin d'une journée ſéreine, on reſſent un plaiſir ſecret qu'on goute rarement ailleurs. La verdure de la prairie, le doux parfum des fleurs, le chant harmonieux des oiſeaux, & la fraîche haleine des Zéphirs, portent inſenſiblement la gaieté dans l'Ame; on ſent couler une douce paix dans le cœur, on éprouve une eſpece d'enchantement involontaire, au-

quel presque (9) personne ne résiste.

XLI. AUTANT la vue d'un charmant séjour est propre à nous inspirer la joie; autant la vue d'un affreux désert est propre à nous inspirer la tristesse.

DES plaines sans gazon & sans fleurs, des arbres desséchés ou couverts d'un sombre feuillage, des masses énormes de rochers dépouillés de verdure & noircis par le tems, le bruit des torrens, qui se précipitent avec fracas *du haut* des montagnes, mêlé au croassement des corbeaux & aux cris lugubres des aigles. Objets affreux! qui font passer la tristesse dans l'Ame par tous les sens.

XLII. COMME le spectacle de la Nature, l'air affecte l'Ame de différentes manieres selon qu'il est différemment tempéré.

(9) Je sais qu'on n'est pas toujours également disposé à ressentir ces douces émotions; il est des momens dans la vie où l'on nourrit au fond du cœur un importun sentiment de tristesse, qu'on porte partout avec soi.

L'Atmosphere eſt-elle craſſe, peſante, nous ſentons une triſteſſe ſubite dans le cœur, qui ſe diſſipe avec l'orage, & la joie renaît enſuite avec le retour de la ſérénité.

Dans les lieux les plus riants nous ne ſommes pas à couvert de l'impreſſion de l'atmoſphere, nous ſommes gais ou abattus ſelon que le Ciel eſt ſérein ou couvert. L'air influe encore ſur la ſenſibilité, ſur l'intelligence; dans les tems froids & ſecs, *l'Eſprit* eſt beaucoup plus vif, plus pénétrant que dans les tems chauds (10) & humides.

A voir comment l'Ame eſt ſujette aux loix phyſiques, comment elle éprouve l'influence des météores, on diroit que l'homme n'eſt que matiere.

Foible jouet de l'air & des ſaiſons! le ſoleil & les brouillards, l'air froid &

(10) Milton n'étoit ſublime génie que pendant les derniers & les premiers mois de l'année, tout le reſte du tems ſa verve étoit éteinte, & il ne paroiſſoit plus qu'un eſprit ordinaire.

l'air humide, reglent ſon caractere, la meſure de ſon eſprit, de ſon génie; il eſt gai ou triſte, ſagace ou ſtupide ſelon les vents.

Les ſenſations agréables ne font pas ſimplement naître la joie dans nos cœurs, elles y produiſent encore un doux calme.

XLIII. Lorsque hors d'haleine, nous nous repoſons ſous une touffe d'arbres, qui nous défendent par leur épais feuillage contre les rayons du Soleil; occupés à conſidérer l'émail de la prairie & les objets charmants qui s'offrent à nos regards, quelquefois les Zépirs légers viennent careſſer nos ſens de leur ſouffle laſcif; tandis que le murmure des ruiſſeaux, le parfum des fleurs, le gazouillement des oiſeaux amoureux, enivrent notre cœur de volupté. Fixés alors ſur les douces ſenſations qui nous affectent, peu-à-peu notre Ame ceſſe de conſidérer les objets de ſes plaiſirs;

déjà la penſée l'abandonne, toutes ſes autres facultés ſont ſuſpendues, & par un charme inconnu elle ſemble s'enſevelir elle-même dans un repos voluptueux. Le Corps à ſon tour partage ce calme enchanteur; & comme s'il ne pouvoit veiller ſans ſa Compagne un inſtant, la tête ſe panche ſur le côté, les yeux ſe ferment, & le ſommeil arrive.

Mais c'eſt aſſez examiner l'influence du Corps ſur l'*Ame*, examinons maintenant l'influence de l'*Ame* ſur le Corps.

SECTION SECONDE.

Du pouvoir de l'Ame ſur le Corps.

Si le Corps a un pouvoir prodigieux ſur l'Ame, l'Ame à ſon tour en a un fort grand ſur le Corps. Par un ſimple

acte de la volonté, elle meut nos membres, chacun séparément ou tous ensemble. Dans les passions elle affecte le Corps de mille manieres différentes: tantôt elle contracte toutes ses parties ou seulement quelques-unes; tantôt elle les relâche, & leur fait perdre leur ton; d'autrefois elle agite nos organes, altere & trouble leur économie, jusqu'à la détruire entiérement.

Le pouvoir de l'Ame sur le Corps est aussi immédiat que celui du Corps sur l'Ame; mais il est moins étendu. Elle a bien une puissance directe sur les organes des mouvemens volontaires, mais non sur ceux de la vie; que si elle les affecte quelquefois, ce n'est qu'indirectement, par leur liaison avec les organes soumis à la volonté & au sentiment, par la correspondance du systême nerveux.

L'empire de l'Ame sur le Corps est aussi beaucoup moins constant; l'influen-

ce du Corps ſur l'Ame eſt permanente, celle de l'Ame ſur le Corps momentanée. Enfin ce qu'il y a de remarquable, c'eſt que le Corps n'eſt jamais ſubordonné à l'Ame entiere, mais à quelques-unes de ſes facultés excluſivement.

Examinons donc ſous ces différents points de vue l'influence de l'Ame ſur nos organes; mais laiſſons à part celle de la volonté, dont nous avons déja traité dans la mécanique du Corps Humain.

Les paſſions ne peuvent point reſter renfermées dans le cœur, elles ſe marquent au dehors par des mouvemens involontaires, par le ſon de la voix, la rapidité des paroles, le geſte, la poſture du Corps, l'état de ſes fonctions, & toujours d'une maniere différente ſelon la nature des ſentimens qui nous agitent.

XLIV. L'amour (ce ſentiment vif & tendre, ſi célébré par les Poëtes & ſi

connu des amants) produit de fortes émotions dans nos parties ſecrettes, une chaleur ſenſible à la région du diaphragme (11), la tendreſſe dans le regard, il éleve le pouls, enflamme l'œil, anime le teint, embellit la face, donne la vie à ſes traits, & la grace à tous nos mouvemens.

XLV. Dans l'amitié, l'Ame affecte le Corps de la même maniere, aux ſymptomes près des organes de la volupté (12); & cela n'eſt point étrange, puiſque l'amitié & l'amour ſont la même affection, diſtincte ſimplement par l'objet.

La haine (paſſion oppoſée à l'amour) produit auſſi des effets contraires, d'au-

(11) Dans ces réſeaux vaſculeux & nerveux que les Anatomiſtes nomment *plexus précordiaux*.

(12) Il ne faut pas confondre l'amitié avec l'amour. Juſqu'à cette époque où les organes du ſexe ſont entiérement developpés, l'homme n'a encore connu que le premier de ces ſentimens; il peut bien avoir aimé une fille, mais il ne l'a aimée que comme il aimoit ſon ami; ce n'eſt qu'aux ſecrettes émotions des organes de la volupté que ſe connoît l'amour, ce doux penchant de la Nature qui porte les ſexes à s'unir.

ant mieux marqués qu'elle est plus forte. Est-elle extrême? A la vue de l'objet de notre aversion, nous ressentons un saisissement soudain, un poids sur le draphragme, un engourdissement dans tous les membres, une tension dans les muscles de la face; la pâleur se répand sur le visage, & l'œil devient égaré.

XLVI. La joie produit à-peu-près les effets de l'amour heureux. Tandis que l'Ame *est* livrée à ce sentiment agréable, le visage est riant, le pouls s'éleve, les yeux brillent d'un nouveau feu, la respiration est plus libre, le Corps éprouve une vigueur nouvelle, & l'on sent une émotion voluptueuse à la région du cœur. La joie de même que l'amour anime le teint, embellit la face, donne la vie à ses traits, de l'expression aux graces, de la vivacité à toutes nos actions: elle éclate aussi par-tout au déhors; la tête, les bras, les jambes sont agités de mouvemens pétulants, comme si l'Ame &

le Corps étoient trop bornés pour contenir ſes émotions.

TELS ſont les effets de la joie modérée, ceux de la joie extrême ſont terribles. Un excès de plaiſir nous jette dans la langueur, accable nos ſens, dérange le jeu de nos organes, & va même juſqu'à nous priver de tout ſentiment; car on pâme de joie comme on pâme de douleur.

QUE dis-je! Souvent la joie comme l'glaive tranche le fil de nos jours.

RAVI du ſuccès étonnant de ſa piece, Sophocle tombe ſans vie ſur le théâtre, à l'ouie des applaudiſſemens répétés des ſpectateurs.

XLVII. QUELLE différence des effets de la joie modérée à ceux de la (13) triſteſſe!

L'AME

(13) On lit dans les Mémoires de l'Académie des ſciences quelques effets ſinguliers de la triſteſſe.

„ Un homme de 45 ans d'un tempérament ſec & ro„ buſte, à la nouvelle inopinée de la mort d'une perſonne, „ avec qui il s'étoit querellé, ſe proſterna le viſage contre „ terre, & perdit peu-à-peu le ſentiment. Pendant deux „ mois il ne donna aucune marque de mouvement vo„ lon-

L'Ame y eſt-elle plongée? La pâleur ſe répand ſur le viſage, les yeux perdent leur vivacité, les muſcles de la face ſe relâchent, on ſent une tenſion à la région du cœur, la circulation devient concentrée & languiſſante, les membres ſont immobiles, & tout le corps eſt dans l'accablement.

XLVII. Les effets de la crainte ſont analogues à ceux de la triſteſſe. L'Ame eſt-elle en tranſes? Nos membres ſont frappés d'un ſaiſiſſement général, le ſang ſe glace dans nos veines, les forces nous abandonnent, l'uſage de nos ſens eſt ſuſpendu, la voix expire ſur nos levres, la langueur enchaîne nos pas, nos organes ſont dans la ſtupeur, & toute leur économie eſt troublée.

„ lontaire. Ses yeux furent fermés nuit & jour, il remu-
„ oit ſeulement les paupieres: cependant il avoit la reſpi-
„ ration libre & aiſée, le pouls petit & lent, mais égal. Ses
„ bras reſtoient dans la ſituation où on les mettoit. Il
„ n'en n'étoit pas de-même du reſte du corps; il falloit
„ le ſoutenir pour faire avaler à cet homme quelques cuil-
„ lerées de vin, ſeule nourriture qu'il prit pendant quatre
„ mois."

Quand la crainte eſt extrême, elle donne ſouvent à la jeuneſſe les marques de la décrépitude (13); elle fait plus, elle éteint le flambeau de (14) la vie. On a vu des malheureux chez qui cette paſſion avoit anticipé la main (15) du bourreau ou celle du Soldat. Tel, que l'on débandoit pour lui lire ſa grace, ſe trouva roide de peur; tel autre tomba ſans vie à la vue de l'ennemi qu'il devoit combattre.

XLVIII. Si le *Corps* vivement agité arrache l'Ame au repos, l'Ame vivement affectée arrache à ſon tour le Corps au ſommeil.

La nuit, qui amene le calme ſur la terre avec l'obſcurité, ne l'y amene pas toujours pour l'homme. Tandis que

(13) Il n'eſt pas rare de voir des perſonnes blanchir immédiatement à la ſuite de quelque vive frayeur.

(14) Lorſque le Comte de Burres & Mr. de Ren prirent *St. Paul*, un Gentilhomme ſaiſi de peur tomba mort ſur la place. *Mémoires de Guill. du Bellai Liv.* 5. *pag.* 381.

(15) A peine Herennius Siculus, traîné en priſon par ordre du Conſul, fut-il entré dans cette fatale demeure, qu'il pâlit & tomba ſans vie à la vue des préparatifs de ſon ſupplice. *Valere Maxime Lib. IX. Chap. XII.*

outes les autres créatures goutent les douceurs du repos ou cherchent à satisfaire les besoins qui les pressent, il est le seul que ses soucis tiennent éveillé. Les noirs chagrins, les remords rongeurs, qui agitent son Ame pendant le jour, le poursuivent jusques dans les bras du sommeil, tiennent malgré lui ses yeux ouverts, & son Corps dans une continuelle agitation.

L'Ame *vivement* affectée est maîtresse encore d'épuiser, *pour ainsi dire*, jusqu'à la derniere étincelle de notre vigueur. Qui ne vit jamais une femme, désolée de sentir son époux dans un lit de maladie, passer les nuits & les jours au chevet de cet objet chéri? En proie à sa douleur, elle ne goûte aucun repos; jusqu'à ce qu'épuisé de veilles & de fatigues, son Corps débile tombe dans une langueur mortelle.

XLIX. Si chaque passion fait des impressions différentes sur nos organes,

l'Ame, agitée à-la-fois de divers mouvemens, en produit aussi de particulieres.

Saisie en même tems de crainte & de tristesse, cette tendre mere, qui voit à ses côtés son fils unique frappé de la foudre, reste sans mouvement; la pâleur se répand sur ses joues, ses levres décolorées sont prises d'un tremblement involontaire, une sueur froide découle de son front; les bras tendus, le regard fixe & morne, consternée, interdite, elle semble contempler dans un étonnement stupide toute l'étendue de son malheur. A l'excès de sa douleur, qui ne la croiroit insensible? Mais bientôt ses organes s'assouplissent, peu-à-peu son pouls se développe, sa poitrine se releve, ses yeux se mouillent de larmes; elle se jette enfin sur ce corps livide, l'inonde de ses pleurs, baise ces yeux plongés dans le sommeil de la mort, serre dans ses bras ces froides restes, & fait retentir les airs de ses tristes gémissemens.

Il eſt des cas où les effets de cette paſſion ſont encore plus marqués.

Durant les guerres de Ferdinand contre la veuve de Jean de Hongrie, un Gendarme, qui s'étoit diſtingué dans une affaire près de Bude, fut porté mort (16) à la tente d'un officier. Raïſciac reconnoit ſon fils, contemple le cadavre, pâlit, & tombe ſans vie.

L. Dans l'attente, c'eſt-à-dire dans la *curioſité* mêlée de crainte ou d'eſpérance, on eſt agité, on écoute, on obſerve tout. Au moindre bruit le cœur palpite, les yeux ſont tendus & inquiets. L'objet paroit-il? On eſt ſaiſi d'une palpitation de cœur plus violente, la reſpiration eſt embarraſſée, la voix tremblante, & l'uſage des ſens ſuſpendu.

LI. La colere, ſentiment où ſe confondent la triſteſſe, la haine & le deſir de la vengeance, produit des effets bien

(16) *Eſſais de Montaigne.*

différents ſelon le mouvement qui y domine. Tantôt elle répand une pâleur mortelle ſur tout le corps, & l'agite de mouvemens convulſifs. Tantôt elle donne du reſſort à nos muſcles, prête à l'homme de nouvelles forces, & l'éleve pour quelqu'inſtant au deſſus de lui-même. Mais c'eſt ſur la face où ſes effets ſe font ſurtout remarquer: le regard eſt farouche, la bouche écumante, la voix entrecoupée & rauque, le front ſévere, le teint enflammé, & le port menaçant.

La colere eſt-elle exceſſive? L'homme devient frénétique, ſes mouvemens ſont impétueux, il ſe roidit, ſe débat, s'agite avec véhémence. L'Ame alors fait bouillonner le ſang dans les veines, comme le ſouffle d'un vent impétueux fait bouillonner les flots écumants de la mer.

LII. La terreur, cette terrible émotion que produiſent les gémiſſemens de

l'épouvante, les cris de la fureur, ou la vue d'un danger éminent, cette paſſion toujours compoſée de la crainte de l'objet qui nous effraie, & du deſir inſéparable de l'éviter, produit auſſi des effets fort différents ſur le corps. Des fois on reſſent un frémiſſement univerſel, une foibleſſe extrême, un engourdiſſement général qui ôte aux membres la faculté d'obéir à l'Ame, ſuſpend l'uſage des ſens, fait expirer la voix ſur les levres; & cet engourdiſſement des organes va même, *quoique* rarement, juſqu'à détruire leurs fonctions.

D'AUTREFOIS au lieu de ſtupeur, c'eſt une vigueur nouvelle qui nous rend agiles, diſpots, capables d'efforts prodigieux, & nous éleve au-deſſus de nous-mêmes.

LIII. QUELLE différence de l'amour content à l'amour malheureux! Ne vîtes-vous jamais une belle brûler d'une flamme ſans eſpoir? Rongée par des de-

ſirs violens, privée de celui ſeul qui peut les ſatisfaire, & condamnée à paſſer ſa triſte vie à dévorer ſes ennuis; d'abord elle ſent une grande tenſion vers le diaphragme & une vive chaleur à la région du cœur. La fievre s'allume enſuite dans ſes veines. Après les fureurs d'une paſſion irritée, ſon Ame ſuccombe à ſes maux, un feu interne la conſume, & la tient ſans ceſſe éveillée; bientôt ſes forces l'abandonnent, une triſte langueur détruit ſa ſanté & flétrit ſa jeuneſſe. Déja le luſtre de ſes beaux yeux eſt éteint; ternes, haves, ils paroiſſent même bleſſés du jour qu'elle reçoit; ſes genoux tremblans ſe dérobent ſous elle, à peine peut-elle ſe ſoutenir; ſes joues fleuries ont perdu leur éclat, ſon front eſt ridé & calleux. Quelquefois la rougeur lui couvre le viſage, ſes yeux, malgré elle, ſe rempliſſent de pleurs; & dans l'excès des peines qu'elle endure, entiere à ſa douleur, elle

elle eſt inſenſible à tout le reſte.

LIV. Observons ici, que toutes les paſſions qui commencent par augmenter ſi fort nos forces, finiſſent par les opprimer d'autant. D'abord elles nous font éprouver une vigueur ſurprenante, mais bientôt cette vigueur nous abandonne, nous reſſentons une foibleſſe extrême; incapables alors d'aucun effort, nous languiſſons dans l'accablement.

LV. Mais les paſſions violentes ne ſe manifeſtent pas ſeulement en affectant l'économie de nos organes, elles ſe montrent encore au dehors par des mouvemens involontaires. Les bras, les jambes, la tête, le tronc, prennent des poſitions différentes ſelon les ſentimens qui nous animent. Dans la honte, la tête eſt penchée en avant; de côté dans la triſteſſe; dans l'étonnement, elle fait un mouvement en arriere; pluſieurs mouvemens de côté & d'autre dans le

mépris. Dans la joie & la colere, tout le corps eſt agité de mouvemens précipités; & comme ſi ce n'étoit pas aſſez d'agiter nos membres, les paſſions tournent ſouvent nos mains contre leurs objets, & à leur défaut contre nous-mêmes. Dans l'excès du déſeſpoir, une Belle s'arrache les cheveux, ſe frappe la poitrine; & les bêtes-mêmes, dans leur colere, s'attaquent à la pierre qui les a bleſſées.

LVI. Les paſſions n'agiſſent pas toujours de concert, quelquefois elles ſont oppoſées, & ſe combattent réciproquement; alors elles affectent diverſement le corps.

Voyez un homme dévoré de chagrins qu'il voudroit renfermer dans ſon cœur. Durant cette contention extrême, la violence de ſes émotions, jointe à l'effort qu'il fait pour les reprimer, lui cauſent une chaleur brûlante, des étourdiſſemens & une eſpe-

ce d'yvresse où il se connoit à peine; ses yeux s'animent, son visage s'enflamme, il sent sur la poitrine un poids qui l'empêche de respirer. Vient-il alors à recevoir un surcroît de douleur? Il ne peut plus résister aux mouvemens qui s'élevent dans son Ame, ses membres s'agitent de mille manieres, il se livre à sa fureur, & pousse des cris terribles d'une voix entre-coupée. Souvent cette espece de phrénésie est suivie de symptomes plus marqués encore: tandis qu'il s'agite ainsi, il chancele, tombe, reste immobile; & dans cet état d'inaction, l'infortuné ne sent plus rien, il a perdu jusqu'au sentiment de ses maux.

LVII. Quoique dans les passions l'Ame affecte toutes les parties du Corps, il n'en est cependant aucune où cela paroisse plus que sur le visage, aucune où elles se peignent avec plus d'énergie.

Lorsque l'Ame eſt tranquille, toutes les parties de la face ſont dans un état de repos, & leur enſemble forme une douce harmonie qui répond au calme intérieur. Mais lorſqu'elle eſt agitée, la face devient un tableau vivant, où chaque paſſion eſt rendue par des traits divers avec autant d'expreſſion que de délicateſſe.

Dans la joie, l'œil eſt plus vif, plus brillant; le teint s'anime, les ſourcils s'élevent par le milieu, les narines s'entr'ouvrent, les coins de la bouche s'éloignent du côté des joues, qui ſe trouvant par-là doucement contractées, expriment avec les levres un ris gracieux.

Dans la triſteſſe, l'œil devient terne & fixe, la prunelle s'éleve à demi, & reſte cachée par la paupiere qui eſt alors un peu abaiſſée, les joues pâliſſent, les coins de la bouche s'abaiſſent, la levre inférieure remonte, les autres parties

de la face ſe relâchent, le viſage paroit allongé, les yeux ſe gonflent; une humeur ſurabondante les couvre, les obſcurcit, & il en coule des larmes.

Dans la honte & la pudeur, les muſcles du viſage ſont tendus, les yeux couverts de la paupiere, la bouche eſt entr'ouverte, & le teint enflammé.

Si chaque paſſion ſe peint ſur la face avec des traits différents, il ſe fait de leur concours un merveilleux mêlange, propre à *exprimer les* paſſions mixtes.

Dans la terreur & *l'effroi*, le front ſe ride, les ſourcils s'élevent vers les tempes & s'abaiſſent à l'autre extrêmité, la paupiere s'ouvre extrêmement, ſurmonte la prunelle & laiſſe paroître une partie du blanc des yeux, les levres ſe retirent, la bouche s'entr'ouvre, tous les muſcles du viſage paroiſſent tendus & durement exprimés.

Dans le mépris & la dériſion, la levre ſupérieure ſe releve d'une part, &

laisse paroître les dents; de l'autre, elle a un petit mouvement, comme pour sourire; le nés se fronce du côté que la levre est relevée, l'œil de ce côté est un peu fermé, & les prunelles sont abaissées, de même qu'en regardant de haut en bas.

Mais de toutes les parties du visage l'œil est la plus expressive, la seule où l'homme ne peut jamais réprimer l'effet des passions. Les divers sentimens du cœur s'y trouvent exprimés par une altération subite; on y voit (17) dans toutes leurs nuances la douceur, la luxure, l'envie, la colere, la fureur, le mépris, l'inquiétude, le désespoir; on y lit le dépit, le découragement: chaque affection de l'Ame est réfléchie par cet organe admirable, comme l'image des objets par une glace bien polie; il n'y

(17) Cette grande expression de l'œil vient surtout des divers mouvemens des sourcils & des autres parties qui environnent cet organe.

a pas jufqu'à fes plus fecrettes émotions qui ne s'y décelent.

Eh! qui n'obferva jamais deux amants gênés par la préfence d'un témoin incommode? Quand ils ne peuvent s'abandonner librement à l'émotion de leurs cœurs, quelle éloquence dans leurs yeux, devenus alors les feuls interprêtes de leurs fentimens! Avec quelle rapidité l'Ame fe découvre dans un feul regard! fes paffions, fes deffeins, fes efpérances, fes craintes, y femblent à la fois exprimés.

Cessons de confidérer l'influence de la fenfibilité fur le corps, pour examiner celle de l'entendement.

LVIII. La réflexion fatigue davantage l'Efprit, & beaucoup plutôt que les rêveries indéterminées. La penfée réglée eft à l'Ame ce que le mouvement volontaire eft au corps, un état de gêne.

LIX. Lorsque l'Ame, concentrée en elle-même, roule de profondes pensées, nous sentons une tension dans les plexus qui environnent le cœur, & les membranes du cerveau, sur-tout à la région des yeux. Cette tension est accompagnée d'un sentiment de chaleur, que l'action de l'air froid dissipe : le pouls est aussi plus élevé, le visage se colore, & la poitrine s'éleve par une inspiration plus forte ; comme cela se remarque dans les hommes qui méditent, & dans ces personnes sensibles toujours obligées de se replier sur elles-mêmes, réduites à se réjouir ou à gémir au fond de leur cœur.

En poussant plus loin l'application, on éprouve une espece d'yvresse ; le pouvoir de l'Ame sur les organes soumis à la volonté diminue ensuite considérablement, elle perd enfin son empire sur le corps, qui cesse de lui obéir.

LX. Quelle puiſſance n'a pas l'imagination (18) ſur la machine animale, & quelle ſinguliere relation entr'elle & certains de nos organes?

C'est par ſon moyen que d'habiles Mimiques affectent le bouillant ſpectateur, & lui font ſuivre machinalement leurs geſtes, comme ſi les corps commandoient aux corps.

C'est par ſon moyen que l'idée d'un fruit délicat met les organes du goût en mouvement, & fait venir l'eau à la bouche.

C'est par ſon moyen que nous éprouvons une ſenſation inſupportable, lorſqu'on nous touche aux endroits les moins ſenſibles, avec un air marqué de nous chatouiller.

C'est elle auſſi qui, enflammée par

(18) Ici, l'imagination n'a de pouvoir ſur le corps qu'à l'aide des ſentiments qu'elle fait naitre dans l'Ame. Cet article auroit donc du être rangé ſous celui de la ſenſibilité : ſi j'en ai fait un article à part, c'eſt pour me conformer à la façon ordinaire d'enviſager ces phenomenes.

des images voluptueuses ou par la vue de la beauté, éleve le pouls, anime l'œil, excite de vives émotions dans nos parties (19) secrettes, & fait palpiter notre cœur.

C'est elle qui, dans l'amour, allume le desir, produit sur les levres des amants ce sentiment de flamme qui accompagne leurs baisers, & rend leurs attouchemens comme de feu.

C'est elle encore, qui fait *frissonner* un verd galant aux approches de la charmante maîtresse qu'il tient entre ses bras.

C'est elle enfin qui dans la bouillante jeunesse fait assouvir en songe les désirs voluptueux.

Mais le pouvoir de l'imagination ne

(19) „ L'érection de la verge n'est point un mouvement volontaire; combien demeurent dans la plus froide langueur auprès d'une personne du sexe qu'ils n'aiment point, malgré tous les efforts de leur volonté, & quelquefois au mépris de tous les secours de l'art.

ſe borne pas à certains organes, il s'étend à tout le corps.

On voit quelquefois des convulſionnaires, qui à l'aide de l'imagination s'échauffent par degrés jusqu'à la fureur; leurs yeux s'enflamment peu-à-peu, leur face ſe défigure par la contraction de ſes muſcles, l'écume découle de leurs levres, & tous leurs membres ſont agités de mouvemens convulſifs.

Ainsi autrefois la Prêtreſſe d'Apollon, pleine du Dieu qui s'étoit emparé de ſon chaſte ſein, erroit dans l'antre myſtérieux, rouloit des yeux égarés, ſecouoit ſa tête échevelée, ouvroit ſa bouche écumante, pouſſoit d'une voix étouffée des ſons effrayans; puis, ſuccombant tout-à-coup à l'Eſprit qui l'obſédoit, prononçoit des paroles prophétiques, & révéloit les ſecrets d'un ſombre avenir.

Quelque grand que ſoit l'empire de l'Imagination ſur le corps, les Phyſiologiſtes l'ont étendu beaucoup plus loin. Non contents des prodiges de la Nature, ils y en ont ajouté de chimériques. Séduits d'un côté par l'apparence, de l'autre par l'amour du merveilleux, comme le ſtupide vulgaire, ils ont adopté ſes préjugés ridicules, & employé leur plume à les défendre.

On débitoit quelque part qu'une femme groſſe, frappée de la vue d'une image de Jean Baptiſte, pendue à ſon chevet, avoit accouché d'un enfant tout velu. Certains Philoſophes, prenant ce conte abſurde pour un fait conſtaté, conclurent que l'imagination pouvoit changer la forme des ſolides, la conformation des traits du viſage & la couleur de la peau. Bientôt cette opinion s'accrédita, elle fut enſuite généralement reçue, & elle l'eſt encore aujourd'hui.

On prétend donc, que ce qui affecte
Mere, affecte aussi le Fœtus, que les
fections de l'Ame de l'une agissent sur
corps de l'autre; & l'on attribue à
ette action ces ressemblances des en-
nts à leurs parents, ces défédations
utanées communément désignées par
mot *d'envies*, & toutes ces produc-
ions monstrueuses où il semble que la
Nature ait oublié la sagesse de ses loix.
On pousse même le merveilleux jusqu'à
vouloir que l'enfant apporte au monde
en naissant les marques réelles des ap-
pétits de sa Mere. Mais si l'on exami-
ne attentivement ces prétendus signes
du déréglement de l'imagination des
femmes, on ne verra que des taches
sanguines, jaunes ou (20) rougeâtres,

(20) Ces taches sont toujours jaunes, rouges ou violettes, teintes que le sang donne naturellement à la peau, lorsqu'il entre en trop grande quantité dans le tissu vasculaire, qu'il est plus ou moins fluide, plus ou moins crasse, plus ou moins bilieux, & encore selon qu'il s'allie avec le fluide des nerfs ou quelqu'autre suc.

plus ou moins foncées, & toutes produites par un dérangement du tissu de la peau. Ces taches ont une figure sans doute, parce qu'elles doivent nécessairement en avoir une, ressemblante à quelque chose; mais elles n'ont la forme d'aucun objet qu'une femme ait pu désirer.

En recherchant les causes de ce préjugé, on trouve, comme je l'ai déja dit, que de fausses observations y ont donné lieu. Or non seulement les faits ne sont pas vrais, mais quand ils le seroient, il est démontré qu'ils ne peuvent être l'effet des causes auxquelles on les attribue.

Je ne dirai point, pour le prouver, que comme nos sensations ne ressemblent pas à leurs objets, il est impossible que les désirs produisent des représentations physiques de ces mêmes objets; j'ai des preuves plus convaincantes.

L'AME affecte le corps dans toutes
passions, & toujours différemment se-
la diversité de ses mouvemens; mais
e n'a d'influence sur lui qu'à l'aide du
ide des nerfs; cela est démontré: il
démontré aussi que son pouvoir sur
corps se réduit à dilater, ou à con-
ıcter nos solides, à accélérer ou à re-
:der le mouvement oscillatoire des or-
ınes de la circulation, au point même
ıelquefois de détruire le jeu de la ma-
ıine. Il est démontré enfin, qu'à l'égard
ı fluide nerveux, elle ne peut que l'al-
rer ou le dépraver, c'est-à-dire le
:ndre caustique ou lui faire perdre son
ıergie. Or l'empire de l'Ame, limité
cela dans le corps même qu'elle habi-
e, feroit-il plus étendu sur un corps,
ıquel elle tient par des liens infini-
ıent moins étroits? Car le Fœtus n'a
ucune communication immédiate avec
a mere. Tandis qu'il est dans les

flancs maternels, il eſt renfermé, comme l'on ſait, dans un ſac membraneux: ce ſac n'eſt pas du tout adhérent à la matrice au commencement de la groſſeſſe, & cette adhérence n'eſt même jamais bien forte dans la ſuite; attaché comme il l'eſt à l'uterus par des mammelons inſérés dans les lacunes de cet organe, & joints par une matiere mucilagineuſe de peu d'adhéſion. On a cru néanmoins longtems que le ſang de la mere paſſoit dans le *corps* du Fœtus, par le moyen du *Placenta* & du Cordon ombilical: on ſuppoſoit que les vaiſſeaux ſanguins de la matrice étoient ouverts dans ſes lacunes, ceux du Placenta dans ſes Mammelons, & qu'ils s'abouchoient les uns avec les autres. Mais l'expérience a démenti cette hypotheſe; car en injectant les arteres du Cordon, la liqueur revient en entier pas ſes veines. D'ailleurs on peut tirer les Mammelons des

des lacunes ſans qu'il ſorte de ſang, ni de la matrice, ni du placenta; il ſuinte ſeulement de l'une & de l'autre une liqueur laiteuſe deſtinée à la nutrition du Fœtus. Le Fœtus n'a donc rien de commun avec ſa mere que cette lymphe nourriſſiere.

Les qualités de cette lymphe ſe communiquent ſans doute; car nous contractons celles des alimens qui nous ſervent de nourriture, mais tout ſe réduit là. Ce n'eſt donc point à l'imagination des meres qu'on doit attribuer ces reſſemblances, ces mutilations, ces duplicités de parties, ces défœdations cutanées, que les enfans apportent au monde, & qu'on regarde comme de vraies repréſentations des appétits déreglés des femmes pendant le tems de leur groſſeſſe.

LXI. Finissons par une obſervation importante. Si l'on compare l'empire des différentes facultés de l'Ame ſur le

Corps, on ſe convaincra qu'il n'eſt pas le même pour toutes; celui de la ſenſibilité eſt beaucoup plus grand que celui de la volonté, & incomparablement plus encore que celui de l'entendement. L'empire de ces facultés n'eſt pas non plus également étendu. Celui de la ſenſibilité & de l'entendement eſt univerſel, il s'exerce & ſur l'organe du ſentiment & ſur celui du mouvement. L'empire de la volonté au contraire eſt borné au dernier, puiſque ces deux premieres facultés peuvent augmenter & éteindre notre vigueur; au lieu que la volonté ne peut que relâcher ou contracter nos muſcles.

Telle eſt en général l'influence de l'Ame ſur le Corps, & du Corps ſur l'Ame.

Quoique les rapports ces deux ſubſtances ſoient très frappants, la plupart néanmoins ont échappé aux obſer-

vateurs, & parmi ceux qui ont apperçu le reſte, le grand nombre s'en eſt tenu à la ſimple obſervation; quelques Philoſophes ſeulement ont tenté en vain de rendre raiſon des phénomenes. Dégoutés par ces mauvais ſuccès, tous les autres ont regardé ces rapports comme un myſtere impénétrable; de-ſorte qu'on ſe contente encore aujourd'hui ſimplement de les obſerver, de les *admirer*, de s'écrier au prodige; &, comme s'il *n'étoit pas* permis de paſſer au-delà de ce qu'en on dit ces ſages, on attribue à la nature de la découverte, leur peu de réuſſite, plutôt qu'à la mauvaiſe méthode qu'il ont ſuivie.

Après les vains efforts de tant de génies ſublimes, malgré tant de préjugés réunis, & le ridicule attaché à une ſemblable entrepriſe, oſons tenter d'éclaircir ce myſtere. Oſons nous enga-

ger dans ce labyrinthe ténébreux, sonder cet abyme immense, & porter le flambeau dans ces ténebres profondes. Rendons raison de cette influence prodigieuse de l'Ame sur le Corps, & du Corps sur l'Ame; montrons-en les causes ignorées, déterminons-en les Loix; en un mot, réduisons en principes une science où tout est encore hypothétique, obscur & mystérieux.

LIVRE QUATRIEME.

Où l'on rend raiſon de l'influence de l'Ame ſur le Corps, & du Corps ſur l'Ame.

C'est une choſe merveilleuſe que l'union de l'Ame avec le Corps. Mais comment deux ſubſtances ſi différentes peuvent-elles être unies? Comment la Matiere peut-elle agir ſur l'Eſprit, & l'Eſprit ſur la Matiere? Myſtere impénétrable! Quel homme aſſez préſomptueux oſeroit entreprendre de l'éclaircir? Quel homme le pourroit? Non jamais la raiſon humaine ne concevra les premiers principes de cette union intime de l'Ame avec le Corps; ne cherchons donc point comment des êtres auſſi diſparates peuvent agir l'un ſur l'autre; admettons le fait tout ſimplement, puiſqu'il eſt démontré, & que nous ſommes forcés d'en ignorer la cauſe.

Mais ces êtres ont des rapports ſinguliers, & ces rapports ont eux-mêmes des raiſons, des principes. Ce ſont ces principes inconnus que nous entreprenons de découvrir dans cet Ouvrage : ce ſont ces rapports ſinguliers que nous entreprenons d'éclaircir.

La matiere, que nous allons traiter, ſemble au premier coup d'œil incomparablement plus épineuſe que celles qui nous ont occupés juſqu'à préſent. Dans celles-ci, on arrive à la vérité par un chemin droit & court; dans l'autre au contraire, ſur laquelle on n'a encore que des conjectures vagues & abſurdes, & où le ſecours de la démonſtration paroît manquer abſolument, on riſque de flotter au hazard d'hypotheſes en hypotheſes, & de courir à perte de vue après le vrai dans un monde d'opinions, ſans jamais trouver de but aſſuré.

Mais non, la chose n'est pas si difficile qu'elle le paroît d'abord. Puisque l'influence de l'Ame sur le Corps, & du Corps sur l'Ame, est chez tous les hommes la même, dans les mêmes circonstances; ses phénomenes sont donc le résultat de principes qui operent d'une maniere fixe & invariable. Or quand les phénomenes sont subordonnés à certaines Loix, pour découvrir ces Loix, il faut remonter des effets à la cause, en suivant la chaîne des faits principaux, en rapprochant ceux qui sont de même espece, en les comparant, en saisissant ce qu'ils ont de commun, & ce qu'ils ont de propre. C'est par cette méthode seule qu'on peut parvenir à la découverte des causes cherchées; sans elle l'esprit marche à tâtons dans les ténebres, flottant sans cesse entre des probabilités, ignorant toujours la raison des choses, & confondant à tout moment les opinions des hommes avec les

Loix de la Nature. Telle est aussi la méthode que nous suivrons dans la recherche des causes de l'influence réciproque du physique & du moral.

Nous rassemblerons donc les principaux phénomenes, nous les comparerons les uns aux autres, nous rapprocherons ceux qui ont quelque rapport; nous tâcherons ensuite de saisir un certain nombre de faits analogues, de les présenter à l'esprit sous un seul point de vue, & de découvrir dans ce qu'ils ont d'identique la raison de leur analogie. Enfin, nous nous appliquerons à tirer de la réunion de ces combinaisons diverses, assez de lumiere pour démontrer les principes & les Loix de cette admirable harmonie qu'on remarque entre l'Ame & le Corps, & nous conduire à la connoissance importante de l'homme.

Ayant à traiter dans un même ouvrage tant de sujets compliqués & de sujets

ıjets différents ; c'eſt mieux fait de
attacher aux grands traits qu'à des
bjets particuliers; de ramener les phé-
omenes à des chefs communs, que de
es éclaircir en détail; ouvrage toujours
énible pour celui qui compoſe, & in-
ructueux pour celui qui lit. Car en
éparant ainſi un même tout en mille
etites parties, on laiſſe toujours au
Lecteur la peine de les raſſembler, &
on *ne* lui donne jamais que des no-
tions *imparfaites*. D'ailleurs c'eſt aſſez
ſouvent le ſort de l'*Eſprit humain*, ac-
cablé ſous une multitude d'objets, de
ſe perdre à la fin dans ſes propres pen-
ſées, & de couvrir de ténebres ce qu'il
veut éclaircir. Je m'attacherai donc à
la ſolution des phénomenes conſidérés
ſous un point de vue général, ſans me
charger de ces queſtions particulieres
qui font oublier les principales, inter-
rompent la continuité des matieres &
la clarté de la démonſtration. Je tâ-

cherai auſſi de préſenter mes idées dans un ordre également facile à ſaiſir & intéreſſant à ſuivre.

Je ſais bien ce que gagneroit mon ſyſtême à être manié par une plume plus habile que la mienne; mais ſi malgré la médiocrité de mes talens, je parviens à le faire gouter au Lecteur dans toute ſa ſimplicité, par la ſeule force de l'évidence, j'aurai meilleure opinion de ma cauſe, & croirai mon triomphe plus grand.

SECTION PREMIERE.

De l'influence de l'Ame ſur le Corps.

Lorsque l'Ame eſt affectée, à l'inſtant elle affecte le Corps, toujours de la même maniere dans les différents individus, & toujours d'une maniere dif-

férente dans le même individu ſelon la nature de ſes émotions.

L'Ame & le Corps n'ont aucun pouvoir immédiat-réciproque; ces ſubſtances ſont diſtinctes, ſans nul rapport néceſſaire, & uniquement unies entr'elles par (1) le fluide des Nerfs. Ainſi de quelque maniere qu'elles s'affectent, elles n'agiſſent jamais l'une ſur l'autre ſans l'intervention de ce fluide, & jamais ſans un (2) mouvement communiqué.

C'est du mouvement communiqué à ce fluide, combiné dans ſes différens degrés de force avec l'élaſticité des fibres & les divers organes affectés, que dépendent les phénomenes de l'influence du moral ſur le phyſique.

Appliquons ces principes aux effets des paſſions ſur nos organes.

Dans la joie, le teint s'anime, les yeux brillent d'un nouveau feu, le viſa-

(1) Voyez Liv. I. l'Article, *Structure des Nerfs.* pag. 30.
(2) Voyez l'article, *Comment l'Ame agit ſur le fluide des Nerfs.* pag. 47.

ge eſt riant, on ſent de légeres émotions à la région du cœur, la reſpiration devient plus libre, le cours des liqueurs plus aiſé, plus fort; on éprouve une vigueur nouvelle, toutes les fonctions animales ſe font mieux, & la ſanté ſurabonde. Quand cette paſſion eſt fort vive, ces effets ſont plus marqués; les bras, les jambes, la tête, s'agitent fortement, & le Corps ne peut reſter en place.

Or tout cela démontre que dans la joie l'influx du fluide nerveux dans les (3) organes du mouvement, eſt fort abondant. Mais cet influx ne va qu'à donner à ces organes tout leur reſſort, ſans les jetter dans l'érétiſme. Ainſi pouſſé juſqu'à l'extrêmité des plus petits capillaires, le ſang donne à la peau ce léger gonflement qui la déride, & ce vif coloris qui en releve l'éclat: les

(3) Par les filieres médullaires des nerfs, comme on l'a vu, Liv. I. à l'Article, *Nouvelles Obſervations ſur les organes du ſentiment & du mouvement*. page 75.

liqueurs des yeux ſont de même plus fournies d'eſprits, & leur tuniques mieux tendues; auſſi réflechiſſent-ils plus de lumiere, & paroiſſent-ils plus brillants. Dans les muſcles des joues ſurtout, cette impulſion eſt un peu plus forte: gonflés de plus de fluide, ils ſe contractent doucement, & expriment avec les levres, qu'ils retirent, un agréable ſouris.

MAIS ſi le fluide des Nerfs, au lieu de ſe porter avec modération dans les organes du mouvement, s'y précipite avec violence, comme cela arrive dans la joie extrême, les parois de leurs fibres étant par là diſtendues outre meſure, n'ont plus de réaction ſur ce fluide, & oppoſent une trop forte réſiſtance au reſſort de celui qui eſt contenu dans les filieres dont elles ſont tiſſues; les muſcles ſe trouvent donc alors dans une eſpece d'éréthiſme.

VOILA pourquoi un excès de plaiſir

accable les ſens, jette le Corps dans la ſtupeur, & détruit même le jeu de ſes organes, lorſque cet érétiſme eſt complet.

Quoique dans l'allégreſſe modérée les émotions de l'Ame n'aillent qu'à augmenter le reſſort des fibres, elles ne produiſent cependant pas des impreſſions durables ſur le Corps; cette force ſinguliere, cet état fleuriſſant de la machine diſparoît bientôt & fait place à la langueur. Ce phénomene eſt facile à concevoir quelqu'étrange qu'il paroiſſe: car la vigueur qu'on éprouve dans la joie ne venant que de la forte impulſion du fluide nerveux dans les organes du mouvement, ce fluide ceſſe de s'y porter, à l'inſtant que l'Ame ceſſe d'être vivement affectée; les fibres ainſi diſtendues s'affaiſſent donc, dès que le fluide dont elles ſont gonflées vient à ſe diſſiper, & laiſſent nos muſcles dans une légere atonie. C'eſt par un pareil mécaniſme qu'on rend

flaſque la gorge aux filles, en la leur maniant. Echauffée par des ſenſations voluptueuſes, l'imagination y détermine les eſprits qui s'y portent en abondance, diſtendent leurs fibres, gonflent leur volume, & leur donnent de la fermeté; mais ces eſprits ne peuvent pas s'y porter toujours, les mamelles s'affaiſſent donc, & ſe flétriſſent enfin par des attouchemens multipliés.

Lorsque l'Ame eſt plongée dans la triſteſſe, le teint pâlit, les yeux perdent leur luſtre, on ſent un ſerrement à la région du diaphragme; la tête ſe penche en avant, les bras cedent à leur propre poids, tout le Corps eſt dans la langueur; on ſoupire, les yeux ſe rempliſſent de larmes, les ſoupirs ſe répetent, & les larmes coulent en abondance. Plus l'affliction eſt grande, plus l'accablement eſt conſidérable; il eſt même un point où la violence de cette paſſion éteint le flambeau de la vie.

Si livrée à la joie, l'Ame donne plus de reſſort à nos muſcles, en y pouſſant avec force le fluide des Nerfs; en proie à la triſteſſe, elle ſemble relâcher & flétrir ces organes, en l'en retirant par une eſpece d'attraction.

Il n'en eſt rien pourtant; car les effets des émotions de l'Ame ſur le Corps ſont toujours produits par un influx du ſuc nerveux. Dans la joie, ce ſuc eſt pouſſé du cerveau dans la cavité des filieres médullaires. Dans la triſteſſe, il eſt pouſſé dans celle des fibrilles dont les tuniques des Nerfs ſont tiſſues: ainſi, il tend ces fibrilles, gonfle leur calibre, étrangle celui des filieres qu'elles enveloppent; il coule donc alors en petite quantité dans les organes du mouvement, & ce qui y coule a peu d'action.

Dela la langueur des fonctions animales, la pâleur de la face, la perte de la vivacité des yeux, & l'accablement de tout le Corps.

Ce ne ſont là toutefois que les effets d'une impulſion modérée. Quand cette impulſion eſt violente, elle produit un érétiſme (4) complet; toujours ſuivi de la ceſſation du jeu de nos organes, & de la mort par conſéquent.

Voila pourquoi, dans les vifs chagrins, l'homme reſſent la foibleſſe de ſon premier âge.

Voila pourquoi le ſilence & la conſternation ſont la voix du déſeſpoir, les cris & les larmes celle d'une affliction modérée.

Voila pourquoi enfin la douleur extrême nous donne l'apparence de l'inſenſibilité, & va juſqu'à nous priver du mouvement, de la vie même.

Mais pour bien concevoir les effets de la triſteſſe, il faut diſtinguer ceux

(4) Cette rigidité pouroit encore être produite par la qualité irritante du fluide nerveux, contractée dans la paſſion. Mais il eſt évident que la Nature n'emploie pas ici ce moyen; car dans la triſteſſe le relâchement ſuit immédiatement l'érétiſme, au lieu que la qualité irritante du fluide nerveux en auroit produit un permanent.

qui accompagnent l'impulſion du fluide nerveux, de ceux qui la ſuivent.

La rigidité des fibres muſculaires eſt l'effet immédiat de cette impulſion; mais à cette rigidité ſuccede bientôt un relâchement proportionnel. Le friſſonnement que nous reſſentons à l'ouie d'un malheur, la pâleur de la face, l'embarras de la reſpiration, le poids ſur le diaphragme, la circulation concentrée, & cet engourdiſſement général de nos membres, ſont évidemment les effets de l'érétiſme léger de nos fibres. Tandis que la perte de la vivacité des yeux, l'affaiſſement des muſcles, la relaxation de la peau, & la langueur des fonctions du Corps, ſont les réſultats de l'atonie qui ſuit néceſſairement. Erétiſme & relâchement, voilà donc les cauſes de tous les phénomenes de l'influence de l'Ame ſur le Corps dans la triſteſſe.

Quoique l'Ame affecte tout le Corps

dans les différentes passions, elle n'affecte néanmoins pas tous ses organes également; tantôt elle agit plus sur les uns, tantôt sur les autres; mais les plexus précordiaux sont toujours le siege où elle exerce principalement son empire.

Ces plexus sont unis aux vaisseaux sanguins les plus considérables, tels que ceux de l'estomac, du foie, de la ratte, du cœur, du mésentere &c: ils ont aussi une liaison directe avec le cerveau & les organes des sens.

Lorsque leurs ramifications sont violemment contractées, elles étranglent les troncs des vaisseaux qu'elles environnent, elles y ramassent le sang, & arrêtent même totalement son cours. Delà ce serrement de cœur, cette pression sur la poitrine, ces sincopes qui accompagnent les violents accès de tristesse, & la mort qui les suit quelquefois.

Mais lorsque ces ramifications ne

ſont que légérement contractées, elles brident un peu les vaiſſeaux ſanguins autour deſquels elles forment un réſeau; ſurtout les veines, dont les tuniques oppoſent moins de réſiſtance: le cours du ſang ſe trouve donc ainſi un peu gêné, particuliérement ſon retour. De-là ces émotions qu'on reſſent dans la joie à la région du cœur, & ce teint animé qui les accompagne toujours.

Si l'émotion produite ſur les *plexus* nerveux a un certain dégré de force, elle donne au diaphragme, lié à ces réſeaux par le nerf diaphragmatique, une eſpece de mouvement convulſif paſſager, qui produit les éclats de rire. Ce mouvement agit ſur le poumon qu'il éleve & abaiſſe précipitament. Chaque fois que le poumon s'abaiſſe, l'air ſort de la bouche avec bruit; on entend donc un éclat de la voix qui ſe répete pluſieurs fois de ſuite.

De même le tréſaillement ſubit, le

ſerrement intérieur, que nous reſſentons lorſque nous venons à penſer à un malheur qui nous touche, eſt produit par la contraction du diaphragme qui participe au ſpaſme des plexus nerveux. Cette contraction gêne la reſpiration; pour la rendre libre, nous élevons le poumon avec effort. Une pénible inſpiration eſt ſuivie d'un expiration vive & prompte: or cette inſpiration & cette expiration font le *ſoupir*.

Quand l'Ame continue à penſer au ſujet de ſa triſteſſe, elle porte aux plexus différentes émotions de ſuite, & les ſoupirs ſe répetent. Mais quand ces émotions ſe ſuccedent de proche en proche, l'air entre par ſecouſſes dans la poitrine, il produit donc pluſieurs inſpirations & expirations réitérées, dont chacune fait un bruit plus fort que celui du ſoupir. C'eſt ce bruit qu'on appelle *ſanglot*.

Dès que le ſpaſme commence à dimi-

nuer, l'air n'eſt plus exclus ſi promptement du poumon; l'expiration, ſe répétant alors de loin en loin, forme un bruit plus ſoutenu qu'on nomme *gémiſſement.*

ENFIN lorſque le relâchement ſuccede à ces ſpaſmes, les larmes commencent à couler.

LES larmes ſont produites par la lymphe qui diſtile des glandes lacrymales, ſituées dans l'orbite au-deſſus de l'angle mineur de l'oeil. Chaque glande a ſix ou ſept conduits qui ſerpentent entre les membranes des paupieres, & s'ouvrent dans un orifice commun, près des cils. De cet orifice ſuinte une lymphe ſalée, qui eſt abſorbée par les points lacrimaux, & portée par un conduit particulier vers les narines. Mais ces glandes n'expriment cette liqueur, qu'après avoir été contractées, & ſeulement lorſqu'elles viennent à ſe relâcher. Voilà pourquoi une douleur modérée fait couler nos pleurs, tandis

qu'une douleur exceſſive les ſuſpend.

ON regarde communément les larmes comme ſigne de la triſteſſe, mais ſans raiſon; elles ſont l'effet de toutes les paſſions qui contractent nos fibres, celui de la colere & de la joie, ainſi que celui de la triſteſſe & de l'attendriſſement.

DANS la crainte comme dans la triſteſſe, même ſaiſiſſement, même ſerrement de cœur, même pâleur de viſage, même affaiſſement des muſcles, même relaxation de la peau, même accablement de Corps; & ces effets ſemblables, la crainte les produit par le même mécaniſme. Voilà pourquoi de verds galants, accablés de leur bonne fortune, ſont reſtés courts la premiere nuit de leurs noces, & n'ont retrouvé leur vigueur que lorſqu'ils ſont revenus de leur étonnement.

VOILA pourquoi, la crainte ſuſpend les larmes que la douleur fait répandre.

VOILA pourquoi la frayeur nous glace, nous accable, & ſemble enchaîner nos pas.

QUAND la crainte eſt extrême, le fluide nerveux ſe précipite avec violence dans les fibrilles des tuniques des nerfs, il rompt tout équilibre entre leur réſiſtance & ſon action, étrangle les filieres médullaires, détruit la juſteſſe des mouvemens de nos organes, & va même ſouvent juſqu'à bouleverſer toute leur l'économie. Delà ce tremblement & cette ſtupeur qui nous ôtent l'*uſage* de nos ſens & de nos membres.

VOILA pourquoi un danſeur de corde ne peut exécuter à trente toiſes de haut, les tours qu'il fait à quinze pieds de terre.

VOILA pourquoi les Somnambules, qui promenent ſans danger ſur des toits tandis qu'ils dorment, ſe précipitent, dès qu'en s'éveillant ils viennent à appercevoir leur péril. Ainſi l'oiſeau qui

i par ses plaintes amoureuses égaie les
nits du printems, lorsqu'il apperçoit
us lui la vipere qui le fixe, un trem-
ement extrême se saisit de ses foibles
ganes, la langueur suspend leurs
nctions, il ne peut plus se soute-
ir, & se laisse tomber comme par un
spece d'enchantement, dans la gueule
éante que lui présente l'horrible rep-
ile.

LES effets de la tristesse sur le
corps sont semblables à ceux de la
crainte. Il y a cependant cette différen-
ce, que dans celle-ci, on ressent pres-
que toujours des palpitations de cœur
qu'on ne ressent point dans l'autre.
Mais cela vient de l'intervalle plus ou
moins grand qui s'écoule entre les
impulsions du fluide nerveux dans nos
organes, & de la force plus ou moins
grande de ces impulsions.

QUAND la crainte est modérée, l'Ame
est affectée d'instant en instant par le

même ſentiment, & à chaque reproduction de ce ſentiment, elle pouſſe dans les nerfs de nouveau fluide, qui y produit un léger ſpaſme ; les vaiſſeaux ſanguins ſe trouvent donc étranglés de momens en momens par les ramifications des plexus nerveux, & la circulation de tems en tems arrêtée. Le ſpaſme ceſſe-t'il? Le ſang ſe précipite avec violence dans le cœur qui s'en trouve ſurchargé; ſon cours eſt donc irrégulier, & le pouls petit, foible, intermittant. Delà ce ſerrement & ces palpitations de cœur.

Dans l'amour, les yeux étincellent, le teint s'anime, on reſſent de vives agitations dans les organes de la volupté, une douce chaleur à la région du diaphragme, & dans tout le corps une vigueur nouvelle.

A l'analogie de ces effets avec ceux de la joie, il eſt évident qu'alors l'Ame pouſſe en abondance le fluide des nerfs

dans les organes du mouvement, surtout dans les plexus nerveux, & plus particuliérement encore dans leurs réseaux qui tapissent les arteres. Car la douce chaleur qu'on ressent à la région du diaphragme, ne vient que d'un engorgement du sang artériel, produit par la légere contraction des branches de ces plexus qui embrassent ces vaisseaux.

Mais dans l'amour l'Ame affecte singuliérement les organes de la volupté: il semble même que ces organes soient le principal théâtre où cette passion déploie son influence.

Ces parties ont, comme l'on sait, une correspondance intime avec le plexus (5) sémilunaire à l'aide des vaisseaux spermatiques; le fluide nerveux y coule donc en abondance, anime les muscles érecteurs, produit de vives agi-

(5) L'un des plexus précordiaux.

tations, & donne à tout l'organe cet
roideur si nécessaire au but de la N
ture & au plaisir des Amants.

DANS l'amitié, nos parties secrette
n'éprouvent aucune émotion particu
liere; à cela près, l'Ame affecte l
Corps de la même maniere que dan
l'amour.

DANS la haine, elle le fait d'une ma
niere opposée. Quand cette passion es
extrême, nous ressentons à la vue d
l'objet de notre aversion, un saisissemen
soudain, un poids sur la poitrine, u
engourdissement dans tous nos organes,
une tension dans les muscles de la face;
la pâleur se répand sur le visage, &
l'œil est égaré.

CES effets sont analogues à ceux de
la crainte, & produits par les mêmes
causes.

VOILA pourquoi la laideur nous rend
impuissants dans les combats de l'a-
mour, tandis que la beauté nous donne

ne vigueur nouvelle, & nous fait
prouver quelque chose d'approchant à
e qu'on débite de la vertu d'Hercule.

A l'egard des passions composées,
'influence de l'Ame sur le Corps est la
même que dans les passions simples;
ussi l'effet de chacune est-il la somme
des effets particuliers des sentimens
qui s'y unissent & s'y confondent; mais
elles produisent toutes des effets différents,
selon la force relative de leurs
sentimens divers.

Aussi lorsque la crainte domine dans
la frayeur, ressent-on tous les effets de
cette passion, cet engourdissement qui
nous ôte l'usage de nos sens, cette langueur
qui nous ramene à la foiblesse de
l'enfance, cette rigidité qui dérange le
jeu de nos organes & va même quelquefois
jusqu'à le détruire entiérement.
Tandisque lorsqu'elle est modérée, ses
impressions sur le Corps sont très légeres;
& on ne les distingue plus de cel-

les du désir de notre conservation. L'Ame alors pousse le fluide nerveux dans les organes du mouvement comme dans la joie, elle anime leur vigueur, & augmente leur ressort. Delà cette force extraordinaire que donne souvent la vue du danger.

La colere produit aussi des effets différens sur le Corps, selon la nature des émotions qui s'élevent alors dans l'Ame.

Durant les sentimens de haine & de tristesse qui s'y font toujours sentir les premiers, le fluide nerveux poussé avec force dans les fibres des tuniques des nerfs, dilate outre mesure leur calibre, étrangle celui des filieres médullaires, & jette toutes les productions nerveuses dans un léger érétisme.

Les Vaisseaux se resserrent donc, & le sang n'est plus porté à l'extrêmité de leurs capillaires; delà cette pâleur, cet engourdissement de nos mem-

res. Les plexus précordiaux font aussi violemment contractés, particuliérement le nerf diaphragmatique ; delà cette pression à la région du cœur, ce poid sur la poitrine qui nous étouffe.

Mais ces effets ne font pas de longue durée. Aux sentimens de tristesse & de haine qui déchirent notre cœur, succede bientôt un violent désir de vengeance, qui regne ensuite seul dans l'Ame. Alors le fluide nerveux poussé avec force dans les filieres médullaires, augmente le ressort des fibres, & rend aux muscles leur vigueur.

Par le même principe, ce fluide produit dans le systême vasculeux une aptitude à de plus fortes oscillations; le sang se porte donc en abondance aux muscles, qu'il rend plus propres à des actes de vigueur. Delà ces mouvemens impétueux de la colere & ces efforts prodigieux des frénétiques. Voilà comment la Nature, qui a établi entre les

hommes différents degrés de force, égale quelquefois le foible au fort par le désespoir.

L'IMPULSION du fluide nerveux dans les filieres médullaires, produit une grande tension des plexus précordiaux, & comme les veines ont moins de solidité que les arteres, le retour du sang au cœur devient difficile: les vaisseaux sont donc fort gonflés à l'extérieur du Corps. Delà ce teint enflammé dans la colere, ces yeux rouges & ardents qui la caractérisent toujours.

ENFIN comme l'impulsion du fluide des nerfs dans les organes moteurs est instantanée, ces organes ne sont pas dans un degré de tension soutenu, l'aisance & la justesse de leurs mouvemens est donc nécessairement détruite. Delà ce tremblement, cette voix rauque, ces paroles fortes & entrecoupées qui se font remarquer dans les accès de la fureur.

LES

Les passions haineuses donnent à l'homme de nouvelles forces, cela est incontestable; mais ces nouvelles forces ne sont que momentanées; & la colere comme toutes les autres passions violentes, après avoir quelques momens élevé l'homme au-dessus de lui-même, finit par le faire redescendre d'autant plus bas. D'un côté, en fatiguant nos fibres par des extensions & des contractions violentes, elle affoiblit leur élasticité; de l'autre, en épuisant en efforts réitérés le fluide, principe de la (6) vigueur, elle nous jette dans l'accablement, & nous fait ressentir une foiblesse extrême, qui nous ôte & la force & l'envie de faire le moindre effort.

(6) La colere n'épuise pas simplement le fluide des nerfs, elle le déprave aussi quelquefois & lui imprime un certain caractere caustique.

On a vu des hommes, furieux de ne pouvoir se venger, se mordre eux-mêmes & se donner la rage. (Mélanges des curieux de la Nature de 1706). Il est donc constant que le suc nerveux se déprave dans la colere; comment arrive cette dépravation? c'est sur quoi je n'ai pas assez de lumieres pour en instruire mes Lecteurs.

J'ABANDONNE aux curieux l'examen des phénomenes de l'influence de l'Ame sur nos organes dans les autres passions, l'éclaircissement en est simple & aisé en suivant les principes que je viens d'établir.

LES passions produisent toutes des effets singuliers sur le Corps, & s'y décelent toujours par quelques traits aux yeux de l'observateur éclairé: mais elles ne se peignent nulle part avec autant d'énergie que sur le visage. Dans les passions, la face de l'homme devient un tableau vivant où chaque mouvement de l'Ame est rendu avec force & délicatesse.

EN enlevant les tégumens de la face, on observe qu'elle est composée d'un nombre prodigieux de petits muscles, qui aboutissent à ses différentes parties & les unissent par leurs tendons les unes aux autres. Ce sont ces muscles qui font toute l'expression de la physionomie.

LEUR état de repos exprime la sérénité de l'Ame, & leurs différents mouvemens, ses différentes affections.

DANS la même passion, les muscles sont toujours contractés de la même maniere chez tous les hommes. Lorsque l'Ame passe successivement d'un sentiment à un autre, les traits qu'ils forment par leur contraction s'effacent tout-à-fait; mais lorsqu'elle est habituellement livrée à la même passion, ces traits prennent un pli constant, & c'est ce pli qui caractérise la physionomie.

TOUTES les parties de la face contribuent à sa beauté, mais elles ne contribuent pas toutes à son expression. La beauté consiste dans leur régularité, l'expression dans leur mouvement.

LE Nez, quoique le trait le plus saillant du visage, fait peu à la physionomie, parce qu'il change peu de forme. Par la même raison, le menton & les tempes y contribuent moins qu'à la

beauté. Au contraire les levres, la bouche, les joues, y contribuent beaucoup, de même que les cils & les sourcils. Mais de toutes les parties de la face, il n'en n'est point qui y contribue d'avantage que l'œil. C'est dans cet organe admirable que l'Ame se peint principalement; il en exprime les émotions les plus tumultueuses & les sentimens les plus doux, il les rend dans toute leur force, dans toute leur pureté, & il en décele par des traits énergiques les plus secretes agitations.

La raison de ce phénomene n'est pas difficile à trouver. Comme l'Oeil est formé de quantité de nerfs, ou pour mieux dire, qu'il n'est lui-même qu'un gros nerf épanouï & qu'il abonde en fluide nerveux, c'est là surtout que ce fluide doit porter les impressions de l'Ame. De-plus, comme il est très voisin du cerveau & d'ailleurs très diaphane, le pouvoir de l'Ame y est aussi moins affoibli & plus apparent:

l eſt donc ſimple que les paſſions s'y
)eignent avec tant d'énergie.

L'INFLUENCE de l'entendement ſur
e Corps s'exerce toujours par le même
nécaniſme que celle de la ſenſibilité,
oujours par une impulſion communi-
uée au ſuc des nerfs. Lorſque l'Eſprit
ſt appliqué, il détermine avec force ce
uc dans les filieres médullaires des muſ-
:les, des plexus précordiaux, furtout des
Méninges, il augmente donc le reſſort
es fibres. Cette augmentation de reſ-
ort rend plus brillant le mouvement
ſcillatoire de nos vaiſſeaux; le cours
e nos liqueurs eſt donc plus vif &
lus fort. Quand l'application de l'Eſprit
ſt violente, ce mouvement oſcillatoi-
e l'eſt auſſi; la circulation devient
onc véhémente. D'ailleurs la contrac-
ion des réſeaux nerveux qui enveloppent
s vaiſſeaux ſanguins, y arrête un peu le
ang, d'où réſulte cette ardeur & ces

anxiétés qui accompagnent toujours profondes méditations.

De même en poussant plus de fl dans nos fibres, l'Ame les rend plus dues, plus élastiques, plus sensibles, prêtes à se contracter à l'impression plus légere. Voilà comment l'imagi tion donne du relief à nos sensatio Voilà d'où vient ce sentiment insupp table que nous causent des attouchem accompagnés d'un air marqué de chatouiller. Voilà d'où vient cette sion des organes de la volupté, à la des objets lascifs, & ces émissions sperme lorsque l'impulsion du flu des nerfs dans les muscles érecteurs les capsules séminales est très vive.

Déterminé dans les organes de digestion & les glandes salivaires, fluide, en les contractant, y excite la crétion de la salive & de la lym gastrique. Voilà comment l'imaginati réveillée par l'idée d'un mets délicat

fecte ces organes, comme s'ils l'étoient par les alimens mêmes.

MAIS si l'imagination pousse quelquefois le fluide nerveux dans les filieres médullaires des nerfs, elle le détermine aussi d'autres fois dans les seules fibres de leurs tuniques, & y produit un léger érétisme, qui jette le Corps dans la stupeur. Delà ce frissonnement, cette lâcheté qui nous rend incapables en certains cas de consommer l'ouvrage de l'Amour.

LES passions ne se peignent pas simplement sur le visage; elles ne se bornent pas non plus à dilater & à contracter nos fibres: mais les bras, les jambes, la tête, le Corps entier, prennent encore des positions différentes selon les divers sentimens qui nous affectent. Or c'est en excitant en nous ces mêmes sentimens, que les Acteurs & les Mimiques nous font suivre leur port, leurs gestes, leur action.

Impulsion du fluide nerveux dans les filie-

res médullaires des nerfs ou dans les f de leurs parois, tension légere, érét ou relâchement des muscles: Voilà vraies & uniques causes de tous phénomenes de l'influence de l'Ame le Corps.

Mais pourquoi l'Ame pousse-*t'e* ce fluide dans les filieres médullaires pl tôt que dans les fibres des tuniqu nerveuses? Pourquoi dans un muscl plutôt que dans un autre? Pourquoi la honte, la tête est-elle panchée en avan de côté dans la tristesse, sur l'épaule da le mépris? Pourquoi dans l'amour l organes de la volupté éprouvent-ils seu de vives agitations? Pourquoi l'imagi nation, montée par l'idée d'un mets ex quis, anime-t'elle plutôt les organes d la digestion que ceux des sens? Com ment dans les différentes passions, l'Am peut-elle pousser le fluide nerveux dan tel & tel organe, exclusivement; tan dis que toutes les parties du Corps on

des nerfs communs, dont les filieres font également ouvertes à ce fluide, & où il coule continuellement? Ce rapport fingulier entre certaines facultés de l'Ame & certains organes du Corps, cette correfpondance (7) merveilleufe, à laquelle on fait fi peu d'attention, eft pour moi un myftere incompréhenfible, que j'abandonne entiérement à qui voudra entreprendre de l'éclaircir, fi toutefois il peut l'être par l'efprit humain.

Encore un mot avant que de terminer cet article.

Les différents mouvemens de l'Ame produifent tous quelque émotion dans les plexus nerveux, & leurs réfeaux paroiffent être le principal organe fur lequel s'exerce l'empire des paffions. C'eft là où nous fentons ces cruels déchiremens, que nous fait éprouver la pitié à la vue de

(7) Un autre phénomene auffi merveilleux, auquel on n'a pas fait d'attention, c'eft la faculté qu'a l'Ame de diftinguer fans les leçons de l'expérience, la partie d'où lui viennent les fenfations.

l'infortuné qui gémit ou du malheu qu'on opprime: c'est là où la cra & la terreur produisent leurs terri anxiétes; c'est là où la joie fait resse ses doux tresfaillemens, & c'est aussi où les affections du cœur laiss (8) les impressions les plus *durables.*

Toutes les passions regnent da l'Ame, mais c'est dans le Corps, da ces plexus surtout, qu'est le malheur théâtre de leur combat.

Le sentiment, est une émotion pass gere, qui ne dure qu'autant que l'Espr est fixé sur l'objet qui l'a fait naître, qui souvent naît & s'éteint avec tan de rapidité qu'il échappe à toute notr attention.

L'Ame a bien la puissance de fixe nos sentimens à son gré, elle les entre tient même souvent sans le vouloir

(8) En se précipitant dans leurs tubes étroits & délica le fluide nerveux les distend, les engorge, il force & ... cire même quelquefois leurs parois.

uand une paſſion nous eſt chere, nous
e nous occupons que de ſon objet,
ous nous plaiſons à le contempler ; on
beau vouloir alors s'égarer ſur d'autres,
plaiſir nous rappelle toujours à celui-
; l'amour du bonheur l'offre ſans ceſ-
à nos yeux, & y fixe notre Eſprit.

Ainsi l'Amant malheureux, éloigné
le ſa Maîtreſſe chérie, promene languiſ-
amment ſes regards autour de lui ; ſans
eſſe occupé de cette chere image, il ne
rend aucun intérêt à tout le reſte ; dans
a douce mélancolie, il recherche la re-
raite, la ſolitude, le ſilence des bois,
où, ſans crainte d'être interrompu, il
puiſſe promener ſes tendres rêveries, &
ſe livrer tout entier à l'objet de ſa paſ-
ion.

La volonté & l'Amour du plaiſir,
peuvent fixer tel & tel ſentiment dans
l'Ame ; mais lorſqu'ils ne le font pas,
lorſque nous cherchons à perdre de vue
les objets importuns & que nous com-

mençons à nous dissiper, c'est le phy
que, c'est l'impression produite sur
organes & principalement sur nos plex
nerveux, qui nous ramene alors à cel
qui nous occupoit. C'est elle, qui
milieu des jeux folâtres & des festin
rappelle l'infortuné à sa douleur, &
malheureux à sa tristesse.

Ce n'est donc qu'à l'aide de l'impres
sion produite sur ces plexus, que le
émotions de l'Ame deviennent perma
nentes; qu'elles durent encore dans no
cœurs après que les causes qui les on
produites ont cessé d'exister; qu'elle
nous minent, nous consument, & con
tinuent à nous agiter en dépit de nous
mêmes.

C'est aussi à l'aide des différente
impressions des sentimens sur le Corps,
que des passions contraires semblent
exister à la fois dans l'Ame. Observons
cependant que comme ces impressions
sont produites dans les passions contrai-

par des causes opposées, elles s'en-
détruisent ordinairement, lorsque
ns une suite de sentimens divers, aux-
els l'Ame est livrée, les derniers sont
aucoup plus vifs. Mais plus vifs ou
us foibles, ces impressions s'affoiblis-
nt toujours. Aussi ne voit-on jamais
même tems sur la physionomie les
olents transports de la joie & les lan-
ueurs accablantes du désespoir; tandis
i'on y voit souvent la tristesse voilée
un doux sourire.

ECTION SECONDE.

De l'influence du Corps sur l'Ame.

SENSIBILITÉ, désirs, passions, souve-
ir, réminiscence, esprit, talens, gé-
ie, tout, jusqu'aux moindres proprié-
és spirituelles, varie d'un individu à un
autre dans les différentes races humai-

nes. Les Ames different-elles donc entr'elles par leur nature? Y en a-t'il autant d'especes diverses qu'il y a de sortes de mousses, comme l'a dit un (9) Philosophe? Ou bien sont-elles semblables chez tous les hommes? Vérité mystérieuse! également inconnue au sage & à l'ignorant; secret impénétrable à l'homme! connu du seul auteur de la Nature. Mais, comme l'on peut rendre raison de la différence des Ames par la différence des Corps auxquels elles sont unies, & par les diverses circonstances où les hommes sont placés; on doit croire qu'elles ne different point essentiellement entr'elles. Je dis plus, quand les Ames différeroient par leur nature, leur différence seroit nulle, tant qu'elles n'existeroient pas isolées; une fois unies aux organes corporels, à l'instant elles sont assujetties aux loix physiques & doivent tirer leur caracte-

(9) Pope *Essai sur l'homme.*

re (10) de l'organiſation. Voyons donc comment le Corps caractériſe l'Ame, & à quoi l'on doit attribuer les variétés qu'on apperçoit à cet égard entre les hommes.

Il ſemble que les Auteurs qui ont entrepris juſqu'à préſent de traiter ce ſujet, aient méconnu la dignité de leur ouvrage. Au lieu de chercher à découvrir les loix de l'influence de l'organiſation ſur le moral, ils en ont imaginé d'abſurdes; au lieu de porter dans leur travail un eſprit de diſcernement, ils ont tout confondu: ils ont attribué au Corps ce qui n'appartient qu'à l'Ame, ils ont fait des facultés ſpirituelles, autant de facultés corporelles, qu'ils ont placées dans des organes particuliers, dans le *fluide nerveux*, dans les *fibres du cerveau*, dans *ſes ventricules* (11);

(10) Le caractere eſt aux Ames ce que la phyſionomie eſt aux viſages, c'eſt la forme diſtinctive d'une Ame à une autre.

(11) Les anciens ont aſſigné les ventricules antérieurs au ſens commun, les poſtérieurs à la mémoire, & l'in-

& du *mouvement de ces fibres*, des *modifications de ces organes & de ce fluide*, ils ont formé les *idées* (12), les *préjuges*, les *désirs*, les *passions* (13), l'*intrépidité*, le *courage*, la *mémoire*, la *pensée* &c.

En attribuant au cerveau des fonctions aussi sublimes, en regardant ce viscere comme l'organe destiné à (14) représenter la chaîne de nos idées par une chaîne de fibrilles particulieres, diversement modifiées, ces physiologistes ont (15) contre les faits supposé à cet organe une construction (16) particuliere

termédiaire au jugement; afin, disent-ils, que l'esprit pût plus facilement réfléchir sur les idées qui lui viennent de l'un & de l'autre. Villis place le sens commun dans les Corps cannelés, l'imagination dans le Corps calleux, & la mémoire dans la substance corticale du cerveau.

(12) Haller dans sa Phisiologie.

(13) Le Cat dans son *Traité des Sensations*. Buffon dans son *Histoire Naturelle* &c.

(14) Bonnet dans sa Palingénesie.

(15) Chirac a vuidé le cerveau à plusieurs animaux, qui n'en ont cependant pas moins conservé leurs passions & leur mouvement.

Dans les plaies de la tête, on enleve souvent des portions considérables du cerveau, sans que les blessés perdent la raison.

(16) Quoiqu'on ne puisse pas appercevoir la cavité des tubes

liere qu'il n'a point, une ſtructure admirable ſupérieure à tout ce qu'on peut concevoir, & où l'intelligence céleſte peut lire, comme dans un livre, les diverſes penſées des hommes. Quelques-uns ont même pouſſé le merveilleux ou plutôt le ridicule (17), juſqu'à meſurer le volume de la ſubſtance médullaire de ce viſcere, & à fixer le nombre d'idées que chaque grain de cette moëlle peut contenir.

Après avoir fait des ſentimens, de la mémoire, de l'imagination &c. des propriétés purement organiques, & avoir prêté à chacune de ces fibrilles une ſtructure merveilleuſe, ils ont mis leur eſprit à la torture pour trouver des explications aux phénomenes ; n'en trou-

tubes qui compoſent la ſubſtance du Cerveau, ſa ſtructure & ſon uſage ſont cependant très bien connus. On ſait, à n'en pas douter, que c'eſt un tiſſu de petits vaiſſeaux extrêmement fins dont la direction eſt viſible, deſtinés à filtrer le fluide nerveux de la maſſe du ſang ; & l'on eſt diſpenſé de tout le merveilleux de cette ſtructure ſi recherchée, lorſque l'on rend à l'Ame ces belles qualités qu'on attribue ſans raiſon à cet organe.

(17) Robert Hook.

vant aucune de raiſonnable, ils en ont donné d'abſurdes & d'inintelligibles. Mais par ces explications forcées & puériles, par ces raiſons occultes, qui ne ſatisfont point, ils ont couvert de ténebres ce qu'ils vouloient éclaircir, & ſe ſont décrédités auprès des ſages ſans ſe mettre à la portée des petits eſprits.

Tous ceux qui ſont venus enſuite, ſont tombés dans les mêmes défauts, chacun s'eſt répété ; & comme s'il n'étoit pas poſſible de parvenir au vrai, ils ont tous négligé ce qui pouvoit les y conduire. Que ſi au milieu de tant de recherches infructueuſes, quelques-uns ont été ſur la voie de quelques vérités, ils n'ont pas ſu les ſaiſir, les développer, & il les ont devinées plutôt que démontrées.

Ainsi ignorants les vrais principes, ils ſe ſont arrêtés tout court devant les difficultés ; rebutés enſuite par leur

auvais ſuccès, ils ont abandonné leur ntrepriſe, en ſe retranchant ſur la ature de la matiere; de ſorte qu'au-ourd'hui encore, perſonne n'a profité es obſervations de l'influence du Corps ur l'Ame, pour former là-deſſus un yſtême fixe & régulier. Auſſi n'a-t-on preſque ſur ce ſujet que des conjectu-res vagues & abſurdes. Tâchons d'y répandre de la lumiere, ou plutôt de réduire cette ſcience en principes.

CHAPITRE PREMIER.

De l'influence de l'organiſation ſur le Cœur.

LES Ames ſont douées des mêmes facultés, & en cela elles ſe reſſemblent toutes: mais ces facultés ſont plus ou moins étendues, plus ou moins déli-

cates, plus ou moins susceptibles de dé-veloppement & de culture; quelques-unes ont même un plis particulier; & en cela les Ames different les unes des autres. Ces différences, elles les tirent du Corps.

Pourquoi la sensibilité de l'Ame est toujours proportionnée à celle des Organes.

Il y a un rapport constant entre la sensibilité des organes & celle de la substance pensante. Le Corps est-il délicat? l'Ame l'est aussi. Est-il peu sensible? l'Ame l'est de même. Vous diriez que c'est le rapport qui se trouve entre l'antécédent & le conséquent d'une proportion continue.

La raison de ce phénomene est très simple.

Quelque sensible que soit l'Ame en elle-même, la mesure de sa sensibilité

eſt nulle par le fait, en ſuppoſant même l'Eſprit préexiſtant au Corps & toutes ſes facultés rendues actives avant ſon union à la matiere; car une fois liée aux organes corporels, il ne lui reſte plus rien de ſon état paſſé, elle n'en conſerve plus aucun ſouvenir. Or dès (18) ce moment, l'Ame ne peut plus ſentir que par le Corps. Semblable à une toile blanche où les objets ne viennent ſe peindre qu'en traverſant divers milieux, elle n'apperçoit rien qu'à l'aide des ſens. Mais comme ſa ſenſibilité eſt une faculté purement paſſive dont les différents degrés ne nous ſont connus par aucune voie immédiate, nous ne pouvons en juger que par les ſenſations mêmes; puis donc que ſes ſenſations ſont toutes fondées ſur les impreſſions corporelles, la vivacité des premieres dépend néceſſairement de la

(18) Voyez Liv. II. l'Article. *Développement de nos facultes ſpirituelles.*

vivacité des dernieres. Ainsi la sensibilité du Corps est la mesure exacte de la sensibilité de l'Ame. Il est donc simple que la même délicatesse regne toujours dans ces deux substances.

CONCLUONS de tout cela que *le degré de sensibilité de chaque individu dépend de causes purement* (19) *physiques*.

Pourquoi l'Ame paroit plus sensible que le Corps.

LA sensibilité de l'Ame est constamment proportionnée à celle du Corps & les sensations sont toujours plus vives dans (20) le moment qu'on les éprouve, que transmises à la mémoire : il paroit delà, que les plaisirs fact

(19) Voyez Liv. I. l'Article, *Des organes du sentiment considérés dans leurs différens degrés de sensibilité.* pag. 137

(20) Voyez Liv. II. l'Article, *Exercice de la Mémoire* page 280.

ces les plus vifs, & les peintures de l'imagination les plus animées, doivent nécessairement rester au-dessous des impressions des sens. Il n'en est rien cependant. Quand on compare les tableaux de fantaisie avec les tableaux de la Nature, les brûlantes peintures de l'amour, avec les plaisirs physiques de cette passion, on se sent beaucoup moins affecté par ceux-ci que par les autres.

D'ou vient ce phénomene? Ce n'est pas que la sensibilité de l'Ame soit plus grande que celle des organes, comme l'on pourroit l'inférer. Mais c'est que les sens, toujours bornés à leurs objets, ne peuvent ni y ajouter, ni en retrancher la moindre chose; tandisque l'imagination, libre dans le choix de ses traits & de ses couleurs, voltige sans cesse sur les objets, choisit ce qu'ils ont de plus vif, de plus brillant, de plus agréable, & en compose ses tableaux, comme

l'abeille compoſe ſon miel du plus doux principe des fleurs. Ces traits, épars, pour ainſi dire, dans nos jouïſſances ſenſuelles, ſont donc concentrés dans nos plaiſirs imaginaires : ainſi concentrés, ils en acquierent de la force, de même que les rayons du ſoleil raſſemblés au foyer d'un miroir ardent.

Les peintures de l'imagination doivent donc paroître plus vives que les plaiſirs des ſens, quoiqu'elles ne tirent leur force que des ſenſations corporelles.

Pourquoi l'homme eſt plus ſenſible à la douleur qu'au plaiſir.

A ces obſervations joignons en une autre qui leur eſt intimement liée.

Les ſenſations douloureuſes nous affectent incomparablement plus vivement que les ſenſations agréables ; car une douleur violente étouffe en nous tout ſen-

ſentiment de plaiſir, au lieu que le plaiſir le plus vif ne peut faire taire un violent ſentiment de douleur.

Quelqu'étonnant que paroiſſe ce phénomene, il n'eſt pas difficile d'en montrer la cauſe.

Malgré que nous ignorions le méchaniſme des ſenſations, il eſt certain toutefois que leur force ſe meſure ſur celle de l'ébranlement des fibres nerveuſes dont leurs organes ſont tiſſus. Or dans les ſenſations agréables ces fibres ſont peu ébranlées; on diroit que les objets de plaiſir ne font que gliſſer légérement par deſſus: au lieu que dans les ſenſations douloureuſes ces fibres ſont toujours violemment comprimées, toujours tiraillées outre meſure, ſouvent même déchirées.

Voila pourquoi l'homme eſt moins ſenſible au plaiſir qu'à la douleur. Voilà pourquoi nous ſommes plus frappés du

tableau du Tartare, que de celui de l'Elisée. Voilà pourquoi enfin l'attrait de la volupté, les douceurs de l'espérance, cedent sans cesse à la crainte des tourmens, aux transes de la terreur.

Pourquoi le caractere de l'Ame est toujours conforme à l'état du Corps.

On observe un rapport constant entre l'humeur morale & la disposition des organes corporels.

Le corps est-il malade ? l'Ame est triste.

Est-il en santé? elle est gaie.

A-t'il de la vigueur? Elle a de la vivacité.

Est-il débile ? Elle est languissante.

Semblables à deux machines harmoniques, l'une est sans cesse montée sur

l'état de l'autre ; le même phénomene s'obſerve dans tous les tems & dans tous les lieux ; la lumiere ne ſuit pas plus reguliérement les révolutions du ſoleil, que l'Ame ne ſuit à cet égard celles du Corps qu'elle habite.

QUOIQUE les ſenſations ne ſoient pas la cauſe des paſſions, & que nul méca-niſme ne puiſſe produire un ſeul ſentiment, c'eſt néanmoins une Loi de la Nature qu'au ſujet de telle & telle ſenſation, il naiſſe dans le cœur telle & telle émotion (21) ; que le plaiſir (par exemple) y excite toujours la joie, & la douleur la triſteſſe.

LA douleur & le plaiſir nous viennent de trois ſources différentes.

DES objets extérieurs par les ſens.

DES idées, par la penſée.

DE l'intérieur du Corps, par l'organe général du ſentiment.

LES ſenſations agréables & doulou-

(21) Voyez Liv. II. l'Article, *Origine de nos ſentimens.*

reuſes qui nous viennent des deux premieres ſources, ſont momentanées ; parce que les ſens ne ſont pas toujours affectés, ni l'entendement toujours en exercice : mais il n'eſt aucun inſtant dans la vie où l'Ame ne reçoive quelqu'impreſſion de la troiſieme ſource, du moins le ſentiment de l'état du Corps. La triſteſſe ou la joie doit donc régner dans l'Ame, à meſure que quelque ſenſation douloureuſe ou agréable réſulte de la diſpoſition des organes.

Les impreſſions de plaiſir & de douleur, que nous recevons des deux premieres ſources, ſont la cauſe de ces joies & de ces chagrins paſſagers que nous éprouvons dans le cours de la vie, & dont nous connoiſſons toujours le ſujet ; celles, que nous recevons de la derniere, ſont la cauſe de cette gaieté ou de cette triſteſſe qui nous affecte ſans ceſſe plus ou moins, ſouvent ſans que nous nous en appercevions, plus ſouvent encore

ſans que nous en connoiſſions le principe, & qui fait toujours le fond de l'humeur morale.

TANDIS que le Corps eſt en ſanté, que toutes les fonctions animales ſe font bien, que les liqueurs circulent d'un cours libre & tranquille; ce mouvement de nos liqueurs produit ſur les réſeaux nerveux qui environnent nos vaiſſeaux une impreſſion agréable, mais légere & vague plus aiſé à ſentir qu'à décrire. Cette impreſſion paſſe dans l'Ame par les nerfs; la joie, qui naît du plaiſir & qui l'accompagne ſans ceſſe, doit donc y paſſer en même tems.

AU contraire, les fonctions du Corps ſont-elles altérées? Nos liqueurs, devenues trop craſſes ou trop âcres, trop ou trop peu abondantes, circulent-elles avec violence ou avec difficulté? Ce déſordre intérieur fait ſur l'Ame une impreſſion déſagréable toujours ſuivie de triſteſſe.

L'AISANCE du jeu de la machine produit donc *l'humeur gaie*, & ſon dérangement *l'humeur ſombre.*

LORSQUE cette aiſance ou ce dérangement eſt l'état naturel du Corps, on eſt gai ou triſte par conſtitution. Mais comme une circulation aiſée, réſulte de l'équilibre entre les liqueurs & les ſolides; & comme cet équilibre peut être aſſez facilement détruit dans une machine auſſi compliquée & auſſi frêle que la nôtre, ſans ceſſe expoſée aux chocs des corps qui l'environnent, à l'impreſſion des fluides qui la pénetrent de toute part, ſouvent ſi pernicieux & preſque toujours ſi peu proportionnés à ſa délicateſſe, on conçoit bien que cet état du Corps qui fait l'humeur gaie doit exiſter plus difficilement que l'état oppoſé.

LA ſenſation voluptueuſe, qui vient de l'aiſance du jeu de nos organes, eſt auſſi renfermée dans des bornes plus étroites que la ſenſation déſagréable qui vient

d'un défaut d'harmonie. La premiere eſt peu variée, parce que la cauſe qui la produit eſt unique: la derniere (22) eſt de différentes eſpeces, & chaque eſpece eſt variée pas différents degrés. Auſſi le caractere gai eſt-il aſſez uniforme, tandis que l'humeur ſombre a autant de nuances, qu'il y en a entre la plus légere triſteſſe & la plus noire mélancolie.

Quoiqu'assez uniforme, le caractere gai a pourtant ſes nuances; car l'aiſance du cours de nos liqueurs eſt plus ou moins parfaite, & l'émotion agréable qui en réſulte plus ou moins énergique.

Les ſenſations de douleur & de plaiſir qui tiennent à l'état du Corps ont

(22) Lorſque l'équilibre eſt rompu à l'avantage des liqueurs, le ſang circule avec difficulté; on éprouve alors une ſorte d'accablement, de peine indéciſe, ſemblable à celle d'un vert galant qui s'eſt épuiſé dans les bras d'une belle. Lorſqu'il eſt rompu à l'avantage des ſolides, on reſſent un mal-aiſe plus marqué, ſi connu ſous le nom *d'inquiétude*, un ſentiment d'agitation qui nous prive du repos. Ajoutez à cela toutes les différentes eſpeces de douleur qui accompagnent les maladies, & les déſordres comme attachés à notre nature.

donc chacune différents degrés; mais ces degrés ſe rapprochent inſenſiblement, il eſt même un point où ils ſont ſi peu marqués, qu'il ſe confondent pour ainſi dire l'un dans l'autre. Ce point tient à une diſpoſition de la machine qui a l'uniformité ou plutôt la *ſérénité d'humeur* en partage, caractere indécis, & d'autant plus indécis que ces ſenſations ſont mieux confondues.

Enfin comme la diſpoſition corporelle eſt changeable, l'humeur peut donc changer auſſi. Obſervez cependant que cette émotion agréable, qui vient du bon état de la machine peut être aiſément détruite; tandis que le mal-aiſe qui réſulte de la conſtitution primitive des ſolides eſt comme indeſtructible. Auſſi arrive-t'il très ſouvent, que l'humeur gaie fait place à l'humeur ſombre, & preſque jamais que l'humeur ſombre faſſe place à l'humeur gaie.

Jusqu'ici nous n'avons parlé que du

caractere de l'humeur morale ; disons quelque chose de cette vivacité & de cette langueur de l'Ame, qui accompagnent toujours la vigueur ou l'accablement du Corps, & qui ont si fort l'air, l'une de la gaieté, l'autre de l'ennui.

On doit envisager la langueur de l'Ame, moins comme une légere tristesse, quoiqu'elle en ait tous les signes, que comme un état de foiblesse où l'homme ne se sent pas assez de force pour se déterminer. Les objets restent toujours les mêmes, ils agissent aussi toujours sur nos sens de la même maniere ; mais tandis que le Corps est accablé, leur impression sur nos organes (23) est fort affoiblie. Ainsi affoiblie, elle ne fait plus naître dans le cœur qu'une émotion légere, trop foible (24) pour l'intéresser vivement.

(23) Voyez l'Article, *Des organes du sentiment considérés dans leurs divers degrés de sensibilité.* Tome I. page 137.

(24) Je prouverai dans la suite que les sensations & les sentimens reproduits ne doivent pas avoir plus de vivacité.

Il y a un rapport ſingulier dans l'hom-
me entre le ſentiment & l'action. Les
objets extérieurs agiſſent ſur les ſens;
les ſens modifient cette impreſſion, la
portent à l'Ame, & l'Ame en conſéquen-
ce réagit ſur le Corps. Ainſi l'action des
objets ſur les ſens eſt toujours *ſuivie*
de la réaction de l'Ame ſur les orga-
nes. L'une eſt cauſe, l'autre eſt ef-
fet; & cette cauſe & cet effet ſont
toujours proportionels. Les geſtes, le
ton de la voix, la rapididité des paroles
& tous ces mouvemens mécaniques, à
l'aide deſquels l'Ame marque au dehors
les émotions qui l'agitent, ont donc
néceſſairement une force relative à la
vivacité de ces émotions.

A l'égard des mouvemens volontaires
c'eſt la même choſe. L'homme ne peut
voir ſon bien ſans faire des efforts pour
l'obtenir, ni être expoſé à quelque mal
ſans tâcher de l'éviter; & toujours avec
une ardeur proportionnée à la grandeur

de ces biens & de ces maux. Ainsi lorsque la vigueur du Corps est éteinte, les sentimens de l'Ame doivent être sans vivacité.

Une des causes de la langueur & de la vivacité de l'Ame est dans l'organe qui éprouve l'impression des objets; une autre est dans l'Ame qui reçoit cette impression & qui réagit sur les organes. Dans le premier cas, les impressions du Corps ont peu de prise sur l'Ame; dans le dernier, les mouvemens de l'Ame ont peu de prise sur le Corps.

La force des sensations & des sentimens est toujours absolument nécessaire à la vivacité du caractere, mais elle ne suffit pas; car l'Ame & le Corps n'ont point de communication immédiate entr'eux.

Or le fluide nerveux étant lien d'union entre ces deux substances disparates, il suit que les impulsions qu'elles se transmettent réciproquement sont tou-

jours modifiées par ce fluide, & leur force toujours mesurée par la vivacité de son action. Lorsque le Corps est accablé & languissant, cette action est donc foible: car les causes qui produisent la vivacité de l'impression des objets sur les sens, la conservent encore quand elle est propagée; & ces mêmes causes nécessaires pour transmettre à l'Ame la vivacité des sensations du Corps, le sont aussi pour transmettre au Corps la vivacité des mouvemens de l'Ame.

VOILA pourquoi les Macrocéphales sont plus vifs que les hommes ordinaires, & pourquoi les Microcéphales le sont si peu.

VOILA pourquoi dans ces momens qui suivent les excès du coït, nous promenons des regards languissants au-tour de nous, sans prendre goût à rien.

VOILA pourquoi aussi la fatigue extrême des organes semble éteindre le desir dans nos cœurs. Voilà pourquoi

core, à la ſuite des hémoragies con-
érables, les émotions de l'Ame (25)
it ſans vivacité : lorſque les forces
us abandonnent, nous ne ſentons
is que les doux efforts d'une volonté
lécise, & la colere s'épuiſe avec no-
ſang.

En recherchant les cauſes de la vi-
eur du Corps & de la force des ſen-
ions (26), j'ai prouvé que trois cho-
y contribuent. L'élaſticité primiti-
des fibres, la plus large ouverture
leur calibre, & une quantité ſuffi-
ite de fluide nerveux. Ces trois cho-
concourent donc à produire les ca-
teres vifs; tandis que le tiſſu lâche
fibres, la petiteſſe de leur diametre,

25) A meſure que le ſang s'écoule, la circulation s'af-
lit, les muſcles ceſſent d'être bien diſtendus, les filieres
nerfs d'être ouvertes à l'influx du fluide nerveux &
Meninges perdent leur ton. Voyez, Liv. I. l'Article, *la néceſſité du concours du ſang artériel au mouvement culaire*; page 93.

26) Voyez, Liv. I. l'Article, *Des organes du ſentiment idérés dans leurs divers degrés de ſenſibilité.* page 137.

& le défaut de fluide nerveux, produisent les caracteres mols & indolents.

Telles sont les raisons de cette harmonie qu'on observe toujours entre l'humeur morale & la disposition corporelle, & pour tout dire en un mot, entre l'Etat du Corps & celui de l'Ame.

Comment la disposition corporelle varie le spectacle de la Nature.

L'Ame est toujours dans une disposition analogue à celle des organes, & il y a toujours une analogie entre l'impression des objets extérieurs & cette disposition (27) intérieure. Les objets sont beaux, agréables, riants, lorsque nous sommes affectés par la joie; ils le sont beaucoup moins, lorsque nous

(27) Voyez Liv. II. Article, *Raisons de divers phénomenes touchant l'effet des passions sur l'entendement.* pag. 262.

mmes affectés par la tristesse. Ma
onséquence, c'est que le mécanisme du
orps change le spectacle de la Natu-
, & j'en ai dit le pourquoi.

Comment l'organisation rend l'humeur constante.

Quoique l'humeur soit variable, néan-
noins elle ne change pas chez tous les
ommes également. On vient de voir
omment l'organisation la caracterise;
nais il y a pour le cœur d'autres sour-
es de joie & de tristesse que celle-là.

Si l'Ame éprouve des sensations
gréables & douloureuses qui tiennent
l'état de la machine, elle en éprouve
ussi qui en sont indépendantes. Or
es dernieres sensations doivent la ti-
er de son état naturel, lorsqu'elles
ont opposées aux premieres & avec



d'autant plus de force qu'elles ont plus de vivacité. L'homme ſenſible & vigoureux doit donc avoir l'humeur la plus inconſtante, ſurtout ſi elle n'eſt pas déterminée par la diſpoſition corporelle: car alors les ſenſations qui l'affectent, conſervent toute leur énergie; & comme il n'a point de caractere, ſon humeur doit changer avec les impreſſions qu'il éprouve.

Au contraire chez les perſonnes gaies, les chagrins n'alterent pas le fond de l'humeur, elles ne les reſſentent jamais que comme de légeres peines; dès qu'ils ceſſent, leur Ame, toujours ouverte à la douce (28) impreſſion du plaiſir, reprend à l'inſtant toute ſa gaieté.

Les plaiſirs de la vie font de même peu d'impreſſion ſur l'homme triſte; toujours concentré en lui-même (29), il

(28) Liv. III. les obſervations XXVI & XLVIII.
(29) Voyez ibid.

ne sent gueres que sa douleur, & ne laisse jamais aller que foiblement à aimable allégresse.

Ainsi, en répandant leur coloris r les objets, nos sentimens deviennent plus durables: la joie contribue à ourrir la joie dans le cœur, & la tristesse à y nourrir la tristesse. Le Méanisme du Corps, en caractérisant l'humeur, contribue donc aussi à la fixer.

Comment l'Organisation rend l'homme volage ou réfléchi, dissipé ou taciturne.

Si vous observez l'influence des passions sur le Corps, vous remarquerez que la joie éclatte à l'extérieur par des mouvemens (30) précipités, au lieu que la (31) tristesse rend nos membres immobiles, & paroit renfermée au fond

(30) & (31) Voyez, Liv. III. les Observations: XLVI. & XLVII.

du cœur. Celle-ci replie l'homme ſur lui-même; l'autre le répand au dehors. Ainſi, en fixant l'humeur morale, l'organiſation rend volage & diſſipé, l'homme gai; réſervé & taciturne, l'homme triſte.

Comment l'Organiſation rend l'homme du & cruel, communicatif & bon.

LA triſteſſe replie l'homme ſur lui-même, & l'iſole. Or de celui qui ne penſe qu'à ſoi, il n'y a à attendre que rigueur & endurciſſement. Cette diſ-poſition des organes, qui rend l'Ame triſte, la rend donc auſſi dure & cruelle; celle qui rend l'Ame gaie, *en* la répandant au dehors, la rend au contraire communicative (32), bonne & compâtiſſante.

(32) Je ne pretends point exclure l'influence des cauſes morales ſur le caractere de l'homme. On auroit mal ſaiſi le but de cet ouvrage ſi l'on me prêtoit un pareil deſſein. Ce que je me propoſe eſt ſimplement de faire voir comment l'organiſation caractériſe l'Ame.

MAIS l'organifation produit encore ces effets par un autre principe.

L'HOMME trifte, fans ceffe ramené à lui-même par le fentiment de fes maux, voit toute la Nature en noir, & ne fe repaît que d'idées fombres: s'il parle du bonheur, ce n'eft que pour s'en plaindre; on diroit qu'il ne connoit que les peines de la vie.

A celui qui eft miférable la vue des heureux fait fentir tout fon mal; elle aîgrit fa fouffrance, en irritant fa fenfibilité & en bleffant fon amour propre. Auffi le mélancolique, choqué des plaifirs qu'il ne partage point; envieux d'une félicité qui le fuit, & dont il voit les autres en poffeffion, voudroit-il voir tous les êtres gémir autour de lui. Et comme s'il retranchoit effectivement des maux qu'il fouffre, ce qu'il peut en verfer fur autrui (33), il fe plait à trou-

(33) C'eft une confolation par laquelle l'amour propre trompe notre douleur.

bler leurs plaiſirs, à empoiſonner leur bonheur; il devient (34) cruel & méchant.

Quelle différence de l'homme joyeux! L'Ame toujours remplie d'un ſentiment agréable, de riantes images, d'idées flatteuſes, il ne voit preſque rien d'affligeant, la triſteſſe a peu de priſe ſur lui; toujours prêt à prendre tout en bonne part, on parvient même difficilement à le fâcher. La diſpoſition des organes qui donne à l'homme une humeur gaie, lui donne donc en même tems un caractere de douceur.

Elle lui en donne auſſi un de bonté. Content de ſon ſort, il n'envie point celui des autres, & loin de chercher à répandre de l'ennui ſur leur vie, il travaille à faire finir leurs maux; non par pitié pour le malheureux, mais par amour pour ſoi-même.

(34) Voilà pourquoi l'affliction endurcit l'Ame, & pourquoi le malheur rend cruel comme la haine.

Son cœur, qui ne respire que la joie, supporte avec peine tout ce qui peut la troubler; il s'empresse donc de faire cesser tout spectacle de douleur, lorsqu'il nuit à ses amusemens, & à la gaieté qu'il porte au-dedans de lui.

Comment l'Organisation rend l'homme soupçonneux & défiant.

Je ne puis quitter un sujet si fécond. Cette simple disposition de la machine, qui caractérise l'humeur morale, caractérise le cœur humain à tant d'autres égards, qu'il semble qu'on ne peut jamais épuiser ce principe.

L'homme triste est soupçonneux & défiant, il ne voit dans ceux qui l'approchent que gens prêts à le tromper: A mesure que sa douleur s'aigrit, ses soupçons se fortifient, & la nature

ſe couvre à ſes yeux d'un voile pr
ſombre.

Pourquoi cela? Ce n'eſt pas comme on le dit communément, *parce que la défiance eſt naturelle à une Ame fauſſe, & qu'on ne peut en avoir quand on ſe ſent incapable de tromper.* Cette maxime, vraie à l'égard d'un homme abſolument neuf, ne l'eſt pas à l'égard de celui qui a par devers ſoi les leçons de l'expérience. D'ailleurs rien ne prouve que l'homme triſte ait moins de droiture que l'homme enjoué. Au contraire, ſi l'on examine les Miſantropes, ces ames ſombres par conſtitution, on trouvera que la franchiſe eſt une de leurs qualités caractériſtiques. On ſait avec quelle liberté ils ſe permettent les propos offenſans, & combien peu il leur en coute pour dire de dures vérités.

Ce n'eſt donc point dans cette maxime tant répétée, mais dans l'état du Corps qu'il faut chercher la raiſon de ce phénomene.

Les objets extérieurs prennent toujours la teinte du sentiment que l'Ame éprouve, & le spectacle de la Nature est dans le cœur de l'homme, cela est démontré. La disposition organique, qui produit l'humeur sombre, est la même que celle qui produit le défaut de vigueur, cela est démontré encore. Or de la foiblesse combinée avec la douleur, naît la tristesse & la timidité; & de ces deux dispositions combinées entr'elles, résulte naturellement un caractere défiant & soupçonneux. Car le foible, plus exposé au danger que le fort, cherche aussi avec plus de soin les moyens de s'en mettre à couvert; il est donc plus prévoyant: il va au devant des périls, des pieges, des obstacles, & pour tout dire en un mot, il court au devant des malheurs. De son côté, le mélancolique grossit dans son esprit les difficultés, exagere les sujets de crainte, désespere facilement, & se

répresente tout en noir. Ajoutez à c
la son caractere rêveur qui, le faisa
s'occuper sans cesse (35) de pensées an
logues au sentiment dont il est accable
ne lui présente qu'obstacles, objections,
sujets de crainte & de terreur.

Comment l'Organisation rend l'homme avare.

Du caractere prévoyant de l'homme triste & du sentiment de sa foiblesse, combinés avec la maniere de pourvoir à son nécessaire dans l'Etat Social, résulte une autre affection de l'Ame - l'avarice, cette basse passion d'un être qui prévoit ses besoins & sent son impuissance.

(35) Voyez Liv. II. l'Article, *De la Marche naturelle de l'entendement.* Tome I. pag 247.

Com-

Comment l'Organiſation rend l'homme dévôt.

ENFIN cette diſpoſition du Corps qui fait l'humeur ſombre, combinée avec le dogme d'une autre vie, rend dévôt l'homme triſte. L'amour du plaiſir eſt un ſentiment naturel au cœur humain, & c'eſt le lot du malheureux de ſoupirer après le bonheur. Ainſi l'homme ſombre par conſtitution ne connoiſſant gueres que les peines de cette vie & ne trouvant pas la félicité dans ce Monde, il eſt ſimple qu'il la cherche dans un autre.

VOILA comment le phyſique caractériſe les mœurs; mais nous n'avons pas fini.

Comment l'organisation caractérise les goûts de l'Ame.

Il y a toujours des rapports déterminés entre l'organisation & les gouts de l'Ame.

Dans les langueurs de l'accablement, le spectacle de la Nature ne nous cause plus d'émotion. Le chant des oiseaux, l'air frais, l'émail des fleurs, n'enchantent plus notre ame; insensible à la joie, la douce image du plaisir ne la touche plus. Nous sommes donc alors foiblement (36) déterminés à agir. D'ailleurs dans cet état d'accablement l'action est très pénible; aussi ne respirons-nous que le repos.

Mais lorsque nos fibres sont sensibles, élastiques & bien remplies du fluide des nerfs, les objets font de fortes

(36) Voyez l'article qui précede: *Pourquoi le caractere de l'Ame est toujours conforme à l'état du Corps.*

mpressions sur les organes, & affectent 'Ame vivement. L'Ame réagit sur le Corps avec la même vivacité, & la contention de ses émotions est autant pénible que l'action l'étoit dans le cas précédent.

Unie à un Corps sensible & vigoureux, elle est donc active, & supporte plus impatiemment l'inaction que le travail; tandis qu'unie à des organes tissus de fibres sans ressort, elle est molle & indolente.

Mais poursuivons, ces rapports ne se bornent pas là.

L'Ame liée à des organes grossiers aime les amusemens vifs, les plaisirs bruyants. Liée à des organes délicats, elle aime les plaisirs fins, les amusemens paisibles. Les personnes robustes sont passionnées des couleurs brillantes, de la musique guerriere, des odeurs fortes, des liqueurs spiritueuses. Les personnes délicates & sensibles préferent au contrai-

re les couleurs tendres, la musiq
touchante, les parfums délicats. Da
les plaisirs de l'Esprit, c'est la m
me chose: elles fuient les amusem
bruyants que les autres recherchent av
tant d'ardeur; elles aiment la molle vo
lupté, les doux épanchemens de l'Ame
les tête-à-tête, en un mot tous les plai
sirs qui naissent de la tendre émotion de
cœurs.

La raison de ce phénomene est *fon*dée, d'un côté sur les rapports de la sensibilité des organes à la force de l'impression des objets; de l'autre, sur la disposition organique qui caractérise l'humeur morale.

Aux impressions que nous recevons du dehors, se joignent toujours deux sentimens analogues; un d'amour, aux sensations agréables, & un de haine, aux sensations douloureuses.

Les hommes recherchent le plaisir & fuient la douleur; en cela ils sont to

d'accord: mais nous ne recherchons jamais que ce qui nous affecte agréablement. Ces sentimens d'amour & de haine doivent donc changer avec les rapports que les choses ont avec nous.

Une vue débile ou plutôt un oeil très sensible, hait les vives couleurs, parce qu'il en est blessé. Une oreille délicate hait les violents éclats, par la même raison; en général, nul n'aime rien de ce qui peut blesser ses sens. D'une autre part, tout être sensible aime à être remué, & à sentir son existence. Si donc l'on fuit les sensations trop fortes, on ne recherche non plus que celles qui ont un certain degré de vivacité. Voilà pourquoi l'Ame liée à de grossiers organes, trop foiblement remuée par des sensations douces & délicates, aime ce qui l'affecte fortement, les liqueurs spiritueuses, les couleurs éclatantes, la musique raisonnante, le son du

du cors, de la trompette, des timbales, & généralement tous les plaisirs bruyants; tandis qu'unie à une constitution délicate & sensible, elle n'aime que ce qui l'affecte doucement, les couleurs tendres, la Musique touchante, les plaisirs fins & délicats.

MAIS il y a dans ces rapports, quelque chose de plus qu'une simple proportion entre la force de l'impression des objets & la délicatesse des sens : *car* tous les plaisirs modérés ne sont pas marqués au coin de la tendresse; il en est mille, qui sans être bruyants, ne respirent point la douce volupté.

QU'EST-CE donc qui détermine à la tendresse les goûts des ames unies à des organes délicats? C'est toujours l'organisation, mais considérée sous un autre point de vue. J'ai démontré que l'état de la machine, qui fait l'humeur gaie, rend l'homme dissipé; tandis que celui qui

fait l'humeur sombre, le rend réfléchi. Mais la disposition du Corps, qui tient le milieu entre la vigueur & l'accablement, fait éprouver à l'Ame une douce langueur qui la replie sur elle-même. Telle est sa disposition après la perte (37) modérée des esprits, ou dans les derniers tems de la convalescence, lorsque le malade touche au point du parfait rétablissement. Telle est aussi la disposition habituelle des Corps délicats & sensibles. Cette douce langueur, qu'on éprouve alors, produit dans l'Ame un sentiment agréable dont on aime à se sentir affecté, & qu'on nourrit chérement au fond du cœur. On chérit donc tout ce qui peut l'entretenir, la musique touchante, les entretiens des amans, les tête-à-tête & les plaisirs qui inspirent la tendresse.

(37) Voyez l'Observation XXXIII. du Liv. III.

Mais les gouts de l'Ame ſont déterminés par l'organiſation d'une façon plus particuliere encore.

La paſſion dominante, dans celles qui ont le phyſique pour objet, eſt toujours fixée par le ſens le mieux conſtitué, par l'organe le plus ſenſible. Tel, qui a les parties de la génération d'une ſenſibilité ſupérieure à celle des ſens, eſt libertin & voluptueux. Tel, chez qui le palais ou plutôt la langue eſt le plus délicat de ſes organes, eſt ivrogne ou gourmand. Tel autre, qui a l'oreille d'une délicateſſe extrême, eſt paſſionné pour la muſique.

J'ai dit que la paſſion dominante eſt toujours déterminée par l'organe le plus ſenſible; & cela eſt clair, puiſque l'homme recherche toujours les plaiſirs avec une ardeur proportionnée à leur vivacité. Si ces plaiſirs s'excluent, il donne la préférence à celui qui le flatte d'a-

antage. Or plus l'organe est sensible,
us les plaisirs sont vifs : car on peut
oujours proportionner l'objet aux sens,
uand ils sont trop délicats ; au lieu
u'on ne peut jamais proportionner l'or-
ane aux objets, quand il manque de
ensibilité.

TERMINONS cet article par éclaircir
un phénomene, dont nous avons déja
ouché quelque chose. L'homme gai
ime la joie, & recherche les plaisirs
iants; l'homme triste au contraire n'ai-
ne que la tristesse, les amusemens lugu-
bres ; il conte & entend conter avec une
sorte de volupté les avantures tragiques ;
l fuit les sociétés enjouées, recherche
es déserts, les bois, les antres, les
rochers, la nature sauvage & déserte.

IL est simple que l'homme gai aime la
joie; elle est si aimable par elle-même!
mais par quelle bizarrerie l'homme triste
aime-t'il la tristesse, les amusemens
cruels & lugubres?

Si l'on y réfléchit attentivement, on trouvera la raiſon de cet étrange phénomene dans la diſpoſition que l'Ame tient du Corps, combinée avec l'amour propre. Nous ne recherchons les choſes qu'en conſéquence des rapports qu'elles ont avec nous, & cela eſt vrai à bien plus d'un égard.

Sans ceſſe affecté d'un ſentiment déſagréable; chagrin de ne ſentir ſon exiſtence que par la douleur, & de ne connoître que les miſeres de la vie; jaloux d'un ſort qu'il n'a point, & dont il ne peut jouir, le mélancolique vient bientôt à haïr les heureux, & par une conſéquence naturelle, il fuit les ſociétés ou pétille la joie. D'un autre côté, pour alléger ſon tourment, il ſe conſole par l'idée qu'il n'eſt pas ſeul miſérable, il aime donc à penſer que d'autres partagent ſon ſort; auſſi raconte-t'il avec une ſorte de volupté les avantures tragiques, & ſe plait-il à voir des infortunés.

Enfin, comme le ſeul plaiſir qu'il gou-, eſt le plaiſir cruel de déchirer les eureux, & que le ſeul moyen qu'il ait e tromper ſa douleur eſt de la repaître es maux d'autrui, il recherche des eux ſauvages & déſerts, où il puiſſe romener en paix ſes ſombres réflexions.

Voila comment le phyſique nous mene au moral, & comment de la conſtitution du Corps naiſſent les affections le l'Ame. Prouvons maintenant que la orce & la conſtance de ces affections, lépendent de cauſes purement méca-iiques.

Ces rapports qu'on remarque entre la ſenſibilité du Corps & celle de l'Ame, on les obſerve entre l'état de nos organes & le caractere de nos ſentimens.

Un Corps ſenſible & fort eſt uni à une Ame violente, ſujette aux paſſions fougueuſes & de grande durée. Un corps peu ſenſible & robuſte eſt lié à

une Ame modérée, ſujette à des paſ-
ſions peu vives, mais conſtantes. Un
Corps délicat & ſenſible loge une Ame
ſujette aux paſſions violentes & momen-
tanées. Enfin un Corps foible & peu ſen-
ſible eſt uni à une Ame paiſible, qui ne
connoit des paſſions que le nom.

La force, la vivacité, la conſtance, la fougue des ſentimens de l'Ame, dépendent de l'organiſation.

Les ſenſations ne ſont pas la *cauſe* des paſſions ſans doute, mais la ſenſibilité eſt la meſure de leur force; car le deſir d'être heureux, ce principe qui nous porte aveuglément à rechercher le plaiſir & à fuir la douleur, nous y porte toujours avec une ardeur proportionnée à la grandeur des biens & des maux. Or la meſure du bien & du mal, eſt fixée dans chaque individu ſur le degré de ſa ſenſibilité. Les paſſions tiennent donc leur force de l'organiſation, puiſque la ſenſibilité de l'Ame eſt

oujours déterminée par celle du Corps.

Il y a un rapport étonnant entre le ntiment & l'action. L'homme ne peut oir son bien sans faire des efforts pour obtenir, ou être exposé à quelque mal ns tâcher de l'éviter ; j'ai déja dit ela, & il est nécessaire de le redire ncore. S'il est démontré que nous édons toujours au sentiment, & que mesure du bien & du mal soit fixée ans chaque individu sur le degré de sa ensibilité, comme cela est incontesta-le; il est clair que plus nous serons ensibles, plus nous ferons de grands fforts pour jouir d'un même bien, ou viter un même mal.

Ce rapport, qu'on observe entre action & le sentiment, ne se borne pas aux mouvemens volontaires ; l'ac-ion des objets extérieurs sur l'Ame est oujours suivie de la réaction de l'Ame ur le Corps. Incapable de renfermer en elle-même les mouvemens qui l'agi-

tent, elle les marque au dehors pa des impreſſions purement machinales, & avec une force proportionnée à celle de ſes émotions. Ainſi dans les vives paſſions nous ſommes toujours emportés par de vifs mouvemens; des dehors toujours ſéreins accompagnent donc néceſſairement la froideur de l'Ame.

Mais l'homme ardent dans ſes *deſirs* n'eſt pas pour cela impétueux dans ſes actions. La vivacité des mouvemens ne ſuppoſe que la grandeur du reſſort organique des fibres; l'impétuoſité exige de plus la force des organes & leur ſolidité.

Quant à la durée des paſſions, elle varie extrêmement. Celles qui tiennent aux ſens ſont toutes momentanées; mais celles qui tiennent à l'imagination, le ſont beaucoup moins; le jour elles nous occupent ſans ceſſe, la nuit elles nous occupent encore, elles nous

ivent dans notre couche, & ne nous uittent pas même lorſque la Nature eſt orte pour nous. Cette longue durée des aſſions factices comparée à celle des aſſions ſenſuelles, dépend de l'organiſaion, combinée avec la nature de leurs ifférents objets. C'eſt le ſort de nos laiſirs de ſe détruire par la jouiſſane, & de ne s'entretenir qu'à l'aide de a nouveauté. Or les objets des plaiirs des ſens ſont très bornés relativement à ceux de l'imagination: car ils ſont déterminés par la Nature; au lieu que l'imagination toujours active, peut ſans ceſſe modifier ſon objet, & le préſenter ſous quelque face nouvelle. Ajoutez à cela que dans les paſſions ſenſuelles, les ſentimens que le cœur éprouve ne ſe font ſentir qu'à l'aide des objets externes. Ces objets ceſſent-ils d'agir? Ces ſentimens s'éteignent auſſitôt. Ainſi dans l'amour charnel, les douces émotions de l'Ame s'épuiſent avec les eſprits: mais

dans les paſſions factices, l'imagination échauffée enfle les objets, les orne, les embellit ; l'Ame entre dans l'enthouſiaſme, monte à ſon tour le Corps, l'affecte vivement, & conſerve par là ſes tendres émotions, même après avoir été épuiſée de plaiſir.

Lorsqu'une paſſion eſt extrêmement vive, il n'eſt pas poſſible que la Nature ſe ſoutienne longtems dans un état ſi violent ; les ſentimens qui forment cette paſſion s'appaiſent donc un inſtant, & renaiſſent l'inſtant d'après.

La raiſon de ce phénomene doit être tirée du phyſique. Dans toutes les paſſions, tant que l'Ame eſt fixée ſur ſon objet, les (38) organes corporels ſont tendus comme elle ; cela s'obſerve même pendant le ſommeil, où le commerce de l'Ame avec le Corps paroît interrompu. Dans les agitations d'un rêve dou-

(38) Voyez l'Obſervation LIX. du Liv. III.

ouloureux, le pouls s'éleve, le teint anime, l'homme s'agite de mille ma-ieres, il se réveille enfin, accablé de tigue & trempé de sueur ou de larmes.

DANS les passions, la tension du orps accompagne donc celle de l'Ame.)r cette tension de la substance pen-inte, est non seulement toujours dé-erminée par celle des organes corpo-els, mais elle en dépend uniquement; ar lorsque le Corps est dans la lan-gueur; l'Ame n'éprouve plus rien de rif, & même elle (39) ne le peut plus. Concluons donc que si le cœur ne peut outenir longtems des émotions extrê-mement fortes, c'est parce que les fi-bres ne peuvent être longtems tendues à l'excès.

LES vives passions sont toutes for-mées d'une suite de sentimens qui se renouvellent d'instant en instant, &

(39) Voyez l'Article qui a précédé : *Pourquoi le caractere de l'Ame est toujours conforme à l'état du Corps.*

ne ſe font ſentir que par accès pendant le cours de la vie. La durée de ces ſentimens ſans ceſſe éteints & ſans ceſſe renaiſſants, & celle de leur ſomme totale, dépendent également de l'organiſation. Car ſi pour être vivement affectée, l'Ame a toujours beſoin du Corps, ſi elle ne peut point ſe bander ſans lui, on conçoit ſans peine que la durée de chaque vive émotion du cœur, & celle de toutes ces émotions ſucceſſives, tiennent à la faculté qu'ont les organes de ſe tendre pendant un tems plus ou moins long; faculté attachée aux différents degrés de reſſort & de ſolidité de leurs fibres, comme nous l'avons démontré plus haut.

Ainsi l'Ame unie à des organes forts & élaſtiques eſt ſujette aux paſſions fougueuſes & durables. Tandis que liée à des organes frêles & délicats elle paſſe ſans ceſſe d'une impreſſion à une autre, ſans en éprouver jamais aucune de conſtante.

Poursuivons notre ſujet.

Dans les violentes paſſions, l'Ame n'eſt vraiement paſſionnée qu'autant qu'elle eſt occupée de leur objet. Ceſſe-t'elle de s'en occuper? la paſſion n'eſt plus; & cependant la même diſpoſition intérieure continue, lors même que nous ſommes affectés d'un nouveau ſentiment. J'ai fait voir la raiſon de ce phénomene dans l'impreſſion (40) que la ſenſibilité produit ſur les organes corporels, impreſſion qui, devenue cauſe à ſon tour, entretient dans l'Ame le ſentiment qui l'a produite.

Mais cette impreſſion n'eſt pas la même dans tous les individus. Plus les émotions du cœur ſont vives, plus elle eſt marquée: l'Ame alors donne au fluide des nerfs une impulſion plus forte & aux fibres un plus violent degré de tenſion, elle bride donc par là leur reſ-

(40) Voyez la fin de la Section premiere du Liv. IV, page 116.

ſort, rompt l'équilibre entre les puiſſances de la circulation, & gêne ainſi le cours de nos liqueurs. Dans les plexus nerveux ſurtout, elle produit une très grande contraction, plus propre conſéquemment à y entretenir longtems les émotions de l'Ame.

La durée de cette impreſſion, eſt d'abord en raiſon directe de l'intencité du principe ſenſitif, puis en raiſon inverſe; car plus les fibres ont de reſſort, plus elles cedent à l'action du fluide nerveux, plus auſſi elles réagiſſent avec force ſur nos liqueurs, & plutôt l'équilibre ſe rétablit. Mais on trouve en évaluant ces rapports, qu'elle gagne moins par un excès de ſenſibilité, qu'elle ne perd par un excès de reſſort.

Dans un Corps délicat & vigoureux, l'Ame doit donc avoir les paſſions les plus vives & les moins durables: au contraire dans un Corps fort & robuſte, les paſſions les plus conſtantes doivent être ſon partage.

Voila pourquoi l'homme ſenſible ſe met facilement en colere, tandis que l'homme endurci (41) éclatte tard. Voilà pourquoi auſſi la colere du premier eſt un feu de paille, au lieu que celle de l'autre eſt de longue durée. Une fois livrée à la fureur, ſon Ame ne peut s'appaiſer, & le reſſentiment s'y fait encore ſentir, même après la vengeance; ſemblable à une mer agitée où le calme ne ſe rétablit que longtems après l'orage.

Mais la conſtance des paſſions ne dépend pas uniquement de cela. Occupé de leur l'objet, comme l'homme eſt toujours environné de choſes propres à le diſtraire, il peut facilement le perdre de vue, & cela lui arrive même aſſez ſouvent. Pendant ces momens de diſtraction, ſi la ſenſation qui en eſt cau-

(41) Par endurci, j'entends peu ſenſible & robuſte.

ſe, n'eſt pas fort intéreſſante, la paſſion doit être regardée comme un feu ſous la cendre qui renaît bientôt au moindre ſouffle.

Mais ſi l'Ame eſt vivement affectée par cette ſenſation nouvelle, la paſſion, au lieu de renaître, fait place à quelqu'autre ſentiment. Ainſi plus l'homme eſt ſenſible, plus il eſt expoſé à l'impreſſion des objets étrangers, moins ſes paſſions ſont durables.

Voila d'où vient que la vertu des gens vifs n'eſt ni réguliere ni conſtante: elle ne s'exerce que par ſaillies; & comme ſi elle n'avoit point ſa ſource dans eux-mêmes, ils ont ſans ceſſe beſoin d'y être rappellés; au lieu que la vertu des gens froids, n'a point d'accès marqués, & n'a l'air que d'habitude.

D'un autre côté, lorſqu'un ſentiment regne dans l'Ame avec tyrannie, les autres objets n'ont plus la force de la diſtraire. Si donc les paſſions ſont d'au-

tant moins constantes que l'homme est plus sensible, elles le sont davantage aussi, qu'il a plus de sensibilité. Ceci se remarque surtout dans les passions, fondées sur un sentiment d'Amour. Quand l'Ame a mis son bonheur dans la possession de quelqu'objet, rien ne peut plus l'en distraire ; l'attrait secret du plaisir la fixe sans cesse sur cet objet chéri.

De ces observations tirons cette conséquence. L'homme fort sensible qui n'a que des goûts, est le plus inconstant des hommes ; il en est le plus constant, lorsqu'il est vivement passionné.

La vivacité des passions tient donc à la sensibilité des fibres, la fougue à leur extrême sensibilité, l'impétuosité à leur sensibilité jointe à leur force. A l'égard de la constance, elle dépend tantôt de la sensibilité & du ressort de ces organes, tantôt de leur force & de leur

ſolidité. C'eſt ainſi que le phyſique caractériſe nos ſentimens.

Comment l'Organiſation rend l'homme d'un caractere ouvert.

A ces vérités joignons en une autre qui en eſt une conſéquence immédiate.

C'EST que ce même reſſort organique, cauſe de la vivacité extrême des ſentimens, produit auſſi l'ouverture de caractere : car puiſque l'Ame ne peut point renfermer en elle-même les émotions qui l'agitent; puiſqu'elle les marque toujours au dehors par des mouvemens précipités, par des geſtes, des paroles, des cris; enfin puiſque la contention de ces mouvemens eſt toujours très pénible, & comme impoſſible (42) lorſqu'on

(42) Il eſt poſſible de réprimer les mouvemens d'une paſſion ſubordonnée, par une paſſion dominante dont les dehors ſont calmes, comme je l'ai dit quelque part; & l'on parvient ainſi à renfermer en ſoi-même des ſen-

qu'on eſt vivement affecté. La réſerve eſt donc la vertu des Ames unies à des organes tiſſus de fibres lâches ou compactes ; la franchiſe celle des Ames unies à des organes tiſſus de fibres dont le reſſort eſt extrême.

L'HOMME ſenſible & vif parle toujours un langage qui part du cœur, le langage de la vérité. Auſſi n'eſt-ce qu'en échauffant le cœur de l'homme froid, (c'eſt-à-dire, en augmentant ſa ſenſibilité par le reſſort de ſes fibres), que le vin en bannit la réſerve.

DE même, n'y-a-t'il à ſe fier aux perſonnes diſſimulées & habituées au ſilence, que dans l'accès de la paſſion ; alors ſeulement leurs paroles ſont exemptes de feinte. Dans ces momens, la violence des émotions de l'Ame augmente la

timens aſſez vifs, mais jamais des émotions violentes. Quand elles s'élevent dans nos cœurs, elles nous entraînent avec force, nous font agir contre notre volonté, & paroiſſent à l'extérieur dans nos geſtes, dans l'ardeur du viſage, dans ſes traits & ſur-tout dans les yeux où elles décelent malgré nous notre ſenſibilité.

tension des fibres, les jette dans un léger érétisme, les soustrait à (43) l'empire de la volonté, fait tomber le masque, & montre l'homme à découvert.

Lorsque vous pressez une maîtresse pudique de vous ouvrir son cœur; quoique soumise à regret aux leçons de sa mere n'attendez pas néanmoins qu'elle vous avoue ses vrais sentimens; c'est toujours de l'amitié qu'elle a pour vous & rien de plus. Mais quand lassée d'une longue & pénible résistance, cette fille dissimulée laisse enfin triompher son heureux Amant; quand l'amour fait couler la flamme dans ses veines, quand elle embrasse avec transport cet objet chéri, quand ses bras entrelassés le pressent contre son sein, & que ses levres brûlantes pompent & distilent la volupté; alors sa voix, entre-coupée d'un doux

(43) Voyez l'Observation LXI. du Liv. III. & l'article ci après. *Comment l'organisation rend l'homme sage ou insensé.*

gémissement, articule à peine quelques paroles; —— expressions de tendresse & d'amour!

Nouvelles observations sur la maniere dont l'Organisation rend l'homme, dur & cruel, ou compâtissant & humain.

REPRENONS l'examen des effets du ressort organique de nos fibres; car quelles différences ne produisent point dans le moral les divers dégrés de tension ou de relâchement de ces organes, & de quels phénomenes surprenants ne sont-ils point la cause? Principe fécond! qu'on ne peut jamais abandonner, quand on en conçoit bien toute l'étendue.

Nous ne compâtissons au mal'heureux, que dans l'idée qu'il souffre, & nous n'avons d'idée de la douleur, que d'après ce que nous en avons ressenti.

Or si pour plaindre les autres, il faut avoir souffert soi-même, la sensibilité est une disposition absolument nécessaire à la pitié.

Liée à des organes grossiers, à des fibres trop solides ou trop lâches, l'Ame est donc dure & inflexible: il n'y a donc que les Ames unies à des organes délicats, à des fibres élastiques & fortes, qui sachent s'attendrir.

Ainsi la pitié, quoique sentiment factice, est néanmoins toujours modifiée dans chaque individu par l'organisation.

Plus l'homme est sensible, plus il peut être compâtissant, & par une conséquence singuliere, plus aussi il peut être cruel: car s'il est vrai, que pour plaindre les malheureux il faut être sensible, il n'est pas moins vrai que nous ne leur accordons jamais que la sensibilité dont nous n'avons pas besoin pour nous-mêmes. Or plus on est sensible, plus on craint la douleur, plus on recherche le plaisir,

plus on eſt occupé de ſoi, moins on l'eſt des autres. Que ſi alors la ſenſibilité eſt fixée ſur des paſſions qui n'aient pas la bonté pour objet: la voix de l'intérêt perſonnel étouffe celle de la pitié, le cœur ſe reſerre, ſe rétrécit; pleine de l'objet de ſes propres deſirs, l'Ame ſe refuſe à tout le reſte; & l'on n'eſt plus ni humain, ni clément. C'eſt pis encore, lorſque le bien-être d'autrui eſt opposé au nôtre: car ſi c'eſt une conſéquence de l'Amour de ſoi, que d'aimer ceux qui nous font du bien, c'en eſt une auſſi, que de haïr ceux qui nous font du mal. Ainſi les perſonnes que nous voyons avec indifférence, nous les déteſtons quand elles deviennent nos ennemis; & dans la chaleur de la paſſion, nous les maltraitons ſans ménagement, nous nous acharnons à leur perte ſans miſéricorde, nous aggravons leur malheur ſans remords, & nous regardons enſuite d'un œil ſatisfait leur déſaſtre.

& leur tourment. Ajoutez que plus on est sensible, plus on redoute la douleur, plus on est craintif & timide; la peur de son ennemi fait qu'on s'en débarasse, dès qu'on en trouve l'occasion. Concluons donc encore que plus l'homme est sensible, plus il s'abandonne à la haine, plus il est cruel & méchant.

Une autre raison, qui sert à modifier la pitié dans nos cœurs, est tirée *de la* disposition du Corps qui caractérise l'humeur morale.

Celle qui fait l'humeur sombre, en reflèchissant l'homme sur lui-même, le rend dur & cruel.

Celle qui fait la bonne humeur est plus favorable à la pitié, mais elle a aussi ses désavantages. Chez un homme gai, le sentiment de ses plaisirs prévalant toujours dans son ame, y nourrit des idées de joie, & la vue du malheureux y en excite de tristesse. Ces dernieres

ſont donc affoiblies par les premieres, & ne font par conſéquent pas toute leur impreſſion.

La diſpoſition du Corps qui fait l'humeur ſereine eſt plus favorable encore, en ce qu'elle laiſſe à l'homme l'entiere liberté des facultés de ſon eſprit, & qu'elle n'altere point l'impreſſion des objets.

La plus favorable de toutes eſt néanmoins celle qui fait la tendreſſe de caractere (44).

L'homme triſte par conſtitution peut être ſincere & juſte.

L'homme gai peut être équitable & doux.

L'homme d'une humeur ſereine peut avoir ſeul les vertus des deux autres.

Mais il n'y a que l'homme d'une humeur (45) doucement languiſſante à qui

(44) Telle étoit celle de Pomponius Atticus, de Michel de Montaigne, d'Adiſſon. &c.

(45) C'eſt la raiſon pourquoi l'on voit plus de femmes que d'hommes de ce caractere.

la Nature ait donné en partage un cœur compâtiſſant. Il n'y a que lui à qui elle ait donné ce généreux penchant à la clémence ; cette heureuſe diſpoſition d'Ame qui fait trouver du plaiſir à partager les pleurs de l'affligé, & le bonheur à adoucir le ſort du malheureux.

DISONS encore que c'eſt la même diſpoſition d'organes, qui fait naître dans nos cœurs cette douce bonté qui va toujours au devant des beſoins d'autrui, & cette facile communicabilité qui contracte en un moment des amitiés éternelles; en un mot, c'eſt elle qui nous donne ce cœur ſenſible & tendre, dont les premieres émotions fixent, pour ainſi dire, notre ſort & décident du deſtin de notre vie.

Comment l'Organiſation caractériſe les mœurs.

Je reviens toujours à la ſenſibilité de nos organes, ce principe fertile & comme inépuiſable de tant de phénoménes merveilleux.

L'amour du bonheur eſt le grand mobile, le mobile unique de toutes nos actions, ſans doute; mais la ſenſibilité eſt la ſource, ou plutôt, la meſure de nos vices & de nos vertus.

L'homme le plus ſenſible peut être de tous les hommes le plus méchant, mais il peut en être auſſi le plus vertueux; c'eſt à lui, à qui la Nature donne le plus d'élévation d'Ame, de grandeur, de magnanimité.

L'homme froid eſt une être ſans vertu, un cadavre où l'on ne trouve ni feu, ni chaleur, ni vie.

Comment l'Organiſation rend l'homme ardent ouvert & fougueux, ou mol faux & endurent.

OUTRE les impreſſions agréables & douloureuſes que l'Ame reçoit des organes, elle ſent auſſi la vigueur & l'accablement du Corps; ce qui met une grande différence dans le caractere moral.

LE ſentiment de ſa vigueur (46) (combiné avec un haut degré de ſenſibilité,) rend l'homme ardent dans ſes déſirs, précipité dans ſes deſſeins, impétueux dans ſes actions; celui de ſa langueur, le rend mol dans ſes deſirs, lent dans ſes réſolutions, indolent dans ſa conduite.

(46) Les cauſes de la ſenſibilité & de la vigueur du Corps ſont les mêmes; mais outre ces cauſes communes, la ſenſibilité en a de particulieres, comme je le ferai voir dans la ſuite, en traitant de l'influence des climats ſur le moral: c'eſt ce qui m'oblige de faire ici cette diſtinction.

L'HOMME sensible & vigoureux est onc, vindicatif, audacieux, téméraire.

L'HOMME foible & peu sensible est iche, fourbe & patient.

---

omment l'Organisation influe sur la force d'Ame.

C'EST une observation constante, u'un Corps délicat ne loge point une ıme forte.

EN traitant de la force d'Ame, j'ai ıontré l'erreur où les philosophes sont ce sujet; & j'ai fait voir qu'il n'y point à proprement parler d'Ames ortes, puisque tout homme est irréistiblement soumis au sentiment, & 'esclave des passions. J'ai fait voir ıussi que dans chaque individu la orce des passions se mesure sur le degré de sa sensibilité, & que la sensibi-

lité de l'Ame eſt toujours déterminée par celle du Corps. Enfin j'ai fait voir que la force d'Ame, ſi l'on peut encore ſe ſervir de ce terme, eſt en raiſon inverſe de l'énergie du principe ſenſitif.

L'Ame eſt donc plus eſclave dans un Corps délicat & ſenſible, que dans un Corps fort & endurci.

Comment l'Organiſation rend l'homme courageux ou timide, lâche ou intrépide.

Ce que nous venons de dire de la force d'Ame & de l'audace de caractere, nous amene naturellement à parler du courage & de l'intrépidité, & à faire voir comment ces qualités varient avec l'organiſation, dans les différents individus.

Quoique nous ayons déja en quelque maniere manié ce ſujet, il eſt bon de le reprendre & de le développer davantage

pour achever de diſſiper les ténebres répandues ſur cette matiere.

On parle beaucoup du courage, mais peu de perſonnes en parlent avec exactitude: on le confond tour-à-tour avec la bravoure, la valeur & l'intrépidité, qualités très diſtinctes, ſouvent même oppoſées; & après avoir ainſi confondu des choſes ſi différentes, lorſqu'on vient à réfléchir ſur leurs phénomenes, on s'étonne d'y remarquer des contradictions, & l'on ne ſait plus à quoi s'en tenir. L'aiſſons donc là les opinions, & fixons nos idées ſur ce ſujet d'après la nature; mais commençons par déterminer le ſens des mots.

Intrépidité, *valeur*, *bravoure*, termes corrélatifs, deſtinés à déſigner trois qualités analogues, mais toutes trois diſtinctes du *courage*; ou plutôt la même qualité conſidérée ſous trois différents points de-vue.

Intrépidité eſt le terme générique, &

il signifie l'ardeur avec laquelle on s'expose à la douleur, au danger ou à la mort, sans aucune distinction. Le terme *Bravoure* a moins d'étendue, & ne se dit que des exploits militaires; c'est l'intrépidité du guerrier. Le mot *Valeur* a moins d'étendue encore, & ne s'applique qu'aux exploits des gens de marque; la bravoure est l'intrépidité du soldat, la valeur celle de l'Officier. Mais dans tout être sensible le *courage* est toujours le mépris de la douleur.

Ce sont les passions seules qui font agir l'homme; ce sont-elles qui le portent a courir après les dangers, à braver la douleur, à affronter la mort; mais c'est l'insensibilité qui les lui fait mépriser. L'homme intrépide cherche les périls & s'y expose. L'homme courageux ne les cherche point, mais lorsqu'il y est exposé il ose les fixer, & il en soutient la vue avec peu d'effroi. Le

courage est une qualité passive, l'intrépidité une qualité active; l'une est la vertu de celui qui agit; l'autre la vertu de celui qui souffre.

COMME l'homme est composé de deux substances sensibles, il y a aussi deux especes de courage & d'intrépidité; la premiere a pour objet les maux corporels; la derniere a pour objets les maux factices, les spectres, les phantômes, les supplices du Tartare, & toutes ces chimeres de la Fable, inventées par l'imagination & réalisées par la crédulité.

ACHILES, le fer à la main, s'ouvrant un passage jusqu'à Hector, au travers des bataillons ennemis, & renversant comme un torrent impétueux tout ce qui lui oppose de la résistance; voilà l'homme intrépide.

CANIUS présentant (47) sa tête au

(47) Canius condamné à mort & prêt à subir le fatal moment, étant interrogé par un de ses amis en quel état étoit son ame, je pense, répondit-il, à me bien roidir;

ſer des bourreaux, & bandant ſon ame pour l'appercevoir déloger à l'inſtant de la mort; voilà l'homme courageux.

NON ſeulement le courage eſt diſtinct de l'intrépidité; mais l'homme le plus intrépide peut être le moins courageux des hommes.

TEL monte à l'aſſaut avec audace, qui ſe lamente en enfant de la perte d'un procès. Tel tremble ſous la main d'un Barbier, qui ſe roidit contre l'Epée de ſon ennemi.

ALEXANDRE qu'aucun péril n'étonne, lorſqu'il marche à la gloire; cet audacieux qui ſemble inſulter au ciel même; voyez le, pâle & tremblant à l'ouie des complots formés contre ſa vie, s'allarmer ſur de ſimples ſoupçons, & procéder à la recherche des coupables avec la cruauté d'un lâche Tyran.

LES

pour voir ſi je la puis appercevoir déloger à l'inſtant de la mort. Senec. de Tranquil. animi Chap. 14.

Les Indiens, qui ſe brûlent eux-mêmes & s'expoſent aux pénitences les plus horribles, ſont ſans courage dans les tortures, & ne peuvent ſoutenir la vue du moindre danger.

Et ces petits fanfarons ſans fermeté dans les diſgraces & dans les tourmens, ces efféminés qui peuvent à peine ſupporter les plus légeres fatigues, voyez les au champ de Mars, ſe précipiter au travers des Eſcadrons ennemis, voler au-devant de la mort, au milieu du ſang & du carnage.

Si je n'avois qu'à prouver cette vérité par des faits, je pourois joindre cent autres traits à ceux que je viens de rapporter; mais je me ſuis engagé à rendre raiſon des phénomenes. Pour le faire avec ſuccès, ramenons donc cette matiere à des principes clairs & lumineux.

Depuis un Pole à l'autre, nul homme qui mépriſe entiérement la douleur, nul homme qui conſidere le péril d'un

œil fixe & tranquille; la vue des dangers, des tourmens, de la mort, saisit même les plus intrépides, jette l'effroi dans leur ame, & les fait reculer d'horreur.

Ce guerrier qui, tandis que la chaleur de la passion l'emporte, se précipite sur les retranchemens de l'Ennemi, pour lui enlever le fruit de ses travaux, vient-il à appercevoir dans le calme le danger qu'il a couru? Transi de frayeur, il n'en peut soutenir la vue, & s'étonne lui-même de son audace.

La Nature inspire à tout être sensible la crainte de la douleur, mais non pas à tous également; les uns la redoutent davantage, les autres moins, & nul ne la méprise qu'autant qu'elle a peu de prise sur lui. Le plus sensible des hommes en est donc nécessairement le plus timide, & le moins sensible le plus courageux.

Le courage est en raison inverse de la sensibilité : à l'égard de l'intrépidité, elle suit des rapports contraires ; & puisque cette vertu est active, remontons aux principes des actions des hommes, & nous donnerons la preuve de cette vérité.

On ne cesse de nous répéter que la vie est bien douce, & de nous peindre la mort horrible, sans distinguer jamais les cas.

Le desir de sa conservation est naturel à l'homme, sans doute ; mais enfin la Nature ne l'a attaché à la vie que par l'amour du plaisir & par la crainte de la douleur. Le desir d'être n'est donc qu'une conséquence de celui d'être heureux. La vie n'est donc un bien que pour qui sent son existence par le plaisir ; elle est un mal au contraire pour qui ne la sent que par la douleur : ainsi la mort, pleine d'horreur pour l'homme fortuné, a même des charmes pour le

malheureux qui ne fait que souffrir. Celui-ci la recherche, l'autre l'évite, & tous deux avec une égale ardeur.

La vie est ordinairement accompagnée de plaisirs, soit en réalité, soit en songe; & quand la mort ne seroit jamais précédée de douleur, elle nous prive de ces plaisirs pour toujours: par cela seul elle est un mal.

L'amour d'un être sensible pour sa conservation, l'éloigne de tout danger; mais lorsqu'il ne peut conserver sa vie qu'en s'exposant au péril, ce même amour le porte à affronter les dangers qu'il lui faisoit fuire auparavant.

L'homme aime la vie & craint la mort, mais il craint aussi cent autres choses plus que la mort; la perte de ses plaisirs, la douleur, la honte &c.

Quand nous nous sommes fait des idées de bonheur; que nous avons mis dans un objet la félicité suprême, nous sacrifions tout à sa possession; & quand

il n'y a plus pour nous d'eſpoir de l'obtenir, notre exiſtence devient inſipide, la vie n'a plus de prix à nos yeux, nous la quittons ſans peine & ſans regret; ou, pour tout dire en un mot, lorſque nous ſommes animés de quelque violente paſſion que nous voulons ſatisfaire à quelque prix que ce ſoit, nous ſommes toujours prêts, pour l'aſſouvir, à nous expoſer à toute ſorte de dangers, à la mort même.

Dans les calamités que la guerre traîne après ſoi, quand la cruelle faim ſe fait ſentir, & que le Citoyen aſſiégé manque de pain; heureux d'en pouvoir acheter au prix de tout ce qu'on poſſede; on trouve quelquefois des miſerables, qui affamés eux-mêmes, vendent leur dernier aliment.

Lorsqu'une ville eſt priſe d'aſſaut & livrée au pillage, on voit ſouvent de tendres meres, ſans crainte pour elles-mêmes, diſputer au ſoldat forcené le

corps de leurs enfants, & s'exposer aux plus cruels supplices.

Et ces guerriers qu'enflamme l'amour de la gloire, ne se disputent-ils pas l'honneur de monter les premiers à l'assaut?

En nous inspirant l'amour du plaisir & la crainte de la douleur, la Nature proportionne toujours la vivacité de ces sentimens à la grandeur de leur objet: lors donc qu'on ne peut éviter la douleur qu'en s'exposant à la douleur, & se procurer le plaisir que par le sacrifice du plaisir; cet amour du bien-être, cette crainte de la souffrance, nous portent à nous exposer à la douleur pour nous y soustraire, & à sacrifier nos plaisirs pour les augmenter.

Ainsi le voluptueux Musulman renonce aux joies de ce monde, & se précipite sur le glaive sacré, pour aller jouïr dans l'Empirée des charmantes houris, qu'il croit avoir vues en vision.

De même le Chasseur poursuivi par un Lion furieux, s'il arrive en fuyant sur le bord d'un précipice; saisi d'horreur, il détourne la tête & recule quelques pas: mais pressé plus vivement par la bête féroce, prêt à en être atteint, il s'élance sans balancer dans l'abîme ouvert devant lui, & préfere de trouver la mort dans ce gouffre, à expirer sous la dent meurtriere de son cruel ennemi.

Ainsi encore, lorsque la contagion fait périr les hommes par miliers au milieu des plus cruelles souffrances, on en voit quelques-uns craindre plus que la mort le malheur de rester les derniers: tel en santé fait déja sa fosse, tel autre s'y couche encore plein de vie.

Concluons que si l'homme courageux méprise la douleur, parce qu'il la sent peu, l'homme intrépide s'y expose, parce qu'il la sent beaucoup. Tous les hommes peuvent donc avoir de l'intré-

pidité, & toujours d'avantage qu'ils font plus fenſibles: Car ce font les violentes paſſions qui feules élevent l'homme au deſſus de lui-même, font du lâche un Céfar, & du foible un Héros.

Ce n'eſt que dans le déſeſpoir qu'éclatte le plus (48) haut degré de valeur.

„ Ce n'eſt que dans les accès de l'amour de la patrie qu'on voit des Citoyens armés, prendre une ame atroce, frémir, ferrer les dents, & entrer dans ces convulſions terribles qui firent autrefois en Grece tant d'actions prodigieufes qui étonnent encore aujourd'hui l'Univers. "

En un mot, ce n'eſt que dans des accès de fureur que l'homme brave la mort,

(48) Voilà pourquoi l'homme lâche qui recule à la vue du danger tant qu'il n'eſt que légérement offenſé, s'il vient à être pouſſé à bout, paſſe enfin par deſſus toute conſidération, prend une Ame atroce, & fe bat en furieux. Delà le proverbe: *Rien de plus terrible qu'un Poltron révolté.*

mort, les supplices, l'enfer, le ciel même.

AINSI le plus passionné (49) des hommes en est nécessairement le plus intrépide, comme le moins sensible en est le plus courageux.

L'INTRÉPIDITÉ & le courage sont, l'un en raison inverse, l'autre en raison directe de la sensibilité (50): ces vertus ont donc des causes opposées, elles sont donc exclusives.

VOILA pourquoi César tremble sur son char, & brave les périls de la Guerre.

(49) Quand Télespon présenta ses Armes à son fils, selon la coutume Samnite, il lui tint ce discours. „ Mon fils, j'ai quelquefois entendu dire à certains vieux foux, que je devois vous habiller en fille, & que vous feriez une jolie chasseuse; ces railleries m'affligent, mais j'espere que la Nature ne s'est pas trompée en faisant votre cœur." A ces mots l'amour-propre enflamme l'Ame du jeune homme déjà enflammée par l'amour, & ce petit homme délicat se distingua entre les mâles Samnites par des prodiges de valeur, dans la guerre qu'ils soutinrent contre les Romains. Tout le monde s'étonnoit (remarque l'Auteur qui rapporte ce fait) comment une personne si efféminée pouvoit être si brave. Je viens d'en dire la raison.

(50) Cela est évident: car moins l'homme peut supporter la douleur ou la perte de ses plaisirs plus il fait d'efforts pour l'éviter.

Voilà pourquoi ce brave qui a monté vingt fois à l'assaut, frissonne de peur dans une forêt battue de l'orage pendant la nuit, & fuit à la vue d'un phosphore enflammé. Voilà pourquoi Byron marche sans crainte contre l'ennemi, & répand des larmes au lieu de son supplice.

Si le courage & l'intrépidité sont des qualités exclusives, ces qualités sont très différentes dans leur durée.

Le courage est plus constant, plus propre à l'homme; l'intrépidité est plus accidentelle, plus momentanée, & en quelque sorte soumise (51) au calcul.

Le courage ne change que rarement, & jamais que par quelque cause capable d'augmenter ou d'affoiblir tout-à-coup la sensibilité de nos organes. L'intrépidité change à chaque moment, avec

(51) Je dis soumise au calcul; car que fait cet homme qui est à se réchauffer le cœur par des sentimens d'honneur, sinon balancer les avantages de la vie avec ceux de la réputation.

les émotions de l'Ame. Car ce ſont les paſſions qui nous rendent intrépides : or les hommes n'en ſont pas tous également animés; & quand ils le feroient, ces paſſions ont toutes des accès plus ou moins forts, des criſes, des momens d'intermiſſion. L'intrépidité doit donc être journaliere, agir plus ou moins ſuivant l'occaſion, élever l'homme un inſtant & l'abandonner l'inſtant d'après.

Voila pourquoi les ſoldats de Scipion, qui n'avoient pas oſé ſe battre contre les troupes d'Annibal, s'enſevelirent eux-mêmes tous vivans après la journée de Cannes.

Voila pourquoi des Armées accoutumées à combattre vaillamment, prennent quelquefois l'épouvante; & ne trouvant aucun paſſage ouvert, ſe jettent au travers de l'ennemi, le chargent avec fureur, & achetent une honteuſe fuite au même prix qu'elles euſſent fait une glorieuſe victoire.

Voila pourquoi en un mot le même homme est intrépide & pusillanime selon les circonstances, donne des traits de valeur & de lâcheté dans la même journée; le matin brave comme César, le soir lâche comme Héliogabale.

Tels sont les vrais caracteres du courage & de l'intrépidité, & telles sont aussi leurs véritables causes; cependant il n'est pas toujours facile d'apprécier ces vertus à leurs effets, souvent elles se confondent dans une même action, & on les y distingue avec peine.

Dans les hommes, presque toujours sous le masque, combien d'actions affectées? combien que l'on prend pour des actes de courage, qui n'en ont que *l'apparence*?

Tel supporte en brave une blessure mortelle aux yeux de sa maîtresse ou de son ami, qui gémit & verse des larmes lorsqu'il est sans témoin.

Au milieu des plus cruels tourmens,

les Sauvages du Canada défient leurs ennemis de leur arracher la moindre plainte, & craignent moins la plus vive douleur que la honte de pousser un lâche soupir.

L'HOMME courageux sent la douleur & la supporte, l'homme intrépide voit le danger & l'affronte; mais on n'est pas toujours intrépide pour affronter avec audace les dangers, comme on n'est pas toujours courageux pour supporter avec constance la douleur.

L'HOMME passionné brave les périls & la mort qu'il redoute, parce qu'il est plus sensible à d'autres choses; mais il les brave aussi, parce qu'il ne les voit pas. La passion qui l'emporte, en fixant son attention sur l'objet de ses désirs ou de ses craintes, lui dérobe en tout ou en partie la vue des maux auxquels il s'expose; & dans combien de cas l'homme n'est-il pas redévable à cet aveuglement de son intrépidité apparente? Proposez

le pillage de la place à ce ſoldat, qui ſe préſentoit avec effroi à la breche; à l'inſtant le danger s'affoiblit à ſes yeux, bientôt il diſparoit entiérement, & il ne voit plus que les dépouilles dont il s'attend d'être chargé. Livré à ces idées de rapine, il attend avec impatience le ſignal & preſſe l'heure fatale, trop lente à ſes deſirs; eſt-elle arrivée enfin? il ſe précipite avec fureur ſur les murs entr'ouverts, hériſſés de piques & couverts de feu.

Celui qui, tandis que la paſſion l'emporte, court au combat & périt dans la mêlée les armes à la main, ne conſidere point la mort, il ne fait que la ſouffrir. Atticus dans un lit de maladie, aſſemble ſes amis, leur déclare qu'il eſt réſolu de terminer ſes maux avec ſa vie, & choiſit pour cela le parti de ſe laiſſer mourir de faim: ſoulagé par le remede qu'il avoit employé pour ſe détruire, ſes Amis viennent l'en féliciter; mais

il ne change point de résolution. „Puisque je dois un jour franchir ce pas & que je suis déja si avancé, poursuivons, dit-il, notre entreprise (52)." Voilà une mort bien digérée.

Il y a donc une fausse intrépidité, comme il y a une force d'Ame feinte, un courage apparent. ...

Il y a de même une espece d'intrépidité naturelle qui a toutes les apparences de la vraie, sans en avoir la réalité.

Avant que les animaux fussent instruits par la voie de l'expérience, avant qu'ils eussent appris ce qu'ils avoient à craindre les uns des autres, avant même qu'ils soupçonnassent qu'ils avoient quelque chose à redouter ; il leur fallut vivre.

Ainsi la Nature qui avoit destiné des especes à la nourriture d'autres especes, forma les dernieres à l'attaque, les premieres à la défense. Au sortir de ses mains, le Loup poursuivit donc avec ar-

(52) Cornel. Nepos : Vie d'Atticus. Liv. II. Chap. 15.



deur le Cerf qui fuit épouvanté. De même à la rencontre du Lion, le Cheval fut saisi d'effroi, son sang se glaça dans ses veines, ses crins se hérisserent, & il recula d'horreur.

Pourquoi le Cerf tremble-t'il à la vue du Loup?

Pourquoi ne l'attend-il pas de pied ferme, ne lui livre-t'il pas combat, & ne lui oppose-t'il que sa course légere? *C'est, dit-on qu'il est timide*: fort bien. Mais d'où le Cerf a-t'il appris qu'il devoit craindre? Et qui a enseigné au Loup à attaquer? La Nature, la Nature seule; c'est elle qui donne aux especes carnassieres des inclinations féroces, & de douces aux Animaux frugivores; c'est elle qui donne au Daim cet air inquiet, ce regard curieux, ce maintien timide; au Lion, ce regard fier, cette marche assurée, cette ame intrépide.

A la naissance du monde, tout animal suivoit les impulsions de la Nature,

l'homme comme la bête. Alors ſans armes contre les eſpeces féroces, il ne pouvoit leur oppoſer que la fuite. Il fut donc d'origine un animal craintif & lâche.

TELS étoient les premiers rapports que l'homme & les animaux avoient entr'eux, & tels ſont encore aujourd'hui ceux qu'on obſerve entre les bêtes. Mais à meſure que l'homme s'inſtruiſit par la voie de l'expérience, il s'appropria des forces étrangeres, & ces rapports changerent ſucceſſivement. Armé de cailloux & de bâtons, puis de flêches, de fer, de feu, il fit la guerre aux animaux avec leſquels il vivoit auparavant en paix; il leur livra combat, & les fit tomber ſous ſes coups: ſeul devenu plus fort, ſans qu'ils fuſſent devenus plus foibles, ſa timidité naturelle s'affoiblit par degrés. Peu-à-peu il apprit à ne plus les craindre, & oſa les attendre de pied ferme; armé du feu du Ciel, il alla enſuite les

chercher jusques dans leurs retraites, leur lança ses foudres : bientôt une frayeur nouvelle les saisit avec le sentiment d'une douleur inconnue, & les bêtes féroces épouvantées fuirent à leur tour devant lui. C'est ainsi que devenu par art le plus fort des animaux, l'art en fit encore en apparence le plus intrépide.

Les relations de l'homme avec les animaux ne furent pas les seules qui changerent, celles des hommes entr'eux changerent aussi. A mesure que leurs facultés se dévéloppoient, comme elles ne le faisoient pas également dans chaque individu, ils ne s'approprierent pas tous les mêmes forces, ils devinrent donc supérieurs les uns aux autres, mais à certains égards. L'un devint plus adroit, l'autre plus fort, un troisieme plus rusé, un quatrieme plus redoutable par ses armes. Or cette inégalité dans leur puissance en mit une bien grande dans la maniere dont ils envisagerent le péril,

dans leur audace. Ainſi cette intrépidité apparente fondée dans tous ſur un ſentiment de ſupériorité, le fut dans les uns ſur la force, dans les autres ſur l'adreſſe ou la ruſe. Tel ne fut donc intrépide que l'épée à la main, tel autre ne le fut qu'à la lutte; en un mot chacun ne voulut s'engager que dans un combat où il ſentoit n'avoir rien à riſquer, comme les Parthes qui n'alloient à la guerre que tout couverts de lames de fer, n'ayant de libre que les yeux.

NON ſeulement l'homme en s'armant devint audacieux par le ſentiment de ſa ſupériorité, il le devint auſſi en s'appropriant par la penſée les forces de ſes ſemblables. Des lâches deviennent intrépides en compagnie; en comptant ſur les autres, chacun réunit en idée leur puiſſance à la ſienne propre: ainſi, ſe ſentant plus en état d'attaquer ou de réſiſter, le péril diminue à ſes yeux, &

il l'affronte; semblable à ces timides animaux, qui attaquent en corps l'animal terrible, qu'ils fuient chacun en particulier.

D'AUTRES causes donnent encore à la lâcheté les caracteres de l'audace. L'habitude par exemple de s'exposer aux mêmes périls, nous familiarise avec eux, & nous en cache l'horreur. Le vétéran, qui a toujours échappé du combat, marche à l'ennemi sans crainte; parce qu'il s'attend d'en échapper encore.

LES Couvreurs montent sans effroi au haut des clochers, les Prêtres pensent sans trembler aux supplices du tartare; & dans tous ces cas, la valeur, la bravoure, l'intrépidité sont toujours l'effet d'une vue peu nette du danger ou de l'assurance entiere qu'il n'y a point de risque à courir.

Montrez moi un danger dont je ne puisse pas échapper, disoit Péterbourgh (surnommé

l'homme-sans-peur) & je vous réponds de trembler comme un autre.

Telle est le plus souvent la source de ces actions héroïques, de ces hauts faits, que les Historiens élevent jusqu'aux nues, & que les Poëtes immortalisent par leurs chants: actes d'une vertu trompeuse, qu'on a pris jusqu'à présent pour de la valeur, & qui n'en ont que l'apparence.

Le dirai-je donc? la vraie intrépidité se décele dans celui qui affronte la douleur, les périls ou la mort, par l'effroi qu'elle jette dans son ame. Le courage de même, ne se mesure qu'à la patience dans les maux, mais supportés en silence & sans témoins.

Terminons cet article, peut-être déja trop long, en concluant que, puisque le courage est attaché au peu de sensibilité; l'intrépidité, la bravoure, la valeur à la sensibilité combinée avec les objets de nos passions & notre différente position

à leur égard, ces vertus tiennent toutes à la conſtitution du Corps; l'une à des organes groſſiers & durs, les autres à des organes délicats & ſenſibles.

Nouvelles obſervations ſur la maniere dont l'organiſation rend l'homme d'un caractere ouvert ou diſſimulé.

AJOUTONS quelques obſervations à ce que nous avons dit ailleurs ſur ce ſujet.

LES divers degrés de force que la Nature a accordés aux divers individus, mettent tous quelque différence dans le caractere moral.

POUR obtenir ce qu'il deſire, le fort a recours à ſes bras, le foible à la ruſe; l'un prend ſes avantages à force ouverte, l'autre par adreſſe.

DU ſentiment de cette force comparée, réſulte donc, d'un côté, la fourberie & la ſubtilité d'eſprit; de l'autre,

un caractere ouvert, mais borné. Ainsi l'homme fort est audacieux, plein de franchise & de candeur; mais simple, rustre, grossier. Tandis que l'homme foible est lâche, subtil, fourbe, les menées sourdes sont ses pratiques comme les timides détours.

Meme parmi les animaux, où la Nature semble tout faire, on observe de pareils résultats: on voit cette audace, cette subtilité de caractere toujours proportionnées à la force des organes.

Entre les espèces carnassieres toutes faites pour attaquer, le foible Lévrier fuit le Loup: ce n'est que le Dogue terrible, qui ose lui livrer combat. Le Loup fuit (53) l'Ours plus fort que lui, & l'Ours à son tour fuit le Lion plus fort encore.

Dans les especes frugivores, sans ar-

(53) L'Ours brun, la seule espece qui soit carnivore.

mes pour l'attaque, on retrouve les mêmes rapports.

A la vue du Loup, le Daim foible & timide prend la fuite; au lieu que le Taureau fort & vigoureux arrête sa marche, mugit de fureur, & lui présente ses cornes.

A voir comment la Nature observe exactement d'une espece à l'autre cette proportion de force & d'audace, on diroit que cette sage Mere ne peut jamais caractériser l'Ame que par le Corps.

Il ne nous reste plus rien à dire maintenant de l'influence de l'organisation sur le Cœur, passons à l'examen de son influence sur l'Esprit.

CHA-

CHAPITRE SECOND.

De l'influence de l'Organisation sur l'Esprit.

QUELLE étonnante variété dans les esprits ! Quelle différence prodigieuse dans leur caractere, leur justesse, leur fécondité, leur profondeur!

Tous les hommes comparent leurs sensations jusqu'à certain point; mais ils ne sont pas tous également propres à les comparer, à les généraliser, à en former des idées & de nouvelles combinaisons. Tous n'ont pas le don d'inventer, ni même celui de perfectionner. Combien qui ne savent point penser par eux-mêmes? Combien d'autres qui ne savent point penser du tout, & qui toujours réduits à une servile

imitation, ne font jamais que ce qu'ils voient faire, ne disent que ce qu'ils entendent dire ; comme s'ils n'avoient que de l'instinct & manquoient de jugement ?

En distinguant les opérations intellectuelles relativement à leur objet, on trouve que le gros des hommes est borné à combiner des sensations, le petit nombre à combiner des idées. Mais parmi ceux qui pensent, quelle diversité, quand on les examine avec soin !

Il en est dont l'activité d'esprit est telle, qu'ils ne saisissent jamais un principe, sans le suivre jusque dans ses dernieres conséquences. Il en est aussi, & en plus grand nombre, dont l'esprit moins actif laisse échapper toutes celles qui n'ont pas un certain degré d'évidence au premier coup d'œil. Dans les uns, le jugement domine ; dans les autres, c'est l'imagina-

tion. L'un a plus de fécondité, l'autre plus de justesse; l'un est plus impétueux, plus transcendant; l'autre plus soutenu, plus concis; l'un par ses vives saillies excite l'admiration, l'autre par sa force & sa solidité émeut, entraîne, subjugue.

On cherche la raison de la différence des esprits, mais si l'on y fait bien attention, on la trouvera dans la disposition des organes corporels, comme celle du caractere moral de l'Ame.

L'impétueux Eschile, le tendre Tibulle, le judicieux Tacite, le touchant Fénélon, le sublime Corneille, le doux Racine, le profond Montesquieu, l'inconséquent Voltaire, tous les hommes en un mot doivent chacun la tournure & le caractere de leur Esprit à la constitution de leur Corps.

Ne nous contentons pas d'une simple assertion, démontrons cette vérité; fixons ces dispositions organiques, cau-

ſe de la différence des Eſprits, & déve-
loppons les Loix ignorées de leur in-
fluence myſtérieuſe. Pour éclaircir les
phénomenes, n'allons pas toutefois
imiter ceux qui nous ont précédés dans
cette cariere: n'ayons pas recours à des
explications forcées; tandis qu'il en eſt
de ſi naturelles, qui ſemblent ſe pré-
ſenter d'elles-mêmes, & nous conduire
comme par la main. Il ne ſera donc
point queſtion ici de cette ſtructure re-
cherchée & merveilleuſe du cerveau,
de ces modifications obſcures & chi-
mériques des fibrilles de ce viſce-
re. C'eſt par des loix bien plus admi-
rables que ſont produits ces phénome-
nes. C'eſt par des principes ſimples, des
principes évidents, & ſi évidents & ſi
ſimples, qu'il eſt fort étrange qu'on les
ait méconnus juſqu'à ce jour.

Comment l'Organiſation détermine l'étendue de l'Eſprit.

Il eſt des hommes dont l'eſprit actif reçoit peu de ſenſations ſans les comparer.

Il en eſt d'autres qui ne comparent gueres qu'un certain genre de ſenſations. Ceux-ci ſont moins ſpirituels & d'autant moins que leur eſprit ſe porte plus rarement à examiner les objets & à en former des idées.

D'autres enfin, ont une ſi grande indolence à penſer, qu'ils ne combinent preſque rien du premier coup; il leur faut des ſenſations fortes & mille fois répétées, pour qu'ils viennent enfin à en comparer quelques-unes. Auſſi ces hommes, tous plus ou moins ignares, ne different-ils de l'imbécile que par

ce petit nombre d'idées, que leur Esprit a tant de peine à former.

Nul homme ne cherche à (54) connoitre que parce qu'il cherche à jouir. Celui qui seroit sans desirs & sans craintes, ne se donneroit certainement point la peine de comparer ses sensations, de combiner ses idées, de raisonner. Ce sont donc les passions qui produisent l'activité de l'entendement; sans elles, l'Esprit que rien n'intéresse, tombe dans la langueur, & s'éteint dans l'oisiveté.

L'Esprit penseur ne vient, que de l'intérêt à penser; cet intérêt peut être de plusieurs sortes. Tel le trouve dans le plaisir qu'il a de connoître la raison

(54) La curiosité des Enfants, & leurs goûts décidés, qu'on prend pour des goûts naturels, & que quelques philosophes prétendent déduire de l'instinct, n'ont pas d'autre source. Cette curiosité vient de ce qu'on leur a fait envisager la Science comme le bonheur, & par conséquent de l'intéret à connoître: quant à ces goûts, ils viennent de l'agrément qu'ils trouvent à telle & telle occupation.

des choses : tel autre dans le plaisir d'étaler sa vaine érudition & de s'attirer les regards : tel autre encore dans les moyens de se procurer par son savoir les commodités de la vie.

Pour exceller dans un genre quelconque, il faut être animé de quelque desir ; & plus ce desir est violent, plus les efforts qu'on fait sont efficaces. *Les hommes sont donc plus ou moins spirituels, à mesure qu'ils sont plus ou moins sensibles.*

L'entendement doit beaucoup aux passions, cela est incontestable ; mais si les passions sont nécessaires pour devenir un Esprit actif, elles ne suffisent pas pour devenir un Esprit brillant, un Esprit fécond, un Génie. Elles peuvent bien faire tout tenter pour réussir, mais elles ne donnent pas les qualités nécessaires au succès ; il faut donc quelque chose de plus que la sensibilité des organes.

Voyons quelles ſont ces diſpoſitions. A la naiſſance de l'homme aucune de ſes facultés ſpirituelles n'eſt (55) devéloppée, aucune encore n'eſt entrée en exercice, pas même l'inſtinct. Ainſi, que l'Ame exiſte avant ſon union au Corps, & qu'elle ait alors une maniere propre de connoître, toujours eſt-il certain, qu'une fois aſſujettie aux Loix de cette union, elle ne conſerve plus rien de ſon état primitif, pas même le ſouvenir d'avoir été.

Tout homme a bien la faculté de juger, & quand il feroit vrai qu'ils l'ont tous également, les Eſprits n'en différeroient pas moins: car l'entendement ne peut jamais marcher ſeul, il lui faut toujours le concours du principe ſenſitif, ou plutôt, celui des ſenſations.

Voyez

(55) Voyez Liv. II. l'Article, *Devéloppement de nos facultés ſpirituelles.*

Voyez les productions de l'Esprit les ouvrages de l'imagination les plus singuliers, ceux qui semblent tenir le moins à la Nature, ils ont tous pour sujet des objets sensibles ou des rapports de ces objets. Nos pensées elles-mêmes ne sont la plus part que des images corporelles; & des idées les plus creuses, il n'en est aucune (56) qui ne soit fixée par les sens: dans la Nature, nul ouvrage de pure intellection.

Voulons-nous, par exemple, nous former quelqu'idée de Dieu, nous le considérons sans cesse sous des rapports humains, tantôt comme un bon Pere, tantôt comme un Roi glorieux, d'autres fois comme un Maître puissant, ou un Juge irrité. „Celui qui veut s'élever à l'être des êtres, & le contempler dans

(56) Cela est si vrai que pour donner à l'homme l'idée d'étendue, de dureté, d'ustion, d'impénétrabilité, de pesanteur, &c. il faut le renvoyer à ses sens.

ſon eſſence ſans le ſecours des images corporelles, ne ſait par où l'atteindre, & ſon Eſprit troublé ſe perd dans ſes ſublimes méditations." Voilà pourquoi toutes les Religions ſont étayées d'un culte groſſier, qui interpoſe des objets ſenſibles entre le créateur & la créature. Tel contemple la Divinité dans ſes œuvres, tel autre l'adore ſous des ſimulacres; car l'Eſprit comme le cœur ne s'attache que par l'entremiſe des ſens.

De même quand nous voulons nous former quelque notion de l'Ame; nous nous la repréſentons toujours comme un ſoufle léger, une matiere ſubtile, un être corporel enfin, ou nous ne nous repréſentons rien du tout.

Quelqu'objet que nous choiſiſſions, c'eſt la même choſe. Ainſi nous avons beau vouloir nous former des idées toutes intellectuelles, concevoir la ſpiritualité pure; cela paſſe notre portée, &

nous ne retirons de nos vains efforts que ténebres & confusion.

TOUTES les idées sont donc formées de rapports vrais ou faux des choses sensibles; aussi l'entendement ne marche-t'il qu'avec les sensations; à mesure qu'on s'éloigne de leurs objets, on devient inintelligible; & sans leur secours nos idées nous échappent, ou ne se forment point.

CONCLUONS delà que les sensations sont la base de toutes nos connoissances. Quelle différence ne doit donc pas mettre dans les Esprits, la différente structure des sens? seuls moyens qu'ait l'homme de communiquer avec les êtres qui l'environnent dans cet univers.

Nos connoissances ne s'étendent & ne se perfectionnent que par la comparaison des objets. Plus nous avons de sensations à comparer, plus nos idées sont nombreuses; plus ces sensations sont nettes, plus nos idées sont claires; plus

ces comparaiſons ſont exactes, plus nos connoiſſances ſont parfaites. Au contraire, moins le nombre des ſenſations eſt conſidérable, plus la ſphere d'activité de l'Eſprit eſt reſſerrée, moins les idées ſont nombreuſes; non ſeulement par la privation de celles qui ſont fondées ſur les perceptions du ſens qui manque, mais encore par la privation de beaucoup d'autres; car comme tout eſt lié dans la Nature, il eſt clair que, les perceptions d'un ſens ſervent ſouvent à faire découvrir les rapports de celles d'un autre ſens.

Le nombre des idées & leur nature étant donc relatifs au nombre & à la ſtructure de ces organes, *Les hommes doivent être moins intelligents, moins ſpirituels, à meſure qu'ils ont moins de ſens, & que leurs ſens ſont plus mouſſes.*

Quoiqu'il y ait un rapport intime entre le nombre des ſenſations & celui des idées, ce rapport n'eſt cependant

pas le même pour chaque ſens. Tel ſens eſt plus borné, tel autre l'eſt moins.

En calculant le nombre de leurs différents objets, il n'eſt pas douteux que l'odorat ne ſoit le plus limité, & que la vue ne l'emporte de beaucoup ſur tous les autres. La vue eſt de tous les ſens celui qui embraſſe le plus d'objets; figures, dimenſions, couleurs, tout cela eſt de ſon reſſort; & les variétés qui ſe trouvent dans chacune de ces modifications de la matiere ſurpaſſent infiniment celles (57) des ſons, des ſaveurs, des odeurs: elle eſt donc inconteſtablement celui qui contribue le plus à l'étendue de nos connoiſſances.

(57) Je ne conſidère point l'oreille entant qu'organe des ſons, ſignes conventionels, comme je n'enviſage point l'œil ſous ce rapport. Si un ſourd de naiſſance eſt privé des lumieres qu'on puiſe dans la converſation, un aveugle eſt privé de celles qu'on tire de la lecture. Et s'il eſt poſſible de ſuppléer le défaut d'ouie par la vue, on peut pareillement ſuppléer celui de la vue par l'ouie. Tout eſt donc compenſé à cet égard, la différence entre le nombre de leurs ſenſations reſte donc auſſi la même.

Voilà quant au nombre de nos sensations; à l'égard de leur nature, il est clair qu'il doit résulter de la différente structure des sens d'un individu à un autre, bien des variétés.

Il est dans la nature, que chaque objet produise sur l'homme une impression agréable ou douloureuse; parce que l'homme est un être sensible, & que tout être sensible doit être affecté par le plaisir ou la douleur: mais il n'est point du tout dans la nature, que le même objet produise sur chaque individu la même impression; parce que leurs sens respectifs ne sont pas tous également conformés. Or, de quelque maniere que les objets corporels affectent les sens, il est certain que les mêmes objets ne les affectent pas également dans tous les individus, & ne produisent pas par conséquent dans l'Ame la même sensation; à part les effets de l'illusion

des paſſions & de l'habitude. L'éclatant coloris des lis ne plait pas à tous les yeux; le goût délicat de l'ananas ne flatte pas tous les palais, le chant du Roſſignol n'enchante pas toutes les oreilles.

Mais ne parlons point ici de ces diſparités de ſenſations d'un individu à un autre, puiſque nous ne ſaurions en démontrer la cauſe; attachons nous à celles qui ſont plus ſenſibles, & que nous connoiſſons mieux.

Les principales différences entre les ſenſations des divers individus, ſont tirées de leur délicateſſe, de la grandeur des images, & du nombre des objets qui compoſent le tableau; celles-ci ſont particulieres à la vue, celle-là eſt commune à tous les ſens.

Plus l'organe eſt délicat, mieux il apperçoit les petits objets qui échappent à des organes groſſiers. Or la fineſſe des ſenſations eſt néceſſaire à l'acquiſi-

tion de bien des connoiſſances. La découverte des Satellites de Jupiter & de divers autres Corps Céleſtes, celle des animalcules des infuſions, celles de l'Anatomie ſubtile, nous ne les devons qu'à des inſtrumens deſtinés à ſuppléer la foibleſſe de nos ſens. Ce ſont ces ſupplémens ſeuls qui ont porté à tant d'égards nos connoiſſances au-delà du point où elles étoient il y a quelques ſiecles, & qui ont contribué de nos jours à la découverte de tant de vérités importantes.

Mais comme un organe fort délicat eſt auſſi plus ſuſceptible d'être irrité, & peut moins recevoir nettement les fortes ſenſations, il perd d'un côté ce qu'il gagne de l'autre, quelquefois au-delà. De quoi nous ſerviroit, par exemple, de voir dans les ténebres, ſi la lumiere du jour nous bleſſoit la vue, & ne perdrions-nous pas viſiblement à cet échange?

De même avec des yeux qui n'em-

braſſent qu'un très petit champ, nous en appercevons mieux les beautés (58) particulieres, & moins bien l'harmonie du tout. „Un organe qui embraſſe trop, voit mal les détails; un organe qui embraſſe trop peu, ne voit point les rapports".

En examinant quelles ſenſations entrent dans les différentes ſciences, on pouroit déterminer la ſtructure des ſens la plus propre à chacune en particulier; mais, en général, des organes délicats ſans l'être trop; propres à embraſſer un nombre médiocre d'objets, & fixés en tout, pour ainſi dire, ſur la moyenne proportionnelle, ſont les plus avantageuſement conſtruits dans tous les cas où la pénétration dépend du nombre & de la netteté des ſenſations: celui qui a les

(58) Cela eſt fondé ſur ce que l'attention s'affoiblit en ſe partageant, & ſur ce que les parties les plus brillantes du tableau, en fixant l'Eſprit, font comme diſparoître toutes les autres.

meilleurs ſens doit donc être néceſſairement le plus ſpirituel.

„ CEPENDANT on ne voit pas, dit
„ un (59) Philoſophe célebre, que les
„ perſonnes qui ont les ſens obtus, la
„ vue courte, l'oreille dure, l'odorat
„ détruit ou inſenſible, aient moins d'Eſ-
„ prit que les autres.

JE le crois bien, ſi vous faites l'obſervation ſur des hommes civiliſés: le moyen d'appercevoir l'avantage de la bonne organiſation dans la Société, où l'Eſprit de tous devient commun à chaque individu, & où l'homme trouve toujours dequoi ſuppléer l'imperfection de ſes ſens? Car à quel défaut, je vous prie, l'art ne remédie-t'il pas? Aux vues courtes, il fournit des téleſcopes, & rapproche à leur portée les objets les plus éloignés. Aux vues foibles, il fournit des microſcopes, des loupes, des angiſcopes, & leur rend

(59) Buffon, Hiſtoire Naturelle, Vol. 4. Edit. *in*-12.

fenfibles les objets qui leur échappoient. Aux oreilles dures, ce font des cornets auditifs; aux odorats mouffes, aux palais blazés, ce font des jus, des quinteffences, des odeurs, des faveurs concentrées. Avec tous ces fecours eft-il donc fort étrange que l'homme dont les organes font imparfaits, aille de pair à cet égard avec celui qui en a reçu d'excellents de la Nature? Mais faites l'obfervation fur des perfonnes privées de ces reffources de l'art, & enfuite prononcez.

„ Toutefois, pourfuit-on, l'homme „ n'en eft pas plus fpirituel, pour avoir „ exercé fes oreilles & fes yeux."

Je prouverai ci-après, contre l'opinion commune, que nos fens ne fe perfectionnent point par l'exercice; mais quand il feroit vrai qu'ils acquierent de la fineffe, que prétend inférer notre Philofophe de cette vague affertion?

Sans doute un homme peut avoir

exercé ses yeux & ses oreilles sans être plus spitituel qu'un autre qui n'a pas pris cette peine. Je dis plus, il peut l'être beaucoup moins; parce qu'il ne suffit pas d'exercer simplement nos sens pour augmenter la masse de nos connoissances & étendre les bornes de notre Esprit, il faut le faire sur des objets importants & relatifs à quelque science.

Qu'un homme s'amuse toute sa vie à examiner des grains de sable, il n'en sera pas moins ignorant pour connoitre leurs différentes figures. Mais au lieu de cette triste occupation, qu'il passe le même tems à considérer les plantes, les animalcules, à faire de fines observations d'Histoire Naturelle; (de ces observations qui ont rendu les Malpighi, les Lewenhooek, les Borelli si fameux) pensez-vous qu'il ne gagne rien à cet exercice, & que la somme de ses connoissances ne s'accroisse pas?

Un coup d'œil auroit suffit pour sen-

tir la vanité de ces objections, il n'en faut cependant pas moins perdre le tems à les réfuter; parce que la célébrité de celui qui les fait, leur donne du poids auprès du commun des lecteurs.

Concluons donc que mieux les sens sont constitués, plus on est intelligent, toutes choses égales d'ailleurs.

Comment l'Organisation caractérise l'Esprit.

MAIS les hommes ne different pas seulement entr'eux par le nombre de leurs idées, ils different encore (60)

(60) Pour combattre l'influence du physique sur le moral, Helvétius suppose dans chaque homme, égalité de finesse de sens, égalité de mémoire, & même capacité d'attention. (De l'*Esprit* disc. 3. Chap. III.) Il fait ensuite consister toute la différence des Esprits dans le nombre des idées: puis supposant deux hommes différemment organisés, il complette par des faits historiques, accumulés dans la mémoire de celui dont les sens sont obtus & grossiers, le nombre d'idées fines que la délicatesse seule des sens de l'autre lui permet d'acquérir; & faisant faire ainsi à ces deux hommes même nombre de combinaisons, il les déclare également spirituels.

par la nature de leurs connoiſſances. La différence des Eſprits ne ſe tire donc pas ſimplement de la multitude des jugemens, mais de la maniere dont ils ſont formés.

L'HOMME ne forme-t'il ſes idées que ſur des rapports apparents? c'eſt un *Eſprit ſuperficiel*. Les forme-t'il ſur des rapports réels? C'eſt un *Eſprit ſolide*. Apprecie-t'il mal ces rapports?

Mais quand il ſéroit vrai, comme il eſt faux, que les diſpoſitions phiſiques à l'intelligence ſont les mêmes dans tous les individus, comment l'auteur n'a-t'il pas eu honte de prouver ſa theſe par un ſemblable argument? Quoi donc, la différence des Eſprits ne conſiſte-t'elle que dans le nombre des penſées, & deux hommes ont-ils égalité de génie pour avoir fait même nombre de combinaiſons? N'y-a-t'il donc point de différence entre les idées vraies, profondes & ſublimes des Monteſquieu, des Rouſſeau, des Newton, & les idées extravagantes des Scholaſtiques? Toutes ces rêveries inſenſées, toutes ces abſurdités inintelligibles, entaſſées dans une tête Arabeſque, la mettent-elle au niveau du judicieux Montagne, de l'agréable Fontenelle, du ſage Addiſſon? Non ſeulement on ne peut pas compenſer une idée vraie par une fauſſe, mais on ne peut pas même faire compenſation d'idée vraie à idée vraie, d'idée ſolide à idée ſolide, d'idée profonde à idée profonde; vu la différence extrême des objets de nos connoiſſances. Telle vérité eſt plus importante que telle autre vérité, tel principe eſt plus fécond que tel autre principe. Le petit livre des cauſes de *l'inégalité des conditions* n'abonde-t'il pas plus en lumieres que pluſieurs volumes d'Hiſtoire.

C'est un est *Esprit faux*. Controuve-t'il des rapports qui n'ont ni réalité ni probabilité? C'est *un fou*. Ne compare-t'il presque pas ses sensations? C'est un *imbécile*. Exercice-t'il son jugement sur des idées agréables, fines ou piquantes? C'est un *bel* (62) *Esprit*. L'exerce t'il sur des idées difficiles à saisir? C'est un *Esprit profond*.

Sans la réflexion, je le sais, l'homme qui a reçu de la Nature l'organisation la plus heureuse, n'a aucun avantage sur celui qu'elle a le moins favorisé. Mais qu'animés de la même passion ces deux hommes s'appliquent à l'étude, chacun de toutes ses forces, leurs efforts auront des succès bien différents. Tandis que le premier franchira rapidement les plus grands obstacles, tan-

(62) L'esprit consiste dans l'habitude à saisir des rapports qui ne sont pas sensibles à chacun.

Le bon sens à saisir des rapports vrais, mais évidens à tout le monde.

Le génie, qui semble tenir le milieu entre la raison & l'imagination, consiste dans l'habitude à saisir des rapport difficiles à decouvrir.

dis qu'il s'élevera d'un vol rapide à la connoissance de la vérité, & pénétrera dans les secrets de la Nature; c'est en vain que l'autre voudra prendre l'essort, il se trouvera arrêté à chaque pas, & ne pourra que se traîner à pas lents dans la carriere de la science.

J'AI déja montré quelques-unes des raisons physiques de la différence des Esprits; mais il nous en reste de bien plus importantes à decouvrir.

Comment l'Organisation favorise ou gêne le développement des facultés spirituelles.

ON ignore si l'Ame isolée peut sentir, penser & conserver la mémoire de choses; mais une fois unie au Corps, le développement de ses facultés dépend entiérement de l'état des organes auxquels elle est associée. Développons les rai-

raiſons ſecrettes de cette importante vérité.

SANS ſenſations, point d'idées; j'ai démontré cela: mais ſi les idées ſont toutes fondées ſur les ſenſations, elles dépendent à leur tour de l'entendement qui les forme. Or il ne peut pas les former de la même maniere dans tous les individus, ni toujours de la même maniere dans le même individu.

L'IMPRESSION des objets une fois produite ſur l'organe & reçue dans l'Ame, tout eſt fait pour les ſens; mais tout n'eſt pas fait pour le Corps.

POUR prononcer ſur les objets, il faut les examiner avec ſoin & les comparer ſous leurs différentes faces, ce qui demande de l'attention. L'attention eſt la Mere de toutes nos connoiſſances. C'eſt elle, qui appliquant l'Eſprit à la conſidération des êtres, nous montre leurs différentes propriétés. C'eſt elle, qui le fixant ſur les divers phénomenes de la

Nature, nous découvre des rapports cachés, des loix inconnues. C'eſt elle, qui mettant à profit toutes nos obſervations, fait ſortir de leurs combinaiſons compliquées ces découvertes ſublimes, ces inventions admirables, ces prodiges de ſcience, ces productions du génie, où l'on croit voir des mondes nouveaux. Sans elle tous les phénomenes ſont perdus pour nous, c'eſt en vain que l'Ame eſt ornée de ſi belles facultés, & que l'univers étale à nos yeux ſon magnifique ſpectacle.

L'ATTENTION ſe fortifie en ſe concentrant alors elle ſemble ſeule occuper l'Ame & la remplir: au contraire, elle s'affoiblit en ſe partageant.

Au milieu d'une démonſtration Géométrique, qu'un objet ſingulier s'offre à nos regards, à l'inſtant l'Eſprit s'en occupe, il s'y livre, il s'égare enfin, & cherche inutilement le fil de ſes penſées. Ainſi pour examiner, réfléchir,

méditer; il faut que l'Esprit soit dans un calme parfait, & qu'aucune sensation étrangere à celles de nos jugemens ne l'affecte.

La premiere condition nécessaire au libre exercice de la pensée & au développement des facultés intellectuelles, est donc que l'Ame soit unie à un Corps dont les fonctions vitales se fassent avec aisance, modération & régularité.

Mais cela ne suffit pas *pour que l'attention ne soit pas troublée, il faut encore que le sentiment qui résulte du jeu des organes soit comme imperceptible.* Ainsi la disposition la plus favorable à la réflexion est cet état de la Machine, qui fait l'humeur sereine. Celui qui fait l'humeur gaie attire (63) trop l'esprit au dehors. Celui qui fait l'humeur sombre l'attire trop (64) au dedans: l'un l'empêche

(63) & (64) Voyez Liv. IV. l'Article, *Comment l'organisation rend l'homme dissipé, reflêchi, volage ou taciturne.*

d'examiner les objets, l'autre de se replier sur lui-même pour combiner leurs impressions, & tous deux le distraisent & le troublent dans ses pensées. Ajoutez qu'avec cette disposition du Corps qui fait l'humeur sereine, on voit mieux la Nature telle qu'elle est.

Ce n'est que dans la retraite & le calme des passions, que l'Ame peut méditer profondément. Ce n'est que dans ces momens tranquilles où l'Ame concentrée en elle-même semble s'écouter en silence, qu'elle peut méditer avec succès. L'homme extrêmement sensible peut donc moins qu'un autre jouïr de ce recueillement qu'exige l'examen & la réflexion : sans cesse exposé à l'action des objets, & n'étant presque jamais foiblement affecté, il vit presque toujours hors de lui.

Je sais qu'on peut en quelque sorte remédier à ce désavantage d'une sensi-

bilité extrême, en évitant le grand bruit, la vive lumiere; en cherchant le repos & la tranquillité de la nuit: mais ces précautions ne sont possibles qu'en certains cas, & n'empêchent point qu'uni à un Corps doué d'une grande sensibilité l'Esprit ne se défende plus difficilement des écarts.

D'AILLEURS l'homme fort sensible est sujet à plus de besoins, à plus d'indispositions, que l'homme robuste, & par conséquent à des distractions plus fréquentes. Ainsi presque toujours éveillé par ses besoins, presque toujours occupé à les satisfaire, & comme inévitablement attaché aux choses présentes, il perd la mémoire des choses passées; il perd aussi la puissance de considérer avec soin les objets, ou plutôt il ne peut jamais l'acquérir; car dans le flux perpétuel des sensations tumultueuses qui l'entraînent, toujours hors de lui-même,

il ne peut rien examiner, ni méditer ſur rien.

Avec des organes très délicats, il eſt donc fort difficile, je dirai même comme impoſſible de poſſéder cette liberté d'eſprit, ſi néceſſaire à l'étude de la Nature.

La réflexion eſt un état de l'Ame, qui exige aſſez de ſenſibilité pour être vivement affectée, & trop peu pour être irréſiſtiblement fixée ſur les objets préſents. *Il n'y a donc que l'Eſprit uni à des organes médiocrement ſenſibles, qui puiſſe méditer en liberté & contracter une tournure philoſophique.*

Comment l'Organiſation rend l'eſprit juſte, fin, vaſte, profond, ou ſuperficiel, étroit, faux & groſſier.

Les lumieres ne s'étendent & ne ſe perfectionnent qu'à meſure que l'Eſprit compare ſes ſenſations. Plus il les compare, plus il y découvre de rapports, & plus nos idées ſont nombreuſes; plus il les examine avec ſoin, plus nos connoiſſances ſont parfaites.

J'ai diſtingué deux puiſſances dans l'entendement; celle d'appercevoir, de conſidérer, de comparer les objets, & celle de prononcer ſur leurs rapports. La premiere eſt le fondement de la derniere, & la précede néceſſairement dans ſes opérations. Que faut-il donc pour bien juger? s'appliquer à bien voir. C'eſt donc de la différente aptitude de l'Eſprit à l'attention, combinée avec le tems qu'il

peut la foutenir, que dépendent la juf-teffe de nos jugemens & le caractere de nos idées.

Pour avoir des idées profondes, il faut fixer longtems fans diftraction les mêmes objets, confidérer leurs rélations, leurs diffemblances, les examiner, les comparer, les combiner de cent façons différentes: car ce n'eft qu'en les examinant fous toutes leurs faces, que nous venons à les envifager fous des afpects inconnus, & à découvrir leurs rapports cachés.

Je ne veux pas dire cependant que toutes les grandes découvertes foient dûes à une fuite graduée d'obfervations & de combinaifons compliquées. *Quel*quefois l'Efprit apperçoit dans le lointain fon objet, au travers des ténebres dont il eft enveloppé. Mais s'il femble alors parvenir par faut à la connoiffance de la vérité, il doit néanmoins toujours revenir aux obfervations, aux expérien-

ces

ces & à une ſuite graduée de combinaiſons, pour vérifier ſes nouvelles idées & leur donner une liaiſon avec ſes connoiſſances acquiſes: deſorte qu'après avoir franchi tout d'un coup une eſpace immenſe, il eſt obligé de parcourir dans la ſuite tous les degrés intermédiaires qui en ſéparent les extrêmes; ramené par un cercle au point d'où il étoit parti. Voilà la marche de l'Eſprit humain dans toutes ſes découvertes.

Ainsi, ſoit que l'homme vueille acquérir des connoiſſances nouvelles ou vérifier celles qu'il a acquiſes, il ne peut jamais y parvenir que par l'examen longtems ſoutenu des phénomenes de la Nature. Ce n'eſt donc qu'à l'attention plus ou moins forte, plus ou moins (65) ſou-

(65) Cette attention n'eſt pas du genre de celle qu'exige l'étude des langues. Ici tout eſt découſu, tout eſt iſolé; là tout eſt lié, tout eſt uni. Dans le premier cas, l'Eſprit ſe ſoulage en ne prêtant attention que par intervalles & en paſſant à ſon gré d'un objet à un autre; mais dans le dernier cas, le même ſujet exige une continuité d'attention: l'Ame ne peut donc point examiner, & ſe repoſer alternativement. Celui qui voudroit diviſer ſon tems;

tenue, que nous devons la frivolité ou la profondeur de nos idées.

CETTE différente aptitude de l'Esprit à l'attention, & le tems qu'il peut la soutenir, dépendent absolument de l'organisation.

L'ESPRIT se fatigue comme le Corps, & tous deux se fatiguent en même tems. On ignore si l'Ame se fatigue elle-même; car la connoissance que nous avons des choses, ne va pas jusqu'à démontrer si une substance immatérielle est par sa nature susceptible ou non de lassitude: mais il est hors de doute, qu'une fois unie au Corps, & pendant tout le tems de son union avec lui, Elle éprouve un sentiment de fatigue, toutes les fois qu'il l'éprouve.

SI j'osois exposer ce que je pense sur

par intervalles, entre l'examen des objets & le repos; toujours arrêté dans ses observations, & toujours interrompu dans ses pensées, seroit sans cesse à recommencer le même ouvrage, & ne verroit jamais le fruit de son travail.

une matiere auſſi délicate, j'établirois la négative; & voici ce que je dirois pour appuyer mon aſſertion.

Dès que l'Ame eſt liée aux organes corporels, le ſentiment de laſſitude qu'ils reſſentent lui devient commun; il eſt donc ſimple qu'elle ſe fatigue avec eux.

La laſſitude de l'Eſprit eſt en partie celle du Corps (66); & il eſt comme certain qu'elle n'eſt autre choſe: car puiſque l'Eſprit, pour être tendu, a toujours beſoin de la tenſion des fibres, & puiſque les fibres ſe fatiguent toujours par une tenſion ſoutenue, il eſt naturel que l'Ame ne puiſſe plus ſe fixer lorſque les fibres ne peuvent plus ſe tendre, ou ce qui revient au même, que l'Eſprit paroiſſe toujours fatigué lorſque le Corps eſt las, & que le Corps

(66) La laſſitude du Corps n'eſt autre choſe que ce ſentiment de mal aiſe, qui réſulte de la tenſion trop ſoutenue ou trop fréquente des fibres. A force d'être diſtendues par le fluide des nerfs, ce fluide s'épuiſe, le reſſort organique s'affoiblit, ces fibres ſans ceſſe tiraillées ſont dans un état de langueur, & tout le Corps dans l'accablement.

ſoit toujours las lorſque l'Eſprit eſt fatigué.

Enfin nous n'avons d'idée de la laſſitude de l'Ame, que par la foibleſſe de ſes émotions, de ſes penſées, & leur peu de continuité ſur le même ſujet. Or dès que le Corps eſt las, c'eſt-à-dire, dès que ſes organes ſont dans l'accablement, les fonctions de l'Ame doivent être languiſſantes, les idées peu marquées, la vivacité des ſentimens éteinte; & j'en ai (67) dis la raiſon.

Il eſt donc clair que la laſſitude de l'Ame n'eſt que celle des organes (68) corporels, & que dans ce phénomene

(67) Voyez Liv. IV. l'Article. *Pourquoi le caractere de l'Ame eſt toujours conforme à l'état du Corps.*

(68) Si la fatigue ceſſe un peu, lorſque nous changeons d'objets, ce n'eſt pas que l'Ame *agiſſe ſur d'autres fibres*, comme l'a avancé un Auteur moderne: c'eſt que réveillée par ce nouvel objet, elle éprouve un nouveau ſentiment de plaiſir qui couvre en partie celui de laſſitude qu'elle reſſent: c'eſt que le ſujet qu'on attaque, exige ſouvent un moindre degré d'attention, & qu'alors on goute une eſpece de repos. Mais ſi ce nouveau ſujet eſt plus appliquant, loin de diminuer, la fatigue augmente. C'eſt ce qu'on éprouve toujours, en paſſant de l'étude de l'hiſtoire à celle de l'algebre par exemple, & de la lecture d'un Roman à celle d'un traité de Géométrie ſublime &c.

comme dans bien d'autres, l'apparence cache la réalité.

Quoi qu'il en soit, l'Esprit se fatigue avec le Corps; voilà un fait incontestable, une observation faite par tout le monde, & dont personne encore n'a songé à déduire des conséquences.

Quand le Corps est fatigué (& l'Ame se fatigue toujours en s'appliquant) nous avons beau vouloir continuer à méditer; quelqu'effort que nous fassions, nous ne pouvons plus fixer longtems notre esprit sur le même objet, ni l'y fixer fortement. *L'Ame ne peut donc être attentive qu'aussi longtems que les fibres peuvent être tendues.* Il n'est donc pas vrai que la capacité d'attention dépende uniquement de la force des passions, comme le disent les Philosophes.

Je sais bien que plus est vif l'intérêt que nous avons à nous appliquer, plus nous pouvons soutenir l'attention: la volonté peut bien alors employer toutes les

forces de la machine; mais elle ne peut aller au-delà. Ainſi de quelque violente paſſion qu'on ſoit animé, *l'attention eſt toujours néceſſairement proportionnée dans chaque individu au reſſort & à la ſolidité des fibres.*

D'AILLEURS une attention forcée eſt plus nuiſible, que favorable, au ſuccès de nos recherches. D'abord elle ne peut jamais être bien forte, à cauſe du ſentiment de mal-aiſe qui l'accompagne toujours: elle ne peut non plus durer que peu de tems; parce qu'une fois fatigués, les organes ont peu de force de reſte. Enfin le Corps s'épuiſe par des efforts trop violents, & l'homme perd dans les maladies tout le tems qu'il a cru gagner en prolongeant ſon attention, ſouvent même plus encore.

VOILA des cauſes phyſiques qui doivent produire de grandes différences dans le moral; mais à peine les Philoſophes s'en ſont-ils apperçus, quoiqu'elles

ſautent aux yeux dans l'examen des phénomenes que nous avons entrepris d'éclaircir. Rappellons ici notre principe, pour en tirer les conſéquences.

L'attention eſt toujours proportionnée à la ſolidité & au reſſort organique des fibres.

Pour avoir des idées profondes, il faut donc que l'Eſprit ſoit uni à des organes forts & élaſtiques; uni à des organes frêles ou ſimplement d'un grand reſſort, il eſt néceſſairement ſuperficiel & léger.

Ainsi l'homme d'une conſtitution délicate & ſenſible, ne peut point atteindre à la profondeur d'idées; trop foible pour les longues méditations & trop ſenſible pour mener une vie comtemplative, il promene rapidement ſes regards ſur la Nature, voltige ſans ceſſe ſur les objets, les effleure, & n'en voit jamais que la ſuperficie.

Je ne dis point cependant, que tout homme dont les organes ſont tiſſus de

fibres fortes & élastiques soit un Esprit profond; car outre la disposition physique, il faut la culture des talens. Mais je dis qu'il n'y a que l'homme ainsi constitué qui puisse le devenir, les autres pourront bien avoir un grand nombre d'idées justes & solides; jamais de profondes, de bien liées entr'elles. Les connoissances sublimes qu'on puise dans l'étude constante de la Nature sont des secrets qu'ils ne peuvent pénétrer d'eux-mêmes; il faut toujours qu'ils y soient initiés par autrui. Enfin ils feront, si vous voulez des Esprits à la Pope, à la Voltaire; & non à la M. Rousseau, à la Newton; des beaux esprits, des savants en un mot, & jamais des génies.

Poursuivons.

La netteté des idées est bien fondée sur leur justesse, mais elle n'en est pas inséparable. Pour concevoir nettement, il suffit que les sensations soient bien marquées, & que l'entendement soit

exact à prononcer sur les rapports apperçus; tandis que la justesse des idées exige encore la connoissance de tous les rapports nécessaires à fonder un jugement solide. On peut donc avoir l'esprit net sans l'avoir juste.

On peut par cela même, raisonner juste sur un article & faux sur un autre. Mais dans tous les cas où pour découvrir les vrais rapports des êtres, il faut les examiner avec attention; dans tous les cas où la connoissance des choses est le résultat d'un grand nombre de combinaisons compliquées; dans tous les cas où la vérité est difficile à saisir & où pour bien voir il faut voir beaucoup, la justesse de l'esprit dépend de son étendue, & ne differe point de sa profondeur; ou plutôt, la justesse & la profondeur exigent toutes deux le même degré d'attention, & supposent les mêmes dispositions organiques.

Avec des fibres frêles ou simplement

élastiques; trop foible pour considérer successivement les objets sous toutes leurs faces, & trop sensible pour suivre leur liaison, rassembler beaucoup de vues ramener au même point une longue suite d'idées, l'Esprit laisse échapper bien des choses par impuissance de se fixer : il envisage ensuite tout le reste avec rapidité, passe légérement sur les objets, les effleure; & jugeant du tout par le peu qu'il connoît, il est de nécessité inconséquent & faux.

Avançons dans nos conséquences.

Rélativement à leur objet, les idées sont particulieres ou générales, bornées ou vastes. Or cette disposition d'organes nécessaire à acquérir des idées profondes, l'est aussi à en acquérir de grandes. Car celles-ci résultent de la multitude des rapports que l'entendement saisit, rapproche & cencentre sous le même point de vue. Le don de voir la

Nature en grand exige donc le reſſort & la force des fibres.

Un autre effet de cette organiſation, c'eſt qu'elle eſt abſolument néceſſaire à la fineſſe des ſenſations & des idées.

On ne ceſſe de redire que les ſens ſe perfectionnent par l'habitude, & qu'ils s'exercent à ſentir ; comme l'Eſprit s'exerce à raiſonner.

„ Le peintre, nous dit-on, apper-
„ çoit du premier coup d'oeil dans un
„ tableau, des défauts de deſſein & des
„ nuances de coloris, inviſibles à d'au-
„ tres yeux. Le Berger, accoutumé à
„ conſidérer ſes moutons, découvre
„ entr'eux des diſſemblances qui les lui
„ font diſtinguer. Les fins gourmets
„ trouvent dans le goût & le bouquet
„ des vins, des différences qui échap-
„ pent aux autres. Un muſicien ſent
„ dans un Orcheſtre bien fourni juſqu'à
„ la plus petite diſſonnance.

„ Enfin les mots d'une langue étran-

„ gere, qui ne paroiſſoient d'abord
„ qu'une confuſion de ſons inarticulés,
„ ſe détachent peu-à-peu à l'oreille, à
„ force de les entendre".

Mais ſi l'on y réfléchit avec ſoin, on trouvera que cette prétendue perfection des ſens, eſt une (69) erreur groſſiere.

Il eſt vrai qu'en exerçant leurs organes, on y détermine pour le moment plus de fluide nerveux, & qu'on augmente par là leur tenſion, conſéquemment leur ſenſibilité. Mais celui qui s'efforce pour la premiere fois d'appercevoir de petits objets, a l'organe auſſi étendu, pour ne pas dire davantage, que celui qui eſt habitué à les diſtinguer du premier coup; cependant il n'apperçoit rien, il ne diſtingue rien. Ce n'eſt donc pas

(69) C'eſt une choſe étrange, dans combien d'erreurs l'on eſt tombé à l'égard des organes de nos ſenſations. Les uns prétendent que les ſens nous trompent continuellement; les autres qu'ils ſe perfectionnent par l'habitude; des troiſiemes qu'ils ont beſoin d'être rectifiés les uns par les autres. Phénomenes que les Philoſophes attribuent ſans ceſſe à nos organes, mais qu'on ne doit attribuer qu'à l'entendement, & qui ne ſont, dans l'exacte vérité, que des illuſions de l'Eſprit.

à l'organe mais à l'Ame, qu'il faut attribuer ce phénomene.

Que nous exercions nos ſens ou non, leur fineſſe eſt la même. Mais l'Ame, fixée ſur les ſenſations qu'elle reçoit du dehors, vient à bout de diſcerner leurs plus petites différences, trop foibles pour ſe faire ſentir ſans un effort particulier.

D'ailleurs ce n'eſt pas dans le Corps que l'Ame ſent, mais en elle-même; c'eſt là qu'eſt le ſpectacle de la Nature. On doit donc regarder la ſenſibilité comme une toile ſur laquelle ſe peint l'image des objets qui affectent nos ſens, & où l'entendement apperçoit leurs impreſſions. Or ce tableau a des parties plus ou moins foiblement colorées, plus ou moins lumineuſes, plus ou moins brillantes. Les unes attachent (70) donc plus fortement que les autres; celles qui ſont repréſentées en très petit ou par

(70) Voyez Liv. II. l'Article, *Exerçice de l'entendement*.

des teintes très foibles, doivent donc être comme insensibles. Aussi ne se font-elles point sentir au premier coup d'oeil, il faut les chercher; encore ne les découvre-t'on, qu'en fixant fortement l'Esprit. Que si un Peintre apperçoit au premier coup d'oeil les défauts d'un tableau, & si un Pâtre distingue facilement ses moutons; cela ne vient que de ce que l'un & l'autre sont habitués à tourner de ce côté là leur attention. Ainsi, un très grand nombre de fines sensations, que peut avoir l'Ame liée à des organes forts & élastiques, sont perdues pour l'Ame liée à des organes sans force & sans vigueur.

Ce que je dis des sensations est vrai à l'egard des idées; car ce n'est que par une attention soutenue qu'on peut faire ces remarques délicates, & acquérir ces idées fines, qui échappent au commun des hommes.

Nous venons de voir comment le Physique nous amene au moral, & comment de la constitution du Corps naît le caractere de l'Esprit. Mais nous ne sommes pas au bout; approfondissons ces recherches, & tâchons d'éclaircir des vérités encore enveloppées des ténebres d'une nuit profonde.

Plus on étudie l'Ame, plus on la suit dans l'exercice de ses facultés, plus on examine leurs opérations; & plus aussi on est forcé de reconnoître la puissante influence de la partie corporelle sur la partie pensante.

Comment l'Organiſation rend l'homme ſage ou inſenſé.

Tous les hommes ont bien la faculté de penſer, & quand ils l'auroient tous également, l'organiſation n'en régleroit pas moins l'exercice de cette faculté ; car la penſée ne peut avoir lieu ſans la tenſion des fibres ; l'Eſprit ne peut jamais marcher ſeul, il lui faut toujours le ſecours des organes corporels, pour juger, pour réfléchir. Ainſi, dépendant des ſens pour ſon développement, de l'élaſticité & de la force des organes pour le caractere de ſes idées, il l'eſt encore du reſſort des fibres pour l'ordre qui regne dans ſes penſées ; & c'eſt cette dépendance où l'Ame eſt à ce dernier égard qui met la plus grande différence entre les Eſprits.

La

La penſée réglée exige néceſſairement un certain dégré de tenſion dans les fibres.

Ce principe, dont les penſeurs ſentiront l'importance, ſe préſente ici pour la premiere fois; il tient d'ailleurs à notre ſujet de ſi près, qu'il demande d'être entiérement développé. Nous allons donc conſidérer la Nature ſous un point de vue (71) nouveau.

L'esprit a bien toujours la faculté de juger, mais il ne juge pas toujours de la même maniere: tantôt ſes penſées ſont ſuivies, tantôt découſues; des fois elles ſe ſuivent avec rapidité, d'autres fois avec lenteur.

Ces phénomenes, on les attribue tous à l'Ame même: mais ce qu'il

(71) La matiere qui va nous occuper eſt abſolument neuve, perſonne encore n'a entrepris de la traiter, perſonne même n'y a répandu le moindre trait de lumiere. Je prie le Lecteur de redoubler d'attention: les idées que j'ai à lui expoſer, quoique fort claires, ſont cependant aſſez difficiles à ſaiſir, & très faciles à échapper.

y a de vrai, c'eſt qu'ils dépendent abſolument du Corps. L'eſprit ne juge d'une certaine maniere que par certains rapports avec la diſpoſition de nos organes, & c'eſt toujours cette diſpoſition qui donne un caractere à la penſée. Démontrons cette vérité; puis nous en développerons les raiſons inconnues.

Quoique les idées viennent ſans nous & malgre nous, l'Ame a cependant beſoin du Corps pour leur donner une ſuite, les diriger à quelque but.

Quand les membres excedés de travail tombent de laſſitude, quand la tête ſe panche ſur la poitrine, & que la paupiere appeſantie cede au doux poids du ſommeil; le ſang coule dans nos veines d'un cours plus paiſible; peu-à-peu le ſentiment perd ſa vivacité, les ſenſations s'affoibliſſent; & l'eſprit ne trace plus que des foibles images, com-

me un dessein sans force tracé par une main légere.

Au sein du sommeil toutes nos facultés sont encore en jeu, quoique l'imagination semble être la seule puissance qui agisse; mais les sensations se suivent, les pensées se succedent, avec autant de bisarrerie que de rapidité, sans que l'Ame les compare ou les reconnoisse. Alors, dégagé en apparence de la matiere, l'Esprit se joue librement sur les objets, & forme de leur assemblage irrégulier ces images chymériques, qui font le tissu de nos illusions nocturnes. Au contraire dans les fievres ardentes, lorsque le sang circule avec impétuosité, les sensations sont vives, les idées fortement marquées; toutefois les unes & les autres se suivent de même avec confusion, sans que l'Ame les compare ou les reconnoisse. Mais lorsqu'on est éveillé & en santé, les sensations ont un de-

gré moyen de force, les idées ſont bien marquées, l'Ame les compare, & les fait ſuccéder avec ordre.

Si l'on réfléchit mûrement ſur ces phénomenes, on en trouvera la raiſon dans la différence du ton de nos fibres. Durant le ſommeil, ce ton eſt trop foible pour être propre à la juſteſſe & au mouvement ordonné des penſées: pendant la fievre ardente, ce ton eſt au contraire trop fort: *La penſée réglée n'a donc lieu qu'à l'aide d'un certain degré de tenſion, ou pour mieux dire, d'un degré moyen de reſſort organique.*

Mais ces principes ſont trop neufs, pour ne pas nous y arrêter plus long-tems, & laiſſer là-deſſus le moindre doute; tâchons donc d'en démontrer la vérité aux yeux mêmes.

L'homme a deux manieres d'être, qui lui ſont eſſentielles, veiller & dormir: c'eſt une ſuite néceſſaire des loix

de l'économie animale. Par ces Loix, il passe de l'éveil au sommeil; par ces Loix le moment de l'éveil vient aussi nécessairement que celui du repos, & tous deux arrivent indépendamment de toute cause externe; car l'homme ne peut subsister qu'un certain tems, dans l'un ou l'autre de ces états. Continuellement éveillé, ses fibres sans cesse en action perdroient bientôt tout leur ressort, sans le recouvrer jamais. Continuellement endormi, ses fibres ne se fatigueroient pas, il est vrai; mais le fluide des nerfs se consumeroit peu-à-peu par l'action des organes de la vie, & ne se répareroit plus. La continuité de l'une ou de l'autre de ces manieres d'exister, seroit donc nécessairement suivie de la mort.

Aux approches du sommeil, les muscles se relâchent, le cou paroît ne pouvoir plus porter la tête, les bras ce-

dent à leur propre poids; les sens deviennent inactifs, tout est en repos, & le sang circule d'un cours plus paisible. Quand on fait attention à ces phénomenes, on reconnoit sans peine que le sommeil n'est produit que par le défaut de ressort des fibres. Ce défaut de ressort est même sensible au toucher; la peau d'un homme qui dort est plus moëtte & ses chairs plus molasses, que lorsqu'il est éveillé: mais quand ce relâchement échapperoit aux doigts, l'examen des causes du sommeil suffiroit seul pour constater la vérité du principe que nous venons d'établir.

C'est un fait incontestable, que tout ce qui débilite le ton des fibres, nous endort constamment; tandis que tout ce qui le remonte, congédie pour un tems le sommeil.

La perte du fluide nerveux dans le coït par exemple, est bientôt suivie

d'un léger assoupissement. Après les combats de l'amour, la vivacité des mouvemens diminue, les desirs s'éteignent, & l'on se sent aller par degrés à un doux repos. L'épuisement du même fluide par un travail penible produit les mêmes effets.

Cette perte des esprits est une des principales causes du sommeil sans doute, mais elle n'est pas l'unique. Nous avons beau réparer par les alimens le suc nerveux, le sommeil n'en est pas moins nécessaire; nous le congédions bien par là pour quelques momens, mais bientôt il revient appésantir nos yeux, & nous accabler avec une nouvelle force. Si donc pour n'être pas épuisé de ce (72)

(72) Il n'est pas vrai, comme le prétendent quelques Physiologistes, que les ganglions, dont sont fournis les nerfs qui entrent dans les organes de la vie, contiennent un magasin de fluide nerveux suffisant pour continuer l'action de ces organes pendant le sommeil, puisque leurs mouvements cessent peu de tems après que leur communication avec le cerveau est rompue.

fluide, l'homme ne s'endort pas moins; le sommeil est aussi occasionné par une cause propre à nos solides; & cette cause n'est que la lassitude des organes, suite de la tension de nos fibres pendant l'éveil, & des contractions réitérées de nos muscles pendant l'exercice. Le sommeil est donc produit, & par la perte du suc nerveux & par l'affoiblissement de leur l'élasticité de nos solides: car il est incontestable qu'un Corps élastique perd par de trop fréquentes contractions. Ainsi, à force d'être tendues les fibres se relâchent, leur élasticité s'affoiblit, leur fluide s'épuise; & leur ressort une fois diminué, la circulation se rallentit, la sécrétion du fluide des nerfs est moindre, de même que son influx dans les organes du mouvement & du sentiment: d'où résulte une diminution de sensibilité, & une langueur

gueur générale dans les (73) ſenſations, les deſirs, les idées.

Quoique tout commerce paroiſſe rompu entre l'Ame & le Corps dans l'homme endormi, ces deux ſubſtances ſont néanmoins toujours en relation. Les ſens ſont toujours ouverts à l'impreſſion des objets externes, mais ordinairement trop foible pour fixer l'Ame, elle ne fait que l'effleurer ſans y laiſſer d'empreinte; phénomene particulier au ſommeil, bien propre à confirmer ce que nous avons dit de ſes cauſes.

On peut encore appuyer ces vérités par d'autres raiſons. L'état naturel aux grands dormeurs eſt un état de foibleſſe, & c'eſt par le ſommeil que commence notre exiſtence; le fœtus dont les fibres ſont preſque ſans reſſort, dort preſque continuellement. Le nouveau né dont les fibres ſont très foibles

(73) Voyez l'Article, qui a précédé, *Pourquoi la diſpoſition de l'Ame eſt toujours relative à l'état du Corps.*

encore, dort plus qu'il ne veille. A mesure qu'il avance en âge, c'est-à-dire, à mesure que ses organes prennent de la force, il supporte aussi plus facilement la privation du repos. Les femmes, moins fortes & moins vigoureuses que les hommes, ont de même plus besoin de sommeil. Enfin les flegmatiques dont les fibres (74) ont peu de ressort emploient la moitié de leur vie à dormir; les convalescens dorment presque toujours, & les Vieillards décrépites se meurent en (75) dormant.

(74) Parmi les animaux, on remarque que les hongres, moins vigoureux que les chevaux entiers, dorment aussi d'avantage.

(75) Il est un période dans la vieillesse où l'homme est sujet aux insomnies; mais cet état est un état maladif. Lorsque les fibres se dessechent, que le tissu de la peau devient aride, que la transpiration est supprimée; les liqueurs deviennent crasses, les sécrétoires s'obstruent, les liqueurs y stagnent, s'y corrompent, putrefient ces organes, & produisent cette funeste maladie, (si connue sous le nom de *marasme*,) toujours accompagnée d'une petite fievre. Alors les fibres sont tendues & l'homme ne peut prendre aucun repos: jusqu'à ce que sa sensibilité éteinte par l'âge; il n'est presque plus susceptible d'aucune impression de mal-aise, & finit sa triste existence dans l'inaction & le sommeil.

Une nouvelle raiſon, c'eſt que tout ce qui affoiblit le cours du ſang, en diminuant le reſſort des fibres, comme la chaleur, le feu, les boiſſons émollientes, ou tout ce qui engourdit les ſolides, en bridant l'activité du fluide des nerfs, comme les vapeurs ſulfureuſes, les boiſſons enivrantes, l'opium, produit toujours le ſommeil.

A ces preuves joignons en d'autres.

Dans les ſujets morts d'affections ſoporeuſes, il n'y avoit que la tête de mal conſtituée, toutes les autres parties étoient ſaines.

Bonnet qui a fait le plus d'obſervations en ce genre, rapporte, entre mille (76) cas, mais tous analogues,

„ Qu'il a trouvé une grande quantité „ de ſéroſités extravaſées dans le cerveau d'un létargique, de maniere „ que la ſubſtance corticale & les Méninges en étoient inondées. Dans la

(76) Dans ſon Sepulcretum Anatomicum, Liv. I.

„ diſſection d'un autre ſujet, il a ob-
„ ſervé que l'intérieur du cerveau étoit
„ auſſi rempli de ſéroſités extravaſées.

„ Dans d'autres, il a remarqué des
„ ſkirres & des tumeurs dans la partie
„ corticale de ce viſcere. Enfin dans quel-
„ ques perſonnes affectées d'une léthar-
„ gie habituelle, la ſubſtance du cerveau
„ s'eſt trouvée deſſéchée, les vaiſſeaux
„ de la pie-Mere ſurtout étoient extrê-
„ mement engorgés par un ſang noir &
„ craſſe.

Or toutes ces obſervations prouvent, en ce quelles ont de commun, que l'aſſoupiſſement étoit cauſé par la diminution ou même la ſuppreſſion totale de l'influx du fluide des Nerfs dans les organes du mouvement & du ſentiment: effet naturel de ſa filtration viciée dans les engorgemens de la ſubſtance corticale du cerveau, de même que de la perte du reſſort oſcillatoire des Méninges engorgées, de la compreſſion de la ſub-

ſtance médullaire par les ſéroſités extravaſées, ou encore du défaut de ce fluide, comme dans le deſſéchement du cerveau. On ſait d'ailleurs que la ſimple preſſion de ce viſcere, après l'enlévement du crane, produit le ſommeil, (77) en empêchant le ſuc nerveux de couler dans les filieres des Nerfs, & par conſéquent en affoibliſſant le reſſort des fibres.

MAIS une raiſon des plus concluantes, c'eſt que le ſommeil ne peut point avoir lieu, tandis que le Corps eſt violemment agité, ſoit par la fievre ou quelque vive paſſion, également propre à tendre les fibres de la machine.

AJOUTONS enfin à ces preuves la plus convainquante de toutes.

(77) J'ai fait pluſieurs fois cette expérience ſur des malheureux après l'opération du trépan. La preſſion légere du cerveau produiſoit toujours l'obſcurciſſement de la vue, le tintement des oreilles; une preſſion un peu plus forte étoit ſuivie d'aſſoupiſſement, puis de ſommeil, & tous ces ſymptômes ceſſoient avec cette compreſſion.

Si le relâchement des fibres eſt la cauſe du ſommeil, le rétabliſſement de leur reſſort par le repos doit être celle de l'éveil. Cette cauſe que nous avons déduite de la néceſſité des faits, rendons-la ſenſible dans ſes phénomenes.

Sur la fin d'un ſommeil paiſible, les fibres ſe tendent par degrés, le ſang circule avec plus de force, le teint s'anime peu-à-peu, les impreſſions des objets ſur les ſens deviennent plus fortes, & l'Ame eſt de plus en plus en relation avec les objets extérieurs. Lorſque nous ſommes bien endormis, de vives ſenſations ne nous éveillent pas; dans le fort du ſommeil, de vives ſenſations ne nous éveillent pas non plus: il n'y a que des impreſſions extrêmement fortes qui interrompent notre repos. Mais quand nous avons repoſé longtems, le moindre bruit diſſipe notre ſommeil, & toujours plus efficacement que nous approchons de ſa

fin; de ſorte que ſon premier degré ne ſe diſtingue pas de l'état de veille, & que ſon dernier degré s'y confond. Ainſi le ſommeil arrive & s'évanouit inſenſiblement: ſemblable en cela à l'obſcurité de la nuit, qui parvient peu-à-peu à ſon plus haut point, & diminue enſuite par la même gradation. Concluons donc que les fibres ont un plus fort degré (78) de reſſort dans l'homme éveillé, que dans l'homme endormi.

DURANT le ſommeil, la penſée réglée n'a point lieu; alors l'Eſprit ſe promene

(78) Ce degré de tenſion n'eſt ſoutenu que par l'intérêt que l'Ame prend aux choſes, & la variété des impreſſions qu'elle en reçoit. Auſſi dans les lieux où les parties du tableau, que la Nature offre à nos regards, ſont ſimilaires & où les points de vue ne cauſent qu'une froide admiration, les yeux ſe promenent d'abord ſans laſſitude ſur les objets, & s'y repoſent ſans ennui. Mais bientôt devenu moins piquant, ce tableau ne produit plus de vives ſenſations ſur notre Ame, la ſatiété ſuit de près, & l'on s'endort. Voilà pourquoi des ſenſations foibles & monotones, telles que le doux murmure d'un ruiſſeau, nous invitent au ſommeil; c'eſt-à-dire, nous laiſſent retomber dans le repos. Voila pourquoi auſſi un livre qui ne contient que de plattes vérités, rien de vif, rien de neuf, rien de piquant, rien en un mot qui ſoit capable d'intéreſſer & d'exciter la curioſité, eſt un excellent ſoporifere.

ſans ordre ſur les ſenſations qu'il a reçues, & ſes penſées ſe ſuccedent en confuſion: ſi quelquefois pourtant elles ont une ſuite, ce n'eſt que lorſque le pouls eſt élevé & que les fibres ſont tendues. Dans les agitations d'un rêve douloureux, l'homme penſe d'une façon aſſez réguliere & forme quelques raiſonnemens ſuivis; mais alors auſſi, il s'agite, il ſe trémouſſe, il ſe réveille enfin, & ſe trouve dans ſa couche accablé de fatigue & trempé de ſueur ou de larmes.

Ce n'eſt donc que par le relâchement du reſſort de nos fibres, que le ſommeil rompt la chaîne de nos idées: l'ordre qui regne dans nos penſées dépend donc de l'état du Corps.

Il me ſemble que j'ai déja prouvé cela par tant de faits, qu'il n'eſt gueres poſſible d'en douter: mais pour mettre le ſceau de l'évidence à cette vérité, examinons l'état du Corps dans les

foux, ces tableaux parlants des égaremens de la raiſon humaine.

Il y a diverſes eſpeces de folies: toutes ont ceci de commun, que l'Eſprit ne juge point ſainement dès choſes. Il a bien alors des ſenſations, des penſées de toute eſpece, mais elles n'ont ni ordre, ni connexion; & dans cette ſuite découſue, dans ce cahos de ſenſations & de penſées, la volonté n'agit point, elle laiſſe les images ſe ſuccéder en déſordre. L'attention n'eſt pas non plus aſſez forte, pour que l'Ame ait la conſcience de ſon état: auſſi l'illuſion s'en mêle-t'elle ſouvent.

Il y a cependant cette différence entre ces diverſes eſpeces de folies, que cette diſpoſition de l'Ame qui eſt accidentelle dans l'une, eſt naturelle & conſtante dans l'autre; mais elles réſultent toutes également d'une incapacité d'attention: montrons donc les cauſes de cet égare-

ment d'esprit dans la disposition corporelle des foux.

Les Physiologistes cherchent toujours dans l'animal mort, les causes du déréglement de son Ame pendant sa vie (comme si ces causes devoient être quelque partie contre Nature, qui dût toujours exister), sans jamais penser à l'altération du ressort des solides; seul point qui peut éclaircir la question & rendre raison des phénomenes.

On trouve toujours dans les cadavres des foux les vaisseaux des Méninges engorgées, ces tuniques enflammées, la limphe, extravasée & épanchée dans les sinus du cerveau ou l'origine des Nerfs desséchée, symptômes qui ne se remarquent point ordinairement dans les autres. Mais ces différences, que nous prenons pour causes, ne sont que les effets de celles que nous cherchons. En les regardant comme tels,

elles peuvent bien nous conduire à la découverte des vrais principes. On eſt cependant beaucoup plus ſûr d'y arriver, en comparant l'état des ſolides dans l'homme ſage & l'homme fou. Ayons donc recours à ces obſervations, mais apportons y un eſprit de diſcernement.

Les diverſes ſortes de folie peuvent toutes ſe réduire à deux eſpeces, qu'on doit diſtinguer, non par les écarts de la raiſon, communs à chacune; mais par le caractere des penſées. Ces eſpeces, on les déſigne ſous deux dénominations générales. On nomme la folie, *manie furieuſe*, lorſque les penſées ſont hardies & les émotions de l'Ame véhémentes: mais quand elles ſont marquées à un caractere de langueur, la folie porte le nom de *démence*. Or, dans tous les cas où l'Ame extravague avec fureur, comme dans la phrénéſie, les fievres chaudes, l'ivreſſe, l'affection hyſtérique, il y a

ſpaſme du ſyſtême nerveux ; & atonie dans tous les cas où elle déraiſonne tranquillement, comme dans la démence, le radotage de la décrépitude, & cette triſte folie ou jettent les narcotiques. Cela eſt facile à vérifier par le ſimple examen des phénomenes.

D'ABORD à l'égard de cet égarement d'eſprit que cauſe l'ivreſſe, il eſt conſtant que les liqueurs ſpiritueuſes ſont très propres à produire l'érétiſme de nos fibres, & elles le produiſent en effet très ſouvent. Les ſels, dont pluſieurs ſont imprégnées, & les eſprits dont elles abondent toutes, irritent les membranes de l'eſtomac & des inteſtins. Cette irritation eſt ſuivie du ſpaſme de ces organes : à l'aide de la correſpondance du ſyſtême nerveux, ce ſpaſme ſe propage enſuite par tout le Corps & ſaiſit chaque partie, principalement les Méninges. Mais la tenſion violente de ces tuniques que ces liqueurs produiſent indi-

rectement, elles la produisent bientôt d'une maniere directe. Peu-à-peu les sels & les esprits dont elles sont imprégnées passent dans la masse du sang ; portés avec lui dans le cerveau, ils augmentent le spasme de ses membranes, qui étranglent par intervalle la filieres des Nerfs, & y interceptent en tout ou en partie l'influx du fluide nerveux. De là ces mouvemens irréguliers des muscles, ce chancellement du Corps, & cette perte totale de sentiment qu'on remarque quelquefois dans les sujets morts d'ivresse.

PAR le ton comparé des solides de l'homme ivre à l'homme sobre, il conste, que les fibres modérément tendues chez celui-ci, le sont à l'excès chez l'autre. Dans l'ivresse, le visage paroit enflammé, les yeux sont ardents & rouges, les vaisseaux de la face gonflés & saillants, les membres, roides & pris de mouvemens convulsifs, le Corps chancelle, on se sent étourdi, la vue est

trouble & les objets vacillent. Voilà donc une tension extrême qui approche infiniment de l'érétisme, ou plutôt un érétisme complet démontré par le fait même. Or si ce spasme est aussi violent dans des organes forts & grossiers; que doit-il être dans les fibres des Méninges, si délicates, si sensibles?

Ce que les sels du vin produisent sur nos solides dans l'ivresse, des corpuscules irritants (79) & caustiques le font dans les fievres chaudes, d'une maniere beaucoup plus marquée.

Dans le mal hystérique le spasme du systéme nerveux est plus sensible encore que dans la fievre ardente, mais ce spasme ne vient pas tout-à-coup, il s'annonce par degrés. D'abord, on sent un engourdissement à la région des lombes, un gonflement d'estomac, une pesanteur

(79) Ceux, qui connoissent la constitution du Corps humain & les causes des maladies, savent que la fievre est toujours produite par le spasme des parties nerveuses irritées

ſur la poitrine, des anxiétés de cœur, un accablement extrême, & des friſſons par tout le Corps. Enſuite on ſent un violent mal de tête, des tiraillemens au front & aux tempes; la vue ſe trouble, on répand des larmes involontaires, la reſpiration s'embarraſſe, le nombril ſe retire en dedans, le cœur commence à palpiter, le pouls devient dur & inégal, les extrémités ſe réfroidiſſent, la gorge ſe ſerre, la reſpiration eſt interceptée, la voix s'éteint, la bouche ſe tord, les bras ſe renverſent, & le Corps bondit comme un ballon.

Enfin ſi l'on examine avec ſoin les foux furieux, on remarquera qu'ils ont tous le pouls extrêmement dur & inégal, les yeux ardents, le teint enflammé, & le Corps agité de mouvemens convulſifs, plus ou moins forts ſelon la force de leur frénéſie; mais toujours moins ſenſibles que dans les maladies dont nous venons de parler: auſſi leur fureur eſt-elle plus modérée.

Or cette vigueur extraordinaire, ces mouvemens impétueux, ces convulſions terribles qui accompagnent l'ivreſſe, le mal hyſtérique, la phrénéſie, les fievres ardentes, ſont évidemment l'effet de la violente impulſion du fluide nerveux dans les muſcles, produite par le ſpaſme des Méninges irritées. La ſimple inſpection prouve donc qu'il y a éretiſme dans tous ces cas; & l'on ſe confirme dans cette idée par l'examen des ſujets morts de ces maladies.

Dans la diſſection des femmes hyſtériques, on a preſque toujours trouvé toutes les parties du Corps bien conſtituées, (80) aux organes de la génération près. Dans quelques-unes, *les testicules étoient prodigieuſement gros & chargés*

(80) Voyez les obſervations de Veſalius Liv. V. Chap. 15. *De humani corporis fabrica*; de Riolanus *Antropol:* Lib. II. page 85., de Binningarus cent. II. cap. 90. ; de Managela, dans les *Mémoires des Curieux de la Nature* Dec. I. obſ. 32.; de Dienerbreck *Anat.* Liv. I. chap. 24.

gés d'une humeur épaiſſe, jaunâtre & de mauvaiſe odeur.

„Dans d'autres, les teſticules, les „vaiſſeaux ſpermatiques & ceux de la „matrice, étoient remplis d'une lymphe „blanchâtre très visqueuſe & d'une „odeur très forte.

„Dans d'autres encore, on a trouvé „des excroiſſances polipeuſes près de la „matrice, la cavité de l'uterus remplie „en partie d'une humeur ſaffranée in„fecte, & ſes membranes gonflées d'un „ſang noir & craſſe."

Par les ſymptômes qui accompagnent les accès de cette maladie, il eſt évident que le ſpaſme du ſyſtême nerveux, dont le déſordre des fonctions animales eſt l'effet, commence à la matrice, irritée par la liqueur corrompue renfermée dans les organes ſécrétoires du ſperme, & qu'il ſe propage enſuite peu-à-peu, par les nerfs, aux autres parties juſqu'aux membranes du cerveau, où il laiſſe

quelquefois des traces visibles d'irritation.

A l'ouverture des sujets morts de fievre ardente ou du délire maniatique, on a trouvé dans quelques-uns (81) plusieurs ramifications des Méninges engorgées, & ces membranes atteintes d'une légere inflammation. Dans d'autres, on a trouvé de plus beaucoup de sanie épanchée dans les ventricules du cerveau, des varices pleines d'une lymphe rougeâtre & les plexus choroïdes enflammés. Dans des troisiemes, les vaisseaux des Méninges étoient gonflés d'un sang crasse & noir. Il y avoit aussi des sérosités épanchées dans les ventricules du cerveau, & dans le sinus falci-forme, une concrétion polipeuse livide. Mais tout le reste du Corps paroissoit en bon état. Or, cette dilatation des

(81) Voyez les Mémoires des Cur. de la Nat. Déc. II. ann. 6. page 234. & Déc. II. ann. 4. obser. 162. &c.

vaiſſeaux ſanguins, ces varices, ces engorgemens, ces extravaſations de ſanie, ces inflammations des membranes du cerveau, ſont bien évidemment les ſuites d'une circulation violente, irréguliere & gênée; effet néceſſaire du ſpaſme du ſyſtême nerveux & des ſolides en général. Car lorſqu'une partie eſt ſaiſie de ſpaſme, les vaiſſeaux, qui entrent dans ſon tiſſu, ſont violemment contractés; & comme les tuniques des Arteres ſont plus fortes que celles des veines, elles réſiſtent auſſi davantage à leur contraction; le ſang continue donc à ſe porter à cette partie avec aſſez d'aiſance, tandis que ſon retour au cœur eſt retardé; il s'y accumule donc, delà ces inflammations, ces engorgemens, ces varices.

Quand l'engorgement eſt extrême, les tuniques des vaiſſeaux laiſſent filtrer les liqueurs qu'elles contiennent; delà

ces extravasations de lymphe sanieuse, & ces excroissances qui en sont formées.

Enfin si l'on fait attention que les violents caustiques, comme la jusquiame, la morelle furieuse, la noix d'Inde & généralement tout ce qui peut irriter les nerfs, produisent le délire & la folie la plus terrible; tandis que les adoucissants, les calmants, les antispasmodiques rétablissent l'Esprit dans son assiette; on sera convaincu que ce cruel dérangement de l'Ame n'est produit que par l'érétisme du systême nerveux & surtout des membranes (82) du cerveau.

J'ai prouvé que la manie furieuse vient de l'érétisme des fibres; prouvons que la manie sombre vient de leur atonie. Souvent la démence suit de près le déli-

(82) On voit souvent la lésion des Méninges, par de simples blessures, suivie du délire. La Motte: Tom. II. obs: 158. 159. 160. &c. Mém. de l'Académie des Sciences année 1751. pag. 27. Saviard. obs. 6. pag. 16.

re & cela n'eſt point étrange; car la violente tenſion des fibres doit être enfin ſuivie de leur relâchement. Lorſque donc que le relâchement eſt aſſez conſidérable pour qu'elles ne puiſſent ſe remonter qu'à la longue, l'Ame ne retrouve point le ton de la ſageſſe, & ne fait que changer de folie. Cela s'obſerve particuliérement dans les fievres chaudes. Tandis que les nerfs ſont agités de mouvemens convulſifs & que le ſang circule avec rapidité, l'homme s'agite violemment, ſon eſprit s'égare, ſes idées ſe troublent, il perd toute connoiſſance & profere d'un air furieux des paroles inſenſées. Mais dès que les humeurs ont pris un autre cours & que le noir poiſon qui cauſoit la maladie s'eſt échappé, affoibli par la violence de ſes tranſports le malheureux ſuccombe; il ſe releve enfin en chancelant, & reſte longtems dans une foibleſſe extrême, privé

de l'uſage de ſa raiſon, ne ſentant ni ſon mal ni le danger de ſon état, & réduit à une eſpece d'imbécilité, toujours d'autant plus longue, que la débilitation des fibres eſt plus grande: car dans tous ces cas l'effet répond parfaitement à la cauſe.

A ces preuves, ajoutons l'analogie de la diſpoſition de l'Ame & du Corps, pendant le ſommeil, à leur diſpoſition pendant la démence.

DANS l'un & l'autre de ces états; la ſucceſſion des ſenſations, l'exercice de la penſée & le jeu des organes ſont les mêmes; dans tous deux, les fibres ſont relâchées & le cours des liqueurs languiſſant: ces deux états ont donc même principe.

LES excès à l'étude produiſent ſouvent auſſi une eſpece de démence. On la voit de même à la ſuite des violentes paſſions, de la perte conſidérable du

ſperme, & de tout ce qui peut débiliter outre meſure le ton de nos organes.

L'ANATOMIE comparée confirme encore cette vérité. L'âge où l'homme radotte, c'eſt-à-dire, où il combine ſans ordre ſes ſenſations & ſes idées, eſt préciſément celui où les forces de la machine ſont épuiſées & les organes ſans reſſort. Il eſt donc conſtant que cette aliénation d'eſprit eſt produite par la débilitation des ſolides.

La folie furieuſe vient de l'érétiſme (83)

(83) Je ne puis m'empêcher de réfléchir ici à l'ineptie la pluspart des Médecins qui ſe mêlent de traiter la folie, & de déplorer le ſort des malheureux confiés à leurs ſoins. Combien d'ignorans docteurs entreprennent de guérir cette maladie, dont ils ne connoiſſent ni la nature, ni le principe, en adminiſtrant à l'aveugle mille médicamens pernicieux? Combien d'autres qui, tout auſſi ignorans, mais forcenés eux-mêmes, prétendent guérir les phrénétiques par des coups, des frayeurs terribles, & des ſupplices cruels; remedes uniquement propres à déſeſpérer le malade, à confirmer ſon mal, ou à le faire tomber dans une imbécilité plus funeſte encore. Oui, j'oſe le dire, à part les cas où la folie tient à la conſtitution primitive des ſolides, s'il eſt une maladie dont le traitement ſoit clairement indiqué par la Nature & le ſuccès aſſuré, c'eſt celle-ci. Je m'engage à le prouver un jour, quand le tems me permettra de tourner mes vues de ce côté-là.

des fibres, la démence de leur relâchement, & l'état raiſonnable de leur reſſort moyen. Telles ſont les cauſes ſecrettes de l'ordre qui regne dans nos penſées. Le plus ou le moins de tenſion dans les fibres peut donc faire d'un ſage un fou; la ſageſſe & la folie ſont donc attachées au mécaniſme du Corps & ne viennent pas de l'Ame, comme le veulent les Philoſophes.

Mais ne nous arrêtons pas ici; après avoir découvert la cauſe des égaremens de la raiſon, diſons le pourquoi de ces phénomenes.

La penſée réglée exige toujours que l'Eſprit ſoit tendu ſur l'objet de ſes jugemens, & cette tenſion eſt toujours accompagnée de celle du Corps. Cela s'obſerve pendant le tems que nous donnons à l'étude. Quand on médite, le pouls bat plus fort que lorſqu'on ne medite pas, & d'autant plus fort que l'Eſprit eſt plus enfoncé dans ſes réflexions.

Cela

Cela s'obſerve auſſi chez les Cataleptiques. Tandis qu'ils roulent dans leur Ame de profondes penſées, leur ſang circule avec aiſance & avec force, leur teint s'anime, leur reſpiration devient plus libre, & toutes les fonctions de la machine paroiſſent plus brillantes.

QUANT on médite, tout le Corps eſt dans une violente tenſion, ſurtout les plexus nerveux & les membranes du Cerveau. Une application trop forte ou trop longtems ſoutenue augmente même cette tenſion au point d'allumer la fievre dans les veines: on a vu des perſonnes ſe la donner par l'excès à l'étude, & cela m'eſt arrivé vingt fois à moi-même.

NON ſeulement l'Ame en méditant monte le Corps à ſon uniſſon; mais elle ne peut ſe bander ſans lui: l'Eſprit le moins pénétrant peut ſe convaincre de cette vérité.

„ DANS les maladies de langueur, „

certains fruits, certaines liqueurs, on sera convaincu qu'elle est supérieure, ou tout au moins égale à celle de l'Ame sur la substance matérielle à laquelle elle est associée. D'un autre côté si l'on compare l'empire (85) des différentes facultés de l'Ame sur le Corps, on trouvera, que celui de la sensibilité est beaucoup plus grand que celui de la volonté, & beaucoup plus grand encore que celui de l'entendement ou de l'imagination. L'empire de la sensibilité & de l'entendement est aussi universel, il s'exerce & sur les filieres médullaires & sur les fibres des tuniques nerveuses, c'est-à-dire, sur les organes du sentiment & du *mouvement*; tandis que celui de la volonté est borné à ce dernier. Mais aucune de ces facultés n'agit sur le Corps que par le fluide des nerfs; quand il manque ou qu'il est sans énergie, ou encore que

(85) Voyez Liv. III., observation LXI. &c.

l'élaſticité des fibres eſt diminuée, il eſt donc ſimple que l'empire de la volonté ſoit nul. De même lorſque ce fluide eſt pouſſé dans les fibres des tuniques nerveuſes par la ſenſibilité de l'Ame, ou quelqu'autre cauſe, avec plus de violence que la volonté ne peut le pouſſer dans les filieres médullaires, il eſt ſimple qu'elle ne puiſſe pas faire ceſſer l'érétiſme, & qu'elle le confirme lorſqu'il vient d'une impulſion violente du ſuc nerveux dans ces filieres.

Voila pourquoi les paſſions exceſſives, comme la colere, la crainte, la terreur, nous donnent une eſpece de démence momentanée. Voilà pourquoi les efforts que nous faiſons pour réfléchir, lorſque nous ſommes échauffés par la méditation, ne font qu'empirer notre impuiſſance à penſer. Voilà pourquoi enfin l'érétiſme & le relachement extrême de nos ſolides ôtent à l'Ame le

libre exercice de ses facultés, & sont la cause chacun d'une espece de folie.

De tout ce qui a précédé concluons, *que puisque l'Esprit ne peut marcher seul, & qu'il lui faut toujours le secours des organes corporels pour penser, réfléchir, méditer; le développement de ses facultés dépend entiérement de l'organisation.*

Il ne nous reste plus qu'à ajouter ici quelques mots, sur un phénomene surprenant dont nous avons déjà parlé (86). On voit certains vaporeux, certains hypocondriaques, avoir des visions en plein jour, & les yeux ouverts. Les uns apperçoivent une suite de phantomes & d'objets affreux, qui se succedent avec rapidité. D'autres apperçoivent une suite de choses charmantes; des ombres légeres, des figures de femmes, des palais magnifiques

(86) Voyez Liv. II., l'Article, *Raisons de divers phénomenes singuliers touchant l'effet des passions sur l'entendement.*

viennent tour-à-tour s'offrir à leurs yeux, comme des objets réellement existants, & eux-mêmes dupes de leurs visions, les donnent pour réalités.

En parlant du coloris que les passions répandent sur les objets, j'observai que les Physiologistes attribuent ce prestige au fluide nerveux; que pour en rendre raison ils ont imaginé, „ que „ ce fluide ci-devant obéissant à l'A„me, la commandoit entiérement dans „ certaines affections; que dans l'orga„ne de la vue en particulier, il prenoit „ successivement toutes les modifica„tions représentatives des objets qui „ l'avoient autrefois affecté." Je fis voir, à ce sujet, que l'on confondoit mal à propos l'ouvrage des sens avec les opérations de l'Esprit; je fis voir en même tems, que ce phénomene étoit fort simple, & qu'il n'avoit de mystérieux que ce que nous y mettions.

Ce que je dis alors, je le redis à préſent. Ces viſions des Hypocondriaques ne ſont que des ſenſations renouvellées de la mémoire; vains fantômes d'un Ame agitée, qui s'égare dans ſes plaiſirs ou dans ſes peines, & n'a pas le pouvoir de ſe replier ſur elle-même pour examiner les objets. J'ai prouvé quelque part, que l'Ame vivement affectée par quelqu'objet eſt aveugle ſur tous les autres; parce qu'elle n'a plus d'attention à leur accorder: donnons ici une raiſon phyſique de ce phénomene.

Ce n'eſt qu'à l'aide de l'attention, que nous pouvons diſtinguer les impreſſions réelles des choſes, des ſenſations reproduites que l'entendement leur aſſocie. De plus, la préſence d'Eſprit, qu'exige la réflexion, demande dans les fibres un certain degré de tenſion qui tienne le milieu entre l'atonie & l'érétiſme. Or dans les fievres arden-

tes, dans la manie hypocondriaque, il y a érétiſme, de même que dans la flogoſe de l'eſtomac produite par quelqu'aliment âcre ou quelque poiſon; car l'irritation de ce viſcere gagne tout le ſyſtême nerveux. Dans tous ces cas, la raiſon de l'homme n'eſt plus à lui, puiſque la volonté n'a plus de pouvoir ſur les organes, comme je l'ai démontré plus haut. Ainſi abandonné à lui-même, l'Eſprit ſe promene ſur les objets qui l'ont affecté; mais manquant de l'attention néceſſaire pour s'appercevoir que leur image n'eſt que reproduite, il les prend pour réellement exiſtants.

Quand le ſpaſme ceſſe, l'Eſprit recouvre la raiſon, & le malade, au lieu des objets chimériques qui ſe ſuccédoient ſans ceſſe à ſes yeux, voit par intervalle la chambre où il eſt couché, & ſes triſtes parents en pleurs autour de ſon lit: alors il ceſſe d'être

la dupe de ses illusions (87), & il en fait lui-même le reçit.

Ce que font sur le Corps les humeurs caustiques dans la fievre ou les mets irritants dans la flogose de l'estomac; l'imagination enflammée & les passions le font aussi. Nous en avons tous les jours des preuves sensibles sous les yeux.

(87) L'amour du merveilleux a fait charger ces phénomenes de bien des circonstances étrangeres. Plusieurs Auteurs, qui se sont copiés les uns les autres, ajoutent qu'au milieu de ce désordre, le jugement de quelque malades étoit resté sain, & que leur Ame contemploit ses propres égaremens dans les autres organes, & en donnoit tranquillement la description.

De tant d'écrivains qui ont rapporté ce fait, je n'en ai vu aucun qui pût en garentir l'exactitude. Appellé par état à contempler le triste spectacle des infirmités humaines, cent fois j'ai examiné l'Ame dans ses divers égaremens; j'ai vu des foux, des visionnaires de toute espece, mais jamais un seul qui n'ait été la dupe de ses fictions, tandis que l'accès du mal duroit; l'accès passé, la plupart ne se souvenoient de rien, & ceux qui en avoient conservé quelque souvenir, ne racontoient leurs visions qu'après qu'elles n'existoient deja plus. Que si quelques Auteurs chargent ces faits par ignorance, d'autres les chargent à dessein & s'efforcent ainsi d'attirer l'attention des Lecteurs par des traits merveilleux, par des difficultés qu'ils forgent eux-mêmes. Semblables à un joueur de Gobelets, qui amuse les Enfants par des tours qui confondent leur foible raison, avec cette différence toutefois, que celui-ci n'embrouille souvent les choses que pour avoir le mérite de les démêler, au lieu que nos sages restent eux-mêmes embarrassés dans leurs propres filets.

Quand l'Ame eſt livrée à quelque paſſion violente, que l'imagination nous fait une vive peinture des charmes de l'objet déſiré, qu'elle pare l'idole de notre cœur, qu'elle lui prête ſans ceſſe de nouveaux attraits, & qu'on lui donne le tems de faire de profondes impreſſions; peu-à-peu l'éclat dont nous l'avons revêtu nous éblouit, & nous en impoſe à nous-mêmes: alors uniquement occupés de cet objet, inſenſibles à tout le reſte, ſéduits par ces chymeres, nous donnons nos viſions pour des réalités.

Ainsi dans les cruelles angoiſſes d'une Ame agitée de remords, le coupable roule ſans ceſſe dans ſon eſprit les horreurs qu'il a commiſes, & coule ſes jours dans les ſombres accès du déſeſpoir. Le ſommeil vient-il enfin fermer ſa paupiere? Son repos n'eſt qu'un affreux délire; le crime atroce veille au fond de ſon cœur & l'épouvante par des viſions terribles. Il croit entendre gémir

à ſes oreilles les triſtes victimes qu'il vient d'égorger. Il croit appercevoir leurs manes plaintives ſortant du tombeau pour ſolliciter la juſtice des Dieux, & l'effroyable nuit des Enfers ſe répandre ſur la terre; il croit ouir les ſifflemens des furies, les voir courant échevelées, leur torche à la main, Tous les ſpectres, tous les monſtres de l'Achéron aſſiegent à-la-fois ſon Ame; & dans ſes tranſes mortelles le malheureux ſe réveille épouvanté, pouſſe des cris lugubres, recule d'horreur à l'approche de ſes amis qu'il ne reconnoit plus, & ſerre à vuide dans ſes bras l'Autel qu'il croit tenir embraſſé.

VOILA comment les paſſions produiſent des viſions, des extaſes. Voilà comment la dévotion outrée tourne en délire, comment l'on devient prophete & inſpiré.

CETTE diſſertation ſur l'ordre de

nos penſées, nous ramene au point d'où nous ſommes partis en la commençant. Nous prouvâmes alors, que la profondeur, la juſteſſe, la ſublimité des idées, demandent de la force dans les organes, du reſſort dans les fibres, & qu'elles varient d'un individu à un autre avec l'organiſation; mais ces différents degrés de force & de reſſort, qui paroiſſent d'abord de ſi petite conſéquence, produiſent encore d'autres effets bien ſurprenants. Ce principe tout ſimple qu'il eſt, eſt fertile en conſéquences ; c'eſt lui qui doit nous élever à des vérités, juſques ici interdites aux Sages & encore envéloppées des ténebres d'une nuit profonde. Puiſons donc dans cette ſource inconnue des connoiſſances nouvelles, qui répandront des flots de lumiere ſur les ſujets les plus obſcurs, & des fleurs ſur les épines d'une aride Philoſophie.

Comment l'Organiſation fait de l'imagination le Caractere dominant de l'Eſprit.

La penſée réglée eſt à l'Ame ce que le mouvement volontaire eſt au Corps; un état de gêne, auquel elle ſe livre ordinairement avec répugnance & qu'elle ſoutient toujours avec peine.

Si nous ſuivons l'Eſprit dans ſes opérations, nous remarquerons conſtamment qu'abandonné à lui-même, il agit ſans regle, ſans méthode: les rêveries indéterminées lui ſont naturelles; il n'en ſort que par (88) néceſſité, & y retombe bientôt après.

Ce qui rend l'exercice réglé de la penſée plus fatiguant que ſon libre exercice, c'eſt l'attention qu'il exige, c'eſt la difficulté de fixer les objets (89) ſans

(88) & (89) Voyez Liv. II. l'Article. *De la penſée reglée, conſidérée relativement aux degrés d'attention qu'elle exige.*

les perdre de vue, & les efforts qu'il faut faire pour ſaiſir des rapports éloignés; efforts d'autant plus pénibles, que les objets à fixer ne tombent pas ſous les ſens & qu'ils ſont fugitifs. Mais ce qui rend pénibles ces efforts, c'eſt la tenſion des fibres qu'exige à ſon tour la contention de l'Eſprit: car cette tenſion produit toujours dans l'Ame un ſentiment de mal-aiſe, plus ou moins vif. Ce n'eſt donc jamais que du phyſique, comme l'on voit, qu'il faut déduire la raiſon de ces phénomenes moraux.

En ſuivant la marche de l'entendement, il eſt facile de ſe convaincre, que dès qu'il ceſſe de conſidérer les objets, il ne pronconce plus ſur leurs rapports réels; la penſée devient donc imagination. Auſſi, de toutes les ſciences qui ſont du reſſort de l'Eſprit humain, la géométrie (90) eſt celle où l'imagination a le moins de part.

(90) Ce n'eſt pas que pour trouver une démonſtration géometrique, on n'ait eu beſoin d'une eſpece d'invention;

Nous avons démontré que la penſée réglée fatigue davantage (91) l'Eſprit & beaucoup plutôt, que les rêveries indéterminées. Nous avons démontré auſſi que, dès que l'eſprit eſt fatigué, il ceſſe (92) de conſidérer attentivement les objets. Nous avons démontré encore que l'attention eſt toujours (93) proportionnée à la force & au reſſort des fibres. Concluons que *l'Ame unie à un Corps délicat & foible doit avoir plus d'imagination que de jugement.*

Le paſſage de la raiſon à l'imagination eſt très facile.

L'Esprit, en réfléchiſſant, eſt-il diſtrait par quelque ſenſation? Il perd de vue ſon ſujet, l'analogie de quelque rap-

mais la démonſtration trouvée, il n'y a plus qu'à la ſuivre.

(91) Voyez Liv. II. l'Article, *de la penſée réglée conſidérée relativement au degré d'attention qu'elle exige.*

(92) Voyez Liv. III. obſervat. VI.

(93) Voyez Liv. IV. l'Article, *Comment l'organiſation rend l'eſprit profond, vaſte, juſte, fin; ou ſuperficiel, étroit, faux & groſſier.*

rapport l'entraîne enſuite, & bientôt de rapport en rapport il s'égare toujours davantage, il ſe ſurprend enfin dans les eſpaces imaginaires ; tandis qu'il ſe croyoit encore plongé dans ſes premieres réflexions. Plus la ſenſibilité eſt grande, plus il eſt difficile de réſiſter à ces écarts. *L'homme délicat & ſenſible doit donc avoir plus d'imagination, que de jugement.*

Si le paſſage de la raiſon à l'imagination eſt très facile, il eſt auſſi très naturel. Quelques penſées qui nous occupent, toujours un attrait ſecret nous rappelle à celles que nous chériſſons. Livré alors à de doux ſentimens, l'eſprit ſe complait dans ſes illuſions flateuſes, il ſe promene ſur les objets agréables qui ſont liés par quelque rapport à ceux qui l'enchantent, & la penſée n'eſt plus qu'imagination. L'homme a donc ſans ceſſe beſoin d'être défendu contre ces ſortes de rêveries, & d'autant plus qu'il

a davantage de ſenſibilité; car alors l'attrait du plaiſir eſt plus grand. *A cet égard encore, l'Ame unie à des organes ſenſibles & élaſtiques a donc plus d'imagination que de jugement.*

Comment l'Organiſation caractériſe les penſées.

NON ſeulement l'organiſation décide de l'aptitude plus ou moins grande que nous avons à l'imagination ou au jugement; mais ſouvent encore, elle donne un caractere à la penſée.

,, Lorſque l'exercice de l'entendement ,, n'eſt plus qu'imagination, la nature ,, des images & des idées que l'Eſprit ,, nous préſente eſt toujours déterminée ,, (94) par celle du ſentiment que nous

(94) Cela eſt bien marqué dans les Incubes, & dans cet amour déſordonné, connu ſous le nom de fureur utérine, produit par les vifs chatouillemens de la ſemence dépravée.

„ éprouvons. Si ce ſentiment eſt agréa-
„ ble, c'eſt une ſuite d'illuſions flateu-
„ ſes, de riantes chimeres. S'il eſt dou-
„ loureux, c'eſt une ſuite d'images af-
„ freuſes, de penſées terribles. Ce même
„ phénomene a lieu juſques dans le ſom-
„ meil. Nos rêves ſont gais ou triſtes
„ ſelon le ſentiment qui nous affecte.

Si l'on ſe rappelle ici ce que nous avons dit de la marche de l'entendement, en parlant de l'exercice de nos facultés ſpirituelles, on trouvera ce phénomene fort ſimple. Abandonné à ſa propre activité, l'Eſprit ne marche jamais que par analogies. Les penſées doivent donc être gaies, lorſque l'Ame eſt affectée par le plaiſir; triſtes, lorſqu'elle eſt affectée par la douleur. Or les impreſſions que les organes corporels éprouvent paſſent dans l'Ame, la fixent & ſervent comme d'un point d'où elle part: alors elle ne s'exerce plus que ſur des images & des

penſées analogues. Et comme l'Ame ſent toujours la diſpoſition de la machine pendant le ſommeil, quoiqu'elle paroiſſe alors ſouſtraite à l'empire des ſens, cette même analogie doit s'obſerver dans l'homme endormi, comme dans l'homme éveillé.

Voila pourquoi la nature du rêve eſt toujours analogue au ſentiment que le Corps éprouve.

Mais ce que je viens de dire de l'imagination, ne s'applique proprement qu'à ſes rêveries indéterminées: à l'égard de ſes productions réglées, elles ſuppoſent, comme la raiſon, les mêmes diſpoſitions phyſiques.

Il faut que l'Eſprit compare les objets de mille manieres différentes, pour faire ſortir de leurs combinaiſons des réſultats nouveaux: or tout cela exige de l'attention, par conſéquent de la force & du reſſort dans les organes.

Aussi l'imagination s'affoiblit-elle par degrés avec le ton des fibres : à mesure qu'elles deviennent lâches ou rigides, l'Esprit peut moins s'appliquer à combiner ses sensations, il devient donc inactif ; jusqu'à-ce qu'enfin il ne peut plus rien produire, rien enfanter. Alors les principes sont pour lui sans conséquences, & il ne marche plus qu'avec les sens.

Mais si l'imagination réglée exige de la force dans les organes, elle en exige cependant moins que la raison : parce que ses objets ne sont, ni nécessairement dépendants les uns des autres, ni étroitement liés entr'eux : parce que ses productions ne sont que des morceaux détachés où il ne s'agit, pour ainsi dire, que de trouver les sutures : enfin parce que leur liaison ne dépend pas de la combinaison d'un nombre prodigieux de connoissances profondes & d'idées difficiles à saisir ; souvent un trait, un sim-

ple trait sert à lier ces pieces de rapports. Ajoutez que, quoique l'imagination réglée soit un état de gêne, comme la raison, elle fatigue toutefois beaucoup moins : car l'imagination est toujours maîtresse du choix de son sujet, & ce choix se porte toujours vers les objets agréables; tandis que la raison, sans cesse bornée à la Nature, doit souvent dévorer l'ennui des recherches pénibles, se nourir d'arides réflexions, & s'occuper d'un travail dégoutant. L'imagination demande donc moins d'attention, & elle a l'attrait du plaisir de plus.

L'imagination exige moins de force dans les organes que la raison; mais elle exige plus de ressort dans les fibres, ou pour mieux dire plus de sensibilité. Car ce n'est point par un examen suivi, ou par une suite de combinaisons serrées, qu'elle enfante des productions nouvelles : mais en combinant les objets de mille ma-

nieres différentes, en laiſſant, pour ainſi dire, l'Eſprit flotter à ſon gré & ne prêter qu'autant d'attention qu'il en faut pour recueillir le réſultat de ſes penſées & choiſir dans le nombre. Les traits les plus heureux ſe préſentent même ſouvent, quand on y penſe le moins, & jamais par une pénible recherche. Ainſi plus on a de ſenſibilité, plus on eſt ſujet aux écarts, plus on eſt entraîné par les analogies, moins on eſt attaché aux objets corporels, & plus on devient capable de ces combinaiſons heureuſes, mais fortuites; vraie ſource des ſaillies & des plus riches productions de l'eſprit humain.

Les hommes peu ſenſibles & robuſtes doivent donc avoir peu d'imagination; les hommes peu ſenſibles & délicats doivent en avoir davantage; les hommes foibles & ſenſibles, plus encore; & les hommes très ſenſibles & très vi-

goureux, le plus de tous. Ardents à s'élancer hors de la ſphere des ſens, eux ſeuls ſavent quitter la terre, franchir d'un aîle rapide l'eſpace immenſe des airs, & ſe transſporter dans des mondes nouveaux.

Nouvelles obſervations ſur la maniere dont l'Organiſation caractériſe les paſſions.

QUITTONS pour un inſtant l'examen de l'influence de l'organiſation ſur l'Eſprit, pour conſidérer de nouveau celle de l'organiſation ſur le cœur.

LES ſenſations ſont toujours plus vives dans l'inſtant qu'on les érouve, que tranſmiſes à la mémoire; d'un autre côté, l'Ame eſt toujours ſoumiſe au ſentiment: il ſembleroit donc qu'on peut inférer de là, que les gens très ſenſibles

bles ne doivent avoir que des passions sensuelles. Il n'en est rien toutefois, on remarque même qu'ils sont tous sujets aux passions factices ; tandis que les gens peu sensibles ne connoissent guere que les appetits des sens. Ceux-ci sont d'ordinaire gourmands, buveurs, voluptueux, sybarites; au lieu que les autres sont vains, orgueilleux, ambitieux & passionnés de la gloire.

QUELQU'ÉTONNANT que paroisse ce phénomene, la raison en est fort simple. Car si les sensations sont plus vives dans l'instant qu'on les éprouve que transmises à la mémoire, les peintures de l'imagination sont aussi incomparablement plus vives que celles de la Nature; & les personnes fort sensibles ont beaucoup plus d'imaginative que les personnes froides. Tandis que les sens sont vivement affectés, leurs impressions regnent bien seules dans l'Ame; mais en-

ſin elles s'affoibliſſent peu-à-peu: alors l'Eſprit ſe promene ſur les ſenſations qu'il a reçues, il les combine & en forme des réſultats beaucoup plus vifs. C'eſt l'imagination qui nous fait une peinture de l'objet aimé; c'eſt elle qui l'orne, l'embellit & lui prête ſans ceſſe de nouveaux charmes; peu-à-peu l'eclat, dont nous l'avons revêtu, nous éblouit nous-mêmes, & notre cœur ſéduit adore enfin follement notre propre ouvrage, ſoupire après ces brillantes chimeres & laiſſe la Nature.

Du ſentiment de foibleſſe naît (95) l'indolence, l'amour du repos; du ſentiment de vigueur naît l'activité, l'amour de l'action: or les cauſes phyſiques, qui produiſent le défaut de vigueur, produiſent de même (96) le

(95) Voyez Liv. IV. l'Article, *Pourquoi le caractere de l'Ame eſt toujours conforme à l'état du Corps.*

(96) Voyez Liv. IV. l'Article, *Comment l'Organiſation caractériſe les penſées.*

défaut (97) d'imaginative; elles se réunissent donc pour varier le caractere moral de l'homme. Ainsi l'Ame unie à des organes foibles, mols ou rigides, n'a point de ressort; toujours rampante, toujours abjecte, elle ne s'éleve à rien de haut, à rien de hardi: elle pourra être équitable, bonne, sans fiel, sans malice; mais jamais noble, grande, généreuse. Au contraire, unie à des organes sensibles & élastiques, l'Ame est portée à toutes les passions qui naissent de l'amour propre & demandent de l'activité, de la hardiesse. L'homme sensible & vigoureux peut seul être fier, superbe, arrogant; lui seul aussi peut être généreux, clément, magnanime.

Voila comment l'organisation détermine toujours les affections du cœur;

(97) Je parle de l'imagination réglée.

dans les cas même où l'on s'en douteroit le moins.

Encore un mot ſur cet article.

L'idée de l'immenſité de Dieu eſt ſaiſie bien différemment par le Philoſophe & par le Pâtre : quelle différence auſſi dans les ſentimens d'admiration, d'amour & de reſpect que l'Etre Suprême excite dans leurs cœurs !

L'élevation des ſentimens ne vient que de celle des idées ; & l'élévation des idées réſulte uniquement de la multitude des rapports, que l'entendement embraſſe. Elle dépend donc de la faculté qu'a l'Eſprit de voir la Nature en grand : faculté qui exige toujours dans le phyſique la vigueur des organes (98) jointe à leur force, comme on l'a vu ailleurs.

(98) Voyez Liv. IV. l'Article, *Comm*[illegible] *ganiſation rend l'Eſprit juſte, fin, vaſte, profond ;* [illegible] *ciel, étroit faux & groſſier.*

Reprenons notre ſujet où nous l'avons quitté.

J'ai prouvé que la raiſon n'eſt pas eſſentielle à l'Ame, & que l'imagination eſt déterminée par l'élaſticité & la force des organes : prouvons que le ſouvenir & la réminiſcence ſont de-même des manieres d'exiſter de l'Ame dépendantes du Corps.

Comment le Souvenir & la Réminiſcence dépendent de l'Organiſation.

On confond preſque toujours la mémoire avec le ſouvenir & la réminiſcence ; choſes très différentes, qu'il faut diſtinguer (99) avec ſoin. La premiere appartient purement à l'Ame, & n'eſt ſoumiſe à l'influence d'aucune cau-

(99) Voyez Liv. II. l'Article, *Du ſouvenir & de la Réminiſcence.*

ſe phyſique. Mais les dernieres, quoiqu'opérations purement intellectuelles, dépendent néanmoins en partie de l'organiſation.

Les longues maladies aiguës ſont toutes ſuivies d'un affoibliſſement de ſouvenir & de réminiſcence.

Les maladies de langueur ſont toujours accompagnées des mêmes phénomenes. Mais ces phénomenes ſont plus ſenſibles dans les tumeurs du canal de la moëlle épiniere, lorſqu'elles viennent à laiſſer ſuinter imperceptiblement la limphe nervale; & plus ſenſibles encore dans les affections ſoporeuſes ou les pertes conſidérables (100) de ſemence.

Les ivrognes, les apoplectiques, les malheureux qui ont été trépanés, & les pendus rappellés à-la vie, reſtent tous preſque ſans réminiſcence & ſans ſouvenir.

(100) Voyez Liv. III. les Obſervations XII. & XV.

Les Microcéphales sont aussi presqu'entiérement privés de ces puissances.

Enfin on lit, dans l'histoire de l'Académie, le cas (101) d'un Enfant de huit ans, qui perdit la (102) mémoire par les grandes chaleurs de l'été, & ne la recouvra que par la fraîcheur.

Puisque l'influence du Corps sur l'Ame a des loix constantes, l'affoiblissement ou la perte du souvenir & de la réminiscence est donc l'effet d'une cause commune à tous les cas que nous venons de rapporter. Il paroit, à n'en pas douter, que cette cause est uniquement la débilitation du ressort du systême nerveux & surtout des membranes du cerveau; débilitation commune à tous les sujets de nos observations, mais produite par des principes différents; chez les uns, par le défaut du fluide des nerfs, comme dans ceux qui

(101) Année 1701. page 57.

(102) Encore dans ce cas-ci la mémoire est prise pour souvenir ou réminiscence, comme je le disois tout à l'heure.

se sont épuisés par le coït & les Microcéphales; chez les autres, par une violente tension des fibres, comme dans les Apoplectiques, les pendus rappellés à la vie, les sujets qui ont été trépanés; chez d'autres, par ces deux causes réunies, comme dans les personnes attaquées de maladies de langueur.

On sera convaincu de cette vérité, si l'on considere que tout ce qui peut débiliter le ton des solides, soit en altérant la filtration du fluïde nerveux dans le cerveau, soit en le dépravant ou en bridant son action, produit ces mêmes effets. L'usage immodéré des liqueurs trop rafraîchissantes, de l'opium, de la jusquiame & d'autres narcotiques; la longue ou profonde tristesse; la crainte, la terreur & toutes les vives passions de l'Ame; les veilles trop assidues; les méditations outrées, (causes si puissantes, chacune en particulier, pour affoiblir le ressort de nos fibres)

ſont toutes ſuivies de l'affoibliſſement, ou de la perte même du ſouvenir & de la réminiſcence. Enfin ces effets ſont ſouvent cauſés par la chaleur exceſſive. Dans ce cas, il n'y a viſiblement que débilitation du reſſort organique. Tout concourt donc à établir l'atonie des organes, pour cauſe de ces phénomenes; comme on le remarque en raſſemblant les diverſes obſervations faites ſur ce ſujet, & en ramenant à des points fixes leurs nombreuſes variations.

Si j'avois beſoin de plus de preuves, je rappellerois ici ce que j'ai dit ailleurs de l'ordre de nos penſées.

Aux approches du ſommeil & à la fuite des pénibles méditations, lorſque les fibres ſe relâchent, que le ſang circule tranquillement, que les ſens ſont inactifs & que tout eſt en repos, l'Eſprit ſemble ſe détacher du Corps, & errer à l'avanture; il ne ſe ſouvient de rien, pas même des choſes les plus fa-

milieres. Le ſommeil a-t-il fermé nos yeux? Les objets, qui nous ont affectés pendant que nous veillions, viennent ſe retracer à notre Eſprit; mais il ne les reconnoit plus, & d'autant moins que le ſommeil eſt plus profond, c'eſt-à-dire que les fibres ſont plus relâchées.

Mais ſi ces phénomenes ſont ſouvent produits par l'atonie des fibres, ils le ſont auſſi quelquefoïs par leur érétiſme.

Dans l'accès des fievres ardentes & dans les tranſports de l'ivreſſe, on ne ſe rappelle rien, on ne ſe ſouvient de rien. Combien n'a-t-on pas vu de fébricitans & d'hommes ivres, ne plus reconnoitre leurs amis, leurs enfans, leur femme, & oublier juſqu'à leur nom? Combien d'autres dans le même cas (103) par la léſion des Méninges, irritées par des eſquilles d'os ou quelqu'autre corps étranger.

(103) Voyez les Mémoires, de l'Acad. des Sciences année 1751. pag. 27. Saviard. obſ. 6. pag. 16. La Motte Tom. II. obſ. 58, 9. &c.

Le souvenir & la réminiscence exigent donc un moyen degré de tension dans les fibres, comme l'exercice réglé de la pensée; & la raison de ce phénomene est facile à comprendre. La mémoire est une faculté passive; mais le souvenir & la réminiscence sont des (104) résultats de nos diverses puissances spirituelles combinées ensemble. L'un est un état de réflexion sur les sensations & les idées déposées dans la mémoire; l'autre est un état de contention, par lequel l'Ame s'efforce de rappeller ces sensations & ces idées: tous deux exigent donc nécessairement de l'attention, & par-conséquent un ressort moyen dans les organes; il est donc simple, que les sujets de nos observations, manquant également de la puissance de monter les fibres à ce point, aient manqué d'une mémoire fidele, comme l'on dit.

(104) Voyez, Liv. II. l'Article, *Du Souvenir & de la Réminiscence*.

Jusqu'ici, j'ai fait voir combien les divers degrés du ressort de nos fibres contribuent à mettre de différence entre les esprits, & comment ce mécanisme simplifie les phénomenes, les naturalise, si je puis m'exprimer de la sorte, & leur ôte tout le merveilleux : mais nous n'avons pas fini. Cette cause, quelque simple qu'elle soit, produit encore bien d'autres effets surprenants, & si surprenants qu'on peut à peine les croire.

Comment l'Organisation rend l'homme intelligent ou stupide, imbécile ou spirituel.

La pénétration, cette belle faculté qui nous fait appercevoir la vérité dans les ténebres, tient à l'état des organes comme le souvenir & la réminiscence : car la pénétration dépend de l'étendue

de l'Esprit (105), du nombre des sensations & des idées ; *elle dépend donc ainsi du nombre des sens & de leur bonne organisation.* ,, Cependant les sens d'un imbécile paroissent sains & bien constitués, il a comme les autres hommes des sensations de toute espece, il les a aussi dans le même ordre lorsqu'on lui fait faire ce que les autres font ; avec tout cela, il a peu d'idées & manque à la fois de jugement & d'intelligence.

La pénétration tient au nombre des sens & à leur bonne constitution ; mais non pas uniquement : pour saisir les rapports des choses, il ne suffit pas d'avoir un grand nombre de sensations ; il faut encore pouvoir les rappeller à l'Esprit dans le besoin. Sans cela, les sensations déposées dans la mémoire sont nulles ; l'esprit n'en peut comparer que d'actuelles,

(105) Voyez Liv. II. l'Art. *De la pénétration, de la stupidité.* &c.

tous ſes jugemens ne ſont déterminés que par les ſens, & l'homme ne peut agir que comme les bêtes les plus ſtupides. *Outre le nombre & la bonté des ſens, la pénétration exige donc auſſi du reſſort & de la force dans les fibres, de-même que la réminiſcence.*

Mais cela ne ſuffit point encore. Pour ſaiſir les rapports des choſes; il faut que l'eſprit compare les objets ſous leurs différentes faces, & les combine de différentes manieres : accordez lui tout d'ailleurs, tant qu'il ne pourra point combiner ſes ſenſations, il manquera d'intelligence. *La pénétration exige donc encore du reſſort dans les fibres, comme la réflexion.*

Tous les hommes ont bien un certain nombre de ſenſations; mais ils n'ont pas tous également la puiſſance de les rappeller à l'Eſprit, de les comparer, de les combiner & de les ranger dans un certain ordre, abſolument néceſſaire à la découverte des rapports cherchés. C'eſt cette puiſſance qui manque à l'imbécile.

Cherchons donc la raiſon de cette inhabilité à la réminiſcence & à la réflexion dans l'état de ſes organes.

Si l'on compare le corps d'un imbécile à celui d'un homme intelligent, on y trouvera des différences fort conſidérables.

La premiere eſt la petiteſſe rélative du cerveau. Tous les Microcéphales (106) ſont idiots de nature, au lieu que les Macrocéphales ſont très ſpirituels.

Un antre différence eſt la maſſe prodigieuſe du Corps comparée au volume de la tête. Les gens extrêmement gros & gras (107) ſont preſque (108) tous comme ſtupides; tandis que les perſonnes petites & maigres ont en général aſſez de ſagacité.

Mais on n'eſt pas imbécille de naiſſance ſeulement; on le devient auſſi, &

(106) & (107) Voyez Liv. III. les obſervations XV. & XVI.

(108) On verra dans la ſuite à l'Article, *Divers phénomenes moraux éclaircis par le phyſique*, la raiſon phyſique des exceptions.

les hommes les plus ſpirituels comme les autres. Les longues maladies aiguës (109) & les maladies de langueur font toutes perdre à l'Ame l'intelligence. Le gonflement œdémateux (110) des Méninges, & la perte conſidérable du fluide nerveux par le coït, le ſuïntement des tumeurs du canal de la moëlle épiniere & l'exercice outré, produiſent le même effet. Les buveurs, les Apoplectiques, les malheureux qui ont été trépanés, & les pendus rappellés à la vie, reſtent tous très longtems ſans conception & ſans jugement. Rendons raiſon de ces phénomenes.

Le Microcéphale eſt imbécile & le Macrocéphale eſt très ſagace. Mais ſi la pénétration eſt toujours proportionnée à la grandeur du cerveau; ce n'eſt point par quelqu'organiſation particuliere à ce viſcere,

(109) Voyez Liv. III. l'Obſervation XII.
(110) Bonnet. Liv. I. Sect. I.

cere, comme on ſe l'eſt imaginé. Le cerveau n'eſt qu'un organe ſécrétoire, & n'a aucun rapport à l'Ame, qu'entant qu'il filtre plus ou moins de fluide & que ce fluide eſt plus ou moins élaboré: c'eſt à cet égard auſſi qu'il influe ſur l'intelligence.

Il eſt démontré que l'exercice de la penſée réglée, telle que la pénétration le ſuppoſe, exige une certaine tenſion dans les fibres, ſurtout dans les Méninges. Cette tenſion, ou ſi l'on veut cette augmentation de reſſort vient d'un influx immédiat du fluide nerveux. Plus ce fluide, immédiatement ſoumis à l'Ame pour l'exécution des (113) mouvemens volontaires, abonde; plus l'homme peut appliquer fortement & longtems ſon Eſprit à la réflexion: car l'empire de la volonté ſur nos organes ne va jamais juſqu'à les jetter dans l'érétiſme. Il eſt

(113) Voyez Liv. I. l'Art. *des différents mouvements du Corps*. pag. 105.

donc simple que le Macrocéphale, qui en abonde, soit très spirituel; & que le Microcéphale, qui en manque, soit stupide.

C'est par cette raison pareillement que les gens prodigieusement gros & gras sont comme imbéciles; car la masse de leur Corps croît toujours, tandis que le volume de leur Cerveau reste le même: ce qui les met dans la classe des Microcéphales.

Cette inhabilité à monter le *ressort* des fibres, rend souvent imbécile l'homme le plus spirituel: c'est elle qui rend stupides les pendus rapellés a la vie, les apoplectiques, les trépanés, les ivrognes & les sujets dont les Méninges sont œdémateuses. C'est elle encore qui, à la suite des maladies aiguës & dans les maladies de langueur, nous prive de la faculté de concevoir, & nous tient dans une espece d'enfance.

Voila pourquoi, lorsqu'une fievre ar-

dente a consumé le fluide, principe de la vigueur, & fatigué nos organes par de violentes oscillations, toutes les facultés de l'Esprit sont étonnées ; pourquoi tandis que l'intelligence ne revient qu'à mesure que le Corps se fortifie, & n'est enfin à son premier état, que lorsqu'il a recouvré sa vigueur premiere.

VOILA pourquoi aussi les violentes passions, la tristesse profonde, les narcotiques, &c. produisent tous une espece de stupidité momentanée.

VOILA pourquoi encore on a vu des hommes perdre l'Esprit, en imitant avec trop de contention les mouvemens de la folie.

Il est donc évident que l'affoiblissement extrême du ressort des fibres produit l'imbécilité, & que la pénétration dépend d'une disposition organique.

Nouvelles observations sur la maniere dont l'Organisation influe sur le caractère moral.

DISONS encore un mot de l'influence de l'organisation sur les mœurs: car on n'a jamais fini, tant ces principes sont féconds en conséquences.

LE fluide nerveux du cerveau est immédiatement uni à l'Ame pour l'exercice des mouvemens volontaires; & le ressort des fibres, nécessaire à la pensée reglée, est toujours produit par une influx immédiat de ce fluide dans les muscles. Ainsi l'homme a plus d'intelligence, qu'il abonde davantage en ce suç précieux: j'ai fait voir cela. Ici j'observerai qu'il a aussi plus de docilité; car l'opiniâtreté vient de l'ignorance, comme de la répugnance à faire un aveu humiliant.

Observons encore que l'homme eſt plus ſuſceptible d'affection. L'affection ſans doute n'eſt qu'une ſuite de ce ſentiment naturel & juſte, que les bienfaits excitent dans l'Ame de celui qui les reçoit: mais pour l'éprouver ce ſentiment, il faut connoître la main du bienfaiteur & ſe ſouvenir des bons offices; il faut avoir de l'intelligence.

Voila pourquoi l'imbécille ne contracte jamais d'engagemens, & n'eſt point capable d'amitié.

Voila de même pourquoi parmi les animaux l'âne, qui de ſon naturel a auſſi peu d'intelligence que le cheval en a beaucoup, eſt moins docile & moins ſuſceptible d'attachement.

Voila pourquoi le chien, qui eſt à proportion plus intelligent encore que le cheval, eſt auſſi beaucoup plus doux, plus careſſant, plus affidé.

Mais ſi l'homme & l'animal ſont plus

dociles, plus doux, plus reconnoissants, à mesure qu'ils ont davantage d'intelligence; ils sont de même, plus coleres, plus vindicatifs, plus cruels. Car l'impatience, le dépit, le desir de la vengeance, viennent de la connoissance & du souvenir des mauvais traitements: comme l'attachement vient de la connoissance & du souvenir des bons offices.

Aussi les chiens s'acharnent-ils contre des personnes, dont ils ont été maltraités plusieurs années auparavant.

De même le cheval se rebute-t'il plutôt que le bœuf. Le naturel ardent du premier lui fait d'abord donner tout ce qu'il a de force; & lorsqu'il sent qu'on exige encore d'avantage, il refuse & se défend: au lieu que le dernier de son naturel paresseux, stupide & toujours conduit par les sensations actuelles, obéit à l'éguillon qui le presse sans se rebuter, & s'excede de travail.

Reprenons notre sujet.

Comment l'Organisation rend l'homme d'un esprit subtil ou pesant, posé ou étourdi, clair ou ténébreux.

LA Nature a extrêmement varié les degrés de délicatesse & de vivacité des esprits. La sagacité, cette faculté admirable qu'a l'entendement de parcourir avec rapidité une multitude d'objets & de pénétrer comme d'un coup d'œil des rapports très approfondis, ne suit pas la même gradation que l'intelligence. Celle-ci s'étend & s'affoiblit par des nuances insensibles dans tous les hommes; jusqu'à ce que chez quelques-uns, elle n'est plus que simple bon sens: l'autre n'est point graduée, & n'existe, pour ainsi dire, que dans un point indivisible.

La sagacité consiste à saisir promptement la raison des choses. Ainsi indépendamment du nombre des sensations & des idées nécessaires pour découvrir ces rapports, elle exige encore de la prestesse: elle requiert donc, outre la force & le ressort des fibres, le degré de ce ressort le plus parfait. L'exercice réglé de la pensée, ai-je dit, exige un certain ton dans les organes; mais ce ton n'est pas borné dans un point, il a une certaine étendue, renfermée entre l'atonie & l'érétisme. La manie furieuse & la stupidité occupent les extrêmes, la sagesse tient le milieu, & en remplit par degré tout l'intervalle: il y a donc différents points entre ces extrêmes où l'esprit peut avoir de la pénétration. Or *c'est dans celui, où les organes ont le plus d'aptitude à obéir aux ordres de l'Ame, que consiste la disposition à la sagacité. L'équilibre le plus parfait entre l'Action du fluide*

des nerfs & la résistance des parois des fibres, fait donc le principe de ce feu divin qui anime les génies & les distingue de la pesante troupe des Esprits.

La sagacité est donc le partage des hommes sensibles & vigoureux. Eux seuls sont ces génies ardents qui s'élancent jusqu'au premiers principes de la science, & en parcourent rapidement la cariere épineuse; tandis que les autres y marchent à pas lents.

A mesure que cet l'équilibre est rompu, l'Esprit perd nécessairement sa sagacité; mais d'une maniere différente. Quand il l'est à l'avantage des solides? l'entendement devient moins propre à se rappeller les sensations & les idées déposées dans la mémoire, à les comparer, à les combiner & à saisir avec facilité leurs rapports: il lui faut donc plus de tems pour saisir quelque vérité. Plus on s'éloigne de ce point parfait,

plus l'activité de l'Esprit diminue ; jusqu'à ce qu'enfin il ne peut plus rien imaginer : alors il ne prononce que sur les rapports d'objets immédiatement apperçus par les sens, & les principes pour lui n'ont point de conséquences. Voilà pourquoi les saillies & les traits heureux, en tout genre, ne viennent jamais se présenter aux Esprits fatigués.

Mais quand cet équilibre, est rompu à l'avantage du fluide nerveux, la vivacité d'Esprit dégénere en étourderie. L'Ame, dans ce cas, fortement (114) affectée par les moindres objets, réagit sur (115) le Corps avec une force proportionnée ; elle communique donc à ce fluïde une impulsion très vive, qui jette nos organes dans un léger érétisme, les soustrait à l'empire de la volonté, &

(114) Voyez Liv. I. l'Article, *Des organes du sentiment considérés dans leurs divers degrés de sensibilité.*

(115) Voyez Liv. IV. l'Article, *Pourquoi le caractere de l'Ame est toujours conforme à l'état du Corps.*

détruit ainſi la ſagacité avec le libre exercice de l'entendement.

A cette ſenſibilité d'organes, ajoutons la délicateſſe qui en eſt inſéparable, & qui les rend incapables de ſoutenir longtems la tenſion pénible, qu'exige ſouvent la découverte des rapports cherchés. Ainſi, trop prompt à prononcer ſur les objets, l'Eſprit manque ſans ceſſe le but qu'il veut atteindre, s'efforce de connoître la raiſon des choſes & l'ignore toujours.

La netteté des idées accompagne conſtamment leur juſteſſe, quoiqu'elle n'en ſoit pas inſeparable. Or dans tous les cas où elle exige leur multiplicité; l'Eſprit uni à un Corps très délicat & très ſenſible ne peut preſque rien concevoir nettement. Car comme tout eſt dans une révolution perpétuelle aux yeux d'un homme ainſi organiſé; il n'a le tems, ni d'être vivement affecté de

rien, ni celui de rien examiner : à peine la mobilité des objets lui permet-elle de les appercevoir. Aussi ne peut-il en avoir que des idées imparfaites, & n'entasse-t'il dans sa tête qu'erreurs & qu'absurdités. Toutes ses connoissances doivent donc être un amas de pensées confuses, semblable au cahos.

Comment l'Organisation concourt à rendre l'homme prudent ou inconsidéré.

UNIE à des organes frêles, élastiques & délicats, l'Ame presque continuellement affectée par de vives sensations ou de vifs sentimens, les manifeste au dehors (116) aussitôt qu'elle les éprou-

(116) Voyez Liv. IV. l'Article : *Comment l'organisation rend l'homme d'un caractere ouvert ou dissimulé.*

ve; l'homme eſt donc alors incapable de feindre.

TROP vif pour être diſſimulé, il l'eſt de même trop pour réfléchir, pour aſſurer ſes projets, s'aſſujettir aux circonſtances, & ſuivre patiemment une intrigue juſqu'au bout. Il eſt donc incapable de cette circonſpection qui n'emploie qu'à propos les moyens en réſerve, il ne ſait ce qu'il doit taire, il dit tout, & trahit lui-même ſon ſecret.

IMPRUDENT dans ſes diſcours, il l'eſt encore dans ſes actions. L'ardeur dont il eſt rempli l'emporte continuellement au delà de ſes forces; & par le mauvais uſage qu'il en fait, il rend preſque toujours ſes efforts impuiſſants: deſorte qu'il n'eſt propre ni a l'exécution ni au conſeil.

AINSI *la prudence tient à ce ton des fibres, qui permet toujours le libre exercice de la penſée, en modérant la vivacité du ſentiment.* L'homme ſeul dont les organes

font ainſi conformés, peut être ſévere avec douceur, fier ſans jactance, tendre ſans foibleſſe; lui ſeul peut couvrir ſes deſſeins du ſilence, tenir le langage apprêté de la cérémonie, & cacher ſes vrais ſentimens.

Ce calme, ces dehors ſereins viennent donc de la froideur de l'Ame; le défaut de ſenſibilité des organes eſt donc la ſource de cette ſageſſe & de cette prudence, dont on ſe glorifie tant.

Comment l'Organiſation caractériſe les productions de l'Eſprit.

Je n'ai encore conſideré l'influence de l'organiſation ſur nos facultés ſpirituelles, que dans des objets détachés: examinons la maintenant dans des objets pris en maſſe; dans ces grands aſſemblages de penſées, d'images & de ſen-

timens, auxquels on a donné le nom d'ouvrages d'Esprit, de productions du génie.

Des faits, des raisons, des images, des sentimens, font bien l'étoffe de toutes les productions de l'Esprit: mais ils ne suffisent pas pour un ouvrage bien fait; si l'on ne sait encore les présenter, les nuancer, les ordonner; & par un enchaînement bien ménagé amuser & instruire le lecteur, sans jamais fatiguer son attention.

Le talent d'écrire suppose nécessairement la culture de l'esprit: mais cela donné, le plan de ouvrage, le choix, le mouvement, l'harmonie des parties dépendent de l'organisation de l'auteur, comme le caractere des sentimens, des images & des pensées qui en sont l'étoffe. Pour le prouver, analysons ici quelqu'ouvrage d'esprit, ou plutôt, donnons en le cannevas dans differents genres.

Les qualités d'un ouvrage bien fait viennent se présenter en foule, & se pressent sous nôtre plume : mais afin de mettre quelqu'ordre dans ce que nous avons à dire sur cette matiere; resserrons nos idées, & ramenons à quelques points fixes nos nombreuses observations.

Pour traiter un sujet, il faut commencer par en connoître l'etendue ; s'en faire un plan général où n'entrent que les idées principales, les *grands* traits, les linéammens, les contours, & pour tout dire en un mot, il faut commencer par le circonscrire. Sans cela, l'Esprit s'égare & marche sans guide.

Quelque peu qu'un sujet soit vaste & compliqué, il est impossible de l'embrasser (117) à la fois en entier par la force du génie. Ce qu'on ne peut faire

(117) Voyez Liv. I. l'Article : *Exercice de l'Entendement.*

re d'un ſeul coup, on le fait par repriſes. Il faut donc s'occuper longtems de ſon ſujet, & l'examiner ſous ſes différentes faces avec attention, pour en ſaiſir toutes les parties. Plus l'attention eſt forte & ſoutenue, plus le plan eſt exact, plus l'ouvrage gagne en juſteſſe, en force, en préciſion. Un plan bienfait ſuppoſe donc le même reſſort dans les fibres, la même force dans les organes, les mêmes diſpoſitions dans le phyſique, que les idées vaſtes & profondes.

Le plan eſt la baſe de l'ouvrage ſans doute, mais il n'eſt pas l'ouvrage même: il ſoutient l'édifice, le dirige, le ſoumet à des loix; mais il ne le forme pas. Le canevas une fois tracé, il faut le remplir: il faut donc combiner les obſervations, généraliſer les faits, embraſſer la totalité des principes, developper leurs réſultats, & en former un enſemble qui préſente à l'Eſ-

prit un enchaînement de pensées. *Ainsi*, après s'être élevé par la méditation à une multitude d'idées agréables, grandes, sublimes, selon la nature du sujet, il faut les rassembler avec choix, les enchaîner avec ordre, les exposer avec netteté, avec précision, avec goût ; en former un tout bien lié, où rien ne manque, ou rien ne soit de trop & où chaque chose soit à sa place. Or ce n'est qu'en s'occupant continuellement de son sujet qu'on parvient à élever ses pensées, à les affermir, à les enchaîner. Ce n'est que par ce moyen qu'on peut embrasser la totalité des principes, saisir leurs résultats, suivre au loin la chaîne des conséquences, en un mot, former & perfectionner un ouvrage. Plus le travail est assidu, plus les succès sont heureux. Mais quelle attention ne demande point ce travail ? Il n'y a donc que l'homme dont l'Ame est unie à des organes tis-

ſus de fibres élaſtiques & fortes, qui puiſſe par la continuité du fil des matieres, la dépendance harmonique des faits, la connexion ſerrée des idées, faire un ouvrage achevé; ſurtout s'il a à traiter de choſes grandes, épineuſes, diſparates, où la multiplicité des objets forme toujours un obſtacle à la réuſſite. Lui ſeul peut travailler ſur un plan dont il ne s'écarte point, lui ſeul peut manier comme il faut un vaſte ſujet.

Les productions de l'Eſprit exigent toutes quelqu'invention; mais elles n'en exigent pas toutes également. Les unes n'en demandent que dans l'ordre; les autres, dans le tour; d'autres, dans le fond même des matieres. Celles-ci ſeules ſe nomment ouvrages de génie.

Le génie ſuppoſe dans l'Ecrivain deux qualités qui paroiſſent incompatibles; mais qui ne le ſont cependant pas: je veux dire, les ſoins laborieux d'un Eſprit borné qui ne s'attache qu'à un

point de vue pour ſuivre les choſes juſques dans leurs plus petits détails, & les grandes vues d'un Eſprit actif qui embraſſe d'un coup d'œil un vaſte champ. Car ce n'eſt qu'en obſervant avec attention les objets particuliers & en les comparant ſous leurs différentes faces, qu'on parvient à découvrir leurs rapports: ce n'eſt non plus que par l'activité de l'Eſprit, qu'on parvient à s'élever à des vues générales, toujours néceſſaires pour arriver à la connoiſſance de ces principes & de ces loix qui nous font voir la Nature en grand, & étendent à nos yeux les bornes de l'univers.

Pour amaſſer des faits & les *conſtater*; de la mémoire, de l'attention, de l'aſſiduité ſuffiſent, c'eſt-à-dire, la force des organes & un petit degré de reſſort organique: mais pour généraliſer les faits, ſaiſir des rapports éloignés, découvrir les principes, combiner leurs con-

ſéquences & former de ces différentes combinaiſons, des réſultats nouveaux; il faut un Eſprit ardent, c'eſt-à-dire, la force des organes jointe au degré le plus parfait (118) du reſſort organique. Les qualités phyſiques propres à faire un génie, ſont donc la force & la vigueur.

Avec de la vigueur ſans force, l'Auteur incapable d'une attention ſoutenue, ne peut s'aſſujettir à un travail aſſidu & pénible, duquel toutefois dépendent les heureux fruits d'une longue recherche. Apperçoit-il quelque foible lueur? Il la ſuit comme ſon unique flambeau: ſon Eſprit vif & léger prend l'eſſort, va au devant des faits trop lents à s'amaſſer, ſupplée par des conjectures le manque d'obſervations: à l'aide du peu qu'il découvre, il veut deviner le reſte; il imagine au lieu de voir; au lieu détudier la Nature & de lui dérober ſon ſecret,

(118) Voyez l'Article qui a précédé. *Comment l'organiſation rend l'homme d'un eſprit ſubtil ou peſant, poſé ou étourdi.*

il veut le lui arracher. En travaillant ainſi toujours ſur un point de vue unique & ſur un point de vue faux, il ſe rétrécit l'Eſprit, ceſſe de voir les objets tels qu'ils ſont, & porte dans la Nature le cahos de ſes idées. En voulant tout rapporter à un but particulier, il ſe donne la torture pour expliquer les phénomenes, y faire quadrer ſon ſyſtême; puis tournant ainſi dans le cercle étroit de ſes connoiſſances, il s'épuiſe en ridicules combinaiſons, ſe paie lui-même de vains mots, met des images à la place des raiſonnemens, mêle perpétuellement le produit illuſoire de ſes idées à la vérité des choſes, & au lieu de donner l'hiſtoire de la Nature, ne donne que les chimeres de ſon imagination, les rêves de ſon Eſprit.

Avec de la force ſans vigueur, l'homme eſt capable, il eſt vrai, d'un examen plus ſoutenu : mais privé de cette ardeur divine qui éleve l'Eſprit aux grandes

vues, lui fait appercevoir ſon objet dans le lointain, & l'élance juſqu'aux premiers principes, il ne prend jamais l'effort. Craintif & opiniâtrément attaché à ce qu'il voit, il n'oſe quitter les objets ſenſibles, ne peut abandonner un inſtant le guide de l'expérience qu'il ſuit ſervilement, paſſe toute ſa vie à amaſſer des faits, à les conſtater par des obſervations multipliées, ſans jamais en conclure, & ſans jamais s'efforcer de ſaiſir les rapports qu'ils ont avec l'explication des choſes. Au milieu du vaſte ſyſtême des êtres, il n'eſt que dans des plages ſtériles, il ne voit dans l'univers qu'objets iſolés, & ne connoit la Nature que pour la meſurer à ſes vues bornées. Ainſi toujours rampant, il n'a que des idées détachées, des lumieres particulieres, des connoiſſances de détail. Et dans ſes lourds écrits, où tout eſt par poids & par meſure, on trouve le ſolide du Mathématicien, les adages de la rai-

ſon: mais rien de brillant, de profond, de ſublime.

Le reſſort des fibres, ſans la force des organes, fait des Eſprits ſubtils & incapables de tout ce qui demande un examen refléchi. La force des organes, ſans le reſſort des fibres, fait des Eſprits peſants & uniquement propres à ces ouvrages pour leſquels il faut plus de patience que de talent, plus de travail que de ſagacité. De deux hommes ainſi conſtitués, l'un aura du bon ſens, l'autre de l'eſprit; mais il manqueront tous deux de génie. La réunion de ces qualités phyſiques eſt donc néceſſairement requiſe pour former ces grands hommes qui ſavent s'élever à des vérités ſublimes, ces hommes rares qui voient bien la Nature & qui la voient en grand.

Le génie exige toujours la force des organes & le reſſort des fibres: mais non pas toujours au même point. Dans les ſujets d'une vaſte étendue, où les

rapports ſont difficiles à découvrir, les faits en très grand nombre, en partie incertains ou ignorés, & où les *données* ſont inſuffiſantes; c'eſt là ſurtout que la ſagacité eſt néceſſaire pour dégager *l'inconnue*. Que ſi la continuité d'attention eſt néceſſaire auſſi, ce n'eſt plus que pour ne pas traiter ces matieres d'une façon vague & hypothétique, pour ne pas s'abandonner entiérement à l'imagination, & mêler ſes rêveries à la vérité des choſes. Mais en général, la diſpoſition au génie ſuppoſe plus de ſagacité que de continuité d'attention.

DEUX méthodes ſont connues pour arriver au vrai: l'une remonte des effets à la cauſe; l'autre redeſcend de la cauſe aux effets. Elles demandent toutes deux de l'attention, car il en faut pour vérifier des rapports, comme pour les découvrir: mais elles ne demandent

pas une attention aussi longtems soutenue. Car l'Esprit, qui dans le dernier cas marche à pas lents pour s'élever à la connoissance des vérités cherchées, vole dans le premier à-tire-d'aîle: parce que dans celui-ci, il parcourt en ligne droite la carriere, guidé par le flambeau qu'il a découvert; au lieu que dans celui-là, il marche sans guide & à tâtons. Il suit de ces observations, que le Corps dont les fibres ont un ton parfait, & les organes un moyen degré de force, est le plus avantageusement constitué pour le génie. Ainsi doit être organisé l'homme fait pour porter la science humaine jusqu'à son dernier terme.

Le Poëte & le Philosophe puisent également leurs sujets dans la Nature: mais ils n'ont pas le même objet. L'un est borné aux choses de sentiment; l'autre embrasse tout. Celui-ci observe, dis-

cute, raiſonne : celui-là décrit, peint & embellit.

S'ILS n'ont pas un objet commun, ils ne ſont pas non plus également gênés dans leur travail. Le Philoſophe eſt toujours aſſervi à ſon ſujet. Le Poëte, toujours maître de l'agrandir, de le retrécir, de l'exagérer ; toujours maître de ſes couleurs & de ſes pinceaux. Ces genres de compoſition ne ſuppoſent donc pas les mêmes talents pour réuſſir. Tous deux exigent bien du ſentiment ; mais l'un exige plus de raiſon, l'autre plus d'imagination, ou pour m'exprimer autrement, tous deux ſuppoſent la ſenſibilité des organes ; mais l'un demande plus de force (119), l'autre plus de reſſort.

L'ORGANISATION influe ſur les traits qui caractériſent les productions de l'Eſ-

(119) Je mets toujours à part le caractere des idées qui font l'étoffe de l'ouvrage. Je ſais bien que certains ſujets poëtiques exigent beaucoup de force jointe à beaucoup de vigueur d'organes : mais pour quelques-uns qui veulent être traités par un pinceau fier & hardi, combien qui ne veulent qu'être tracés par un crayon léger ?

prit, comme l'on vient de le voir: mais elle influe auſſi ſur l'ordre & le mouvement qui regnent dans les penſées.

L'HOMME, dont les organes ſont tiſſus de fibres fortes & élaſtiques, ſent vivement, toutefois ſans ſe laiſſer emporter. Content de montrer dans un beau choix la richeſſe de ſon génie, il retranche les ſuperfluités, gliſſe ſurtout ce qui n'eſt pas eſſentiel, enchaîne étroitement ſes idées, & s'empreſſe d'arriver au but: ſon ſtile eſt donc fort, nerveux, concis.

L'HOMME, dont les organes ſont tiſſus de fibres molles ou rigides, ſent foiblement & s'exprime ſans énergie. Jamais preſſé de conclure, il laiſſe ſes idées traîner, & ne ſe joindre qu'à la faveur des mots: auſſi ſon ſtile eſt-il lâche & diffus.

QUANT à l'homme dont les organes ſont frêles & très ſenſibles; l'ardeur dont il eſt rempli ne lui permet pas de

donner à ſes penſées une ſuite bien ménagée. Dans la multitude des choſes qui ſe préſentent à ſon eſprit, il ne ſait à laquelle s'attacher. Trouve-t'il enfin un fil? ſon imagination ſe débande & entaſſe tout avec confuſion; comme un fleuve rapide, dont le courrant entraine pêle-mêle les debris des édifices qu'il a renverſés.

Trop vives pour ſe ſuccéder avec ordre, ſes penſées ſe nuiſent réciproquement dans le premier feu de la compoſition: mais il gagne peu à revoir ſon travail. La foibleſſe de ſes organes l'empêche de faire un choix bien entendu de ſes idées, de les ordonner, de les enchaîner étroitement. Quelqu'effort qu'il faſſe; bientôt fatigué, il faut qu'il s'arrête & reprenne haleine. Ainſi ne pouvant ſe fier à ſes aîles que pour une courte traîte, ne pouvant voir l'enſemble des matieres & juger du tout; ſes productions doivent néceſſairement res-

ter imparfaites : il pourra y employer des couleurs brillantes, y femer des beautés de détail ; mais l'enfemble ne s'y fera point fentir : il fera un ouvrage tiffu de pieces de rapport, jamais un ouvrage fondu d'un feul jet : fes écrits brilleront de mille étincelles, il y aura des traits faillants, des penfées fines, des graces légeres ; mais ils feront fans précifion, fans nerf, fans harmonie.

OUTRE l'ordre des penfées, le ftile renferme la diction : or l'organifation n'influe pas moins fur la diction (120) que fur le refte.

CE n'eft point dans les violents accès de la paffion que l'Efprit eft difpofé à déployer le fentiment : abforbé par le plaifir ou la douleur, il eft tout entier aux objets des émotions qu'il éprouve. L'homme vivement affecté s'exprime toujours avec plus d'abondance que de

(120) Je ne parle point du purifme, mais du caractere de l'expreffion.

force; il ne ſonge ni à perſuader, ni à plaire: dans l'agitation de ſon Ame, il ne s'occupe que du même ſujet, dit toujours la même choſe, & n'a jamais achevé de la dire. Auſſi les diſcours des gens paſſionnés ſont ils tout en longueur, déſordre & répétitions. Conclura-t-on de là, que le langage des gens froids ſoit plus énergique? Point du tout, il eſt ſans feu, ſans chaleur; car nous n'avons d'idée que de ce que nous ſentons. Les bouillants tranſports de la colere ne ſont connus que des ames véhémentes; les fureurs brutales de la vengeance ſont ignorées des Ames paiſibles, & la douce ivreſſe des cœurs tendres eſt une chimere pour les cœurs durs. Il n'y a donc que les hommes ſenſibles qui puiſſent peindre le ſentiment; il n'y a qu'eux qui ſachent prendre ce ton qui touche, qui émeut, qui étonne, qui ravit.

Le goût n'eſt pas borné aux ouvra-

ges de ſentiment; aucun genre ne l'exclut, tout eſt de ſon reſſort, juſqu'aux ſujets les plus arides.

Le goût tient à de fines obſervations, à la connoiſſance de la belle Nature : il exige de grandes maſſes dans les diviſions; de la netteté dans les contours; de l'harmonie dans les parties; du choix dans les penſées; de la vivacité, de la nobleſſe, de la légéreté dans les images; de la pureté & de l'élégance dans l'expreſſion.

C'est l'art de mettre chaque choſe à ſa place, de peindre ſans charger les portraits, de ne préſenter les objets que par leur beau côté, & de répandre des fleurs ſans en accabler la matiere.

Quoique cette connoiſſance de la belle Nature puiſſe s'acquérir en détail, elle exige cependant une certaine continuité d'attention, c'eſt-à-dire, un certain degré de reſſort & de force dans les fibres, dont l'Ame unie à des organes

nes lâches ou rigides eſt également incapable.

Le goût tient à de fines obſervations; toutefois il ne s'acquiert pas, non plus que le génie: c'eſt le talent des Eſprits vifs, mais réfléchis, qui voltigent ſur les fleurs & n'en prennent que l'émail.

S'il exige des ornemens légers & brillants, il demande auſſi de l'invention. Outre un certain degré de force & de reſſort dans les organes, il ſuppoſe donc beaucoup de ſenſibilité & de vigueur.

Telles ſont les différentes diſpoſitions organiques qui ſervent à caractériſer les productions de l'Eſprit.

Comment l'homme ſemble perdre ſes facultés ſpirituelles les unes ſans les autres.

Il ne nous reſte plus qu'à rendre raiſon de quelques phénomenes ſinguliers.

On voit tous les jours des hommes perdre le pouvoir ſeul de méditer. On en voit d'autres perdre la réminiſcence

& l'imagination, ſans perdre le ſouvenir ou le jugement. On en voit d'autres encore oublier telle ſorte d'idées, telle ſorte de connoiſſances. Enfin on en voit quelques-uns qui ſemblent perdre toutes les facultés (121) de leur Eſprit, & ne conſerver que l'inſtinct.

Pour rendre raiſon de ces phénomenes, les plus célebres Philoſophes ont imaginé un ſyſtême qui a quelque choſe de ſéduiſant au premier coup-d'œil; mais qui au fond eſt très abſurde. Ils ont d'abord ſuppoſé, contre la vérité, que les puiſſances de l'Ame ont chacune pour ſiege un organe particulier (122) de la tête, entiérement ſéparé & ſans relation avec les autres. Ils ont établi enſuite que lorſqu'un de ces organes eſt vitié, la puiſſance qui y réſide l'eſt pareillement. Enfin pour faire quadrer ce ſyſtême avec les faits, ils ont conclu que dans le dérangement

(121) J'emploie ici le terme *faculté* dans l'acception commune.

(122) Voyez les Remarques 11. 12 & 13. de ce Livre.

général de la machine, (où tout eſt étroitement lié) ces différens organes, ſieges des différentes facultés de l'Ame, (123) ne ſont pas tous affectés à la fois.

Mais n'allons point chercher des explications myſtérieuſes qui ſuppoſent des connoiſſances que nous n'avons pas; ou plutôt, laiſſons ces explications abſurdes, toujours démenties par la raiſon & l'expérience. Tous ces phénomenes, biſarres & inexplicables dans le ſyſtême des Philoſophes, ſont très ſimples dans le nôtre, & ſi ſimples qu'ils n'étonnent plus que par leur ſimplicité.

Nous avons vu que la raiſon, l'imagination, le ſouvenir, la réminiſcence, la pénétration, la ſagacité &c. ſont des opérations de l'Eſprit qui tiennent aux divers tons des fibres. Il eſt donc ſimple que ces effets diſparoiſſent avec les cauſes dont ils dépendent. Dévelop-

(123) Voyez la Phyſiologie de le Cat. Tom. I. pag. 221 edition de Paris *in* 8vo.

pons un peu plus cette preuve, & mettons y pour ainsi dire le sceau de l'évidence.

Les facultés de l'Ame ont chacune des fonctions distinctes; cela est démontré: mais ces facultés se combinent les unes avec les autres; & de leurs différentes combinaisons, résultent nos différentes opérations intellectuelles. Que si elles agissent à part, c'en est fait de la pensée, du jugement, des sentimens, des idées; leur séparation anéantit toutes ces opérations de l'esprit & semble anéantir ses facultés mêmes.

Quoique les puissances de l'Ame se combinent entr'elles, elles ne se réunissent cependant pas toutes dans un même acte; & selon qu'elles se combinent les unes avec les autres, elles produisent des résultats divers. D'une autre part quoique ces puissances soient purement spirituelles, & que quelques-unes soient actives par elles-mêmes, leur exercice est néanmoins entiére-

ment dépendant du Corps. L'Eſprit ne peut marcher ſeul; il a toujours beſoin d'un certain degré de reſſort organique pour penſer, pour réfléchir, pour méditer &c. Or du différent ton des fibres réſulte toute la différence de ſes opérations.

La penſée réglée a toujours beſoin de la tenſion des organes: mais il faut un plus grand degré de reſſort pour penſer ſur tel ſujet, que ſur tel autre, (ſur les ſujets de Métaphyſique par exemple, que ſur ceux de Géométrie Elementaire); il faut auſſi un plus grand degré de reſſort pour imaginer quelque choſe que pour juger ſur de ſimples faits.

Ainsi avec tel degré, l'homme peut méditer; avec tel autre, il peut réfléchir; avec tel autre, il peut imaginer; avec un degré plus foible, hors d'état de ſe rappeller les choſes dépoſées dans la mémoire, il ne peut prononcer que ſur ſes ſenſations actuelles, & ne paroit

conserver que l'instinct. Avec un degré plus foible encore, incapable de combiner deux seules sensations, il est privé de toute idée, de tout sentiment, de celui même de son existence. Ainsi dans ces heureux instants que l'on passe entre les bras d'une tendre (124) Maîtresse ; après avoir senti plusieurs fois la flamme couler dans les veines, on succombe à la violence du plaisir, on se pâme dans ses vives émotions; on se repose ensuite languissament sur le sein de cet objet chéri, & l'on se sent entraîné peu-à-peu dans une léthargie profonde, dans une douce insensibilité. On peut donc perdre le pouvoir de méditer, & conserver celui de réfléchir; perdre l'imagination, la sagacité, la pénétration, & conserver le bon sens; perdre le jugement, & conserver l'instinct.

La réminiscence & le souvenir exigent l'un & l'autre du ressort dans les fi-

(124) Les Critiques me blâmeront peut-être de tirer si souvent mes exemples de l'amour ; qu'ils me montrent donc une autre passion tenant au physique qui puisse fournir un tableau supportable.

bres, mais non pas également: on peut s'en aſſurer aux efforts que fait envain un eſprit épuiſé par l'étude, un convaleſcent ou un homme qui s'endort, pour ſe rappeller les idées les plus familieres, qu'il reconnoit cependant avoir eues, lorſqu'on les lui préſente de nouveau. Et cela eſt fort naturel; car il faut plus d'attention pour fixer un objet abſent qu'un objet préſent; ſe rappeller une analogie ſans être aidé des ſens, que pour en reconnoître l'identité. On peut donc encore perdre la réminiſcence, & conſerver le ſouvenir.

Enfin comme il faut un plus grand degré de reſſort organique pour ſe rappeller des idées peu communes que des idées familieres; des idées difficiles à ſaiſir que des idées ſimples; on peut de même en oublier telle ſorte, & en conſerver telle autre.

Ainsi certain ton de nos fibres rompt la chaîne de nos raiſonnemens, trouble la ſucceſſion de nos penſées, &

ſemble même anéantir quelques-unes de nos facultés ſpirituelles, tandis qu'il nous permet le libre exercice des autres.

TELLE eſt la raiſon ſimple & évidente de ces phénomenes ſinguliers.

LES divers degrés de reſſort organique requis dans les diverſes opérations de l'Eſprit, on peut les apprécier par le nombre & la force des pulſations, en comparant le cours des liqueurs, d'homme à homme & dans le même individu.

AINSI après avoir découvert les cauſes, on peut les déterminer avec préciſion, en appliquant le calcul pour s'aſſurer du combien des effets; malgré que le probleme ſoit très compliqué & qu'il paroiſſe peu du reſſort des Mathématiques: les poids ſont dans la balance, il ne s'agit que de les calculer.

DE tout ce qui a précedé, il ſuit *que l'humeur morale, l'activité, l'indolence, l'ardeur, la froideur, l'impétuoſité, la langueur, le courage, la timidité, la puſillanimité, l'audace, la franchiſe, la diſſimulation,*

l'étourderie, la réserve, la tendresse, la dureté; le penchant à la volupté, à l'ivrognerie, à la gourmandise, à l'avarice, à la gloire, à l'ambition; la docilité, l'opiniâtreté, la folie, la sagesse, la raison, l'imagination, le souvenir, la réminiscence, la pénétration, la stupidité, la sagacité, la pesenteur, la délicatesse, la grossiérête, la légéreté, la profondeur. &c. ne sont pas des qualités inhérentes à l'esprit ou au cœur, mais des manieres d'exister de l'Ame qui tiennent à l'état des organes corporels : comme les couleurs, le chaud, le froid ne sont pas des attributs essentiels à la matiere, mais des qualités dépendantes de la texture & du mouvement de ses particules.

Il est donc évident que l'organisation met presque (125) toute la diversité qu'on observe entre les Ames; & que quand elles différeroient réellement en elles-mêmes, leur différence devient nulle dès qu'elles sont unies à des corps.

(125) Je le répete : je ne prétends pas tout soumettre au physique; je sais que l'Ame tire en partie son caractere des causes morales.

C'EST ainsi que dans la Nature, toute est soumis à l'influence des causes physiques.

Sensibilité corporelle, régularité ou désordre du cours des liqueurs, ressort primitif & organique; atonie, tension moyenne, ou rigidité des fibres, force & volume des organes: voila les causes secrettes de cette singuliere harmonie que les philosophes ont observée entre les substances qui composent notre être, & dont aucun encore n'a pu rendre raison.

VOILA les principes cachés de cette influence prodigieuse de l'Ame sur le Corps & du Corps sur l'Ame, regardée jusqu'à présent, comme un secret impénétrable.

VOILA en un mot les vrais fondements, la baze solide d'une science ou tout paroissoit hypothétique, obscur & mystérieux.

QUELLES causes plus simples produisirent jamais tant d'effets & d'effets plus surprenants! Et, quand on n'auroit envie que d'étonner l'esprit, quel spectacle plus frappant à lui présenter.

Sublime *Rousseau*, (126) prête moi ta plume pour célebrer toutes ces merveil-

(126) *Jean Jacques*.

les ; prête moi ce talent enchanteur de montrer la Nature dans toute sa beauté ; prête moi cette force, cette noblesse, cette chaleur d'expression qui étonne, qui enflamme qui ravit, & qui fait l'Ame de tes écrits précieux. Mais que pourroient ici les traits de la mâle éloquence ? Ah ! plutôt, laisse moi imiter ce peintre de l'antiquité, qui ayant épuisé son art à peindre la douleur des assistants au sacrifice d'Iphigenie, & n'ayant plus de couleurs pour rendre l'affliction paternelle couvrit d'un voile la face du pere de la vierge, & déroba ainsi à l'œil, des traits qu'il ne se sentoit pas capable d'exprimer.

Je m'arrêterois ici tout court & y terminerois mon ouvrage si je n'avois à faire qu'à des juges éclairés qui, contents de l'exposition des principes, me tiendroient quitte des détails où engagent nécessairement leur application : mais ma peine seroit perdue ; car pour un lecteur à qui les idées premieres suffisent, il en est mille pour qui les principes n'ont point de conséquences. A ceux-ci, il faut tout dire, tout expliquer, tout montrer au doigt : il ne suffit pas de leur remettre la clef du labarinthe, il faut le parcourir avec eux.

Fin du Tome II.

E R R A T A.

DISCOURS PRELIMINAIRE.

pag. 31. lig. 3. donne toujours. *liſez*, donnent toujours.

LIVRE I.

pag. 9. lig. derniere, combinées. *liſez*, combinés.

pag. 73. lig. 14. C'eſt que la circulation devenue, *liſez*, C'eſt que la circulation, étant devenue.

pag. 108. lig. 8. & de purement mécaniques. *liſez*, & de purement machinals.

pag. 116. lig. 1. de la Rem. innombrales. *liſez*, innombrables.

pag. 123. lig. 21. n'entre. *liſez*, n'entrent.

LIVRE II.

pag. 164. lig. 17. de quelque ſenſation déſagréable. *liſez*, de quelque ſenſation.

pag. 182. lig. 1. Les Phyſiologiſtes. *liſez*, Pſycologiſtes.

pag. 184. lig. 9. à leur tour, *liſez* à leur tour.

pag. 205. lig. 17. & inſenſibles. *liſez*, & d'inſenſibles.

pag. 206. lig. dern. nous élance au deſſus. *liſez*, nous élance au de-là.

pag. 211. lig. 10. voontairement. *liſez*, volontairement.

LIVRE III.

pag. 12. lig. 15. comme le corps ſe laſſe. *liſez*, comme le corps.

pag. 20. lig. 3. vec. *liſez*, avec.

pag. 74. lig. 20. rapports ces deux. *liſez*, rapports de ces deux.

LIVRE IV.

pag. 138. lig. 13. mécaniques. *liſez*, machinals.

pag. 140. lig. 6. à pas lents. *liſez*, lentement.

pag. 258. lig. 4. de vues ramener. *liſez*, de vues & ramener.

pag. 272. lig. de leur lélaſticité. *liſez*, de l'élaſticité.

pag. 279. lig. 12. ſont relachés. *liſez*, ſont relachés durant le ſommeil.

pag. 285. lig. 7. la filieres. *liſez*, les filieres.

pag. 295. lig. 1. de la Rem. l'inepṭié la. *liſez*, l'ineptie de la.

pag. 320. lig. 14. érouve. *liſez*, éprouve.

pag. 335. lig. 2. de la Rem. 108. la raiſon phiſique des. *liſez*, la raiſon des.

pag. 339. lig. 5. pourquoi tandiſque l'intelligence. *liſez*, pourquoi l'intelligence.

pag. 344. lig. 4 & 5. idées néceſſaires pour découvrir ces rapports. *liſez*, idées néceſſaires.

TABLE DES ARTICLES.

DU TOME II.

LIVRE TROISIEME.

SECTION PREMIERE.

SECTION SECONDE.

LIVRE QUATRIEME.

E voilà donc venu ! ta présence chérie.

TABLE DES ARTICLES.

SECTION PREMIERE.

SECTION SECONDE.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE SECOND.

TABLE DES ARTICLES.

FIN DE LA TABLE DU TOME II.






UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 01207 0713